



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 1000

**OXFORD
1992**







ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

Ouvrages contenus dans ce Volume.

Mémoires d'un Homme.

**Tout pour l'Amour , ou la Mort d'Antoine &
de Cléopâtre.**

MÉMOIRES

D'UN

HONNÊTE HOMME.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.





AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

IL seroit choquant de présenter au public un ouvrage de cette nature, sans y joindre quelque éclaircissement sur son origine.

Il y a deux ans qu'étant parti de Bruxelles pour l'Italie, avec un seigneur anglois que j'ai l'honneur d'accompagner dans ses voyages, nous traversâmes, à la faveur de nos passe-ports, une partie de l'Allemagne, où notre qualité de simples voyageurs nous fit trouver

vi AVANT-PROPOS.

les chemins assez libres. Cette facilité diminua dans le Tirol. A chaque ville fermée de murs, il fallut essuyer l'incommode nécessité de nous laisser conduire au commandant, & d'expliquer les motifs qui nous amenoient dans la province. Cependant le nom d'anglois nous attirant des politesses, nous en recueillîmes plus d'une fois l'avantage d'être arrêtés dans une maison commode, où nous passions plus agréablement la nuit que dans les mauvaises hôtelleries d'Allemagne. Le commandant d'Inspruck fut le troisième à qui nous eûmes l'obligation de cette galanterie. Il étoit fils du baron de Trastes, qui a demeuré à Londres pendant quelques années, avec la

qualité de ministre de Vienne. Ses instances furent si vives pour nous faire prendre chez lui quelques jours de repos, que la reconnoissance nous y fit consentir. Nous ne parlions point la langue allemande ; mais il savoit l'italien, que nous parlions facilement. Ainsi, nous servant d'une langue qui n'étoit pas la mienne, il ne put distinguer que j'étois françois. Entre plusieurs amusemens qu'il nous procura dans notre séjour, il nous fit voir le château de la ville, qui est fort bien entretenu, & capable d'une bonne défense. Nous entrâmes dans un jardin formé en terrasses sur les boulevards, où nous apperçûmes un homme de très-bonne mine, qui se promenoit seul

& sans épée, suivi d'un soldat ; l'épée au côté & le fusil sur l'épaule. Le commandant prévint notre curiosité. C'est un prisonnier françois, nous dit-il ; que je trouvais il y a six mois dans un cachot du château, lorsque je vins prendre possession de mon poste. Il y étoit dans un misérable état. On me dit qu'il avoit été arrêté sans passeport à quelques lieues d'Innsbruck, & qu'ayant marqué de l'incertitude dans ses réponses, il avoit été resserré comme un espion. La cour de Vienne, qu'on en avoit informée, n'avoit pas eu le loisir, apparemment, de s'occuper d'une affaire si légère. Elle n'avoit point envoyé d'ordre à mon prédécesseur. Je n'entends point le françois ;

AVANT-PROPOS. ix

continua le commandant ; mais le récit de quelques personnes qui savent cette langue , & la seule physionomie du prisonnier , m'ont persuadé qu'il est homme de distinction. Je lui ai accordé l'espèce de liberté que vous voyez , en attendant les ordres de la cour ; & je ne lui refuse pas même du papier & des livres. Il m'a fait demander plusieurs fois la permission d'écrire à M. le M. de B... qui est à Francfort. Je n'ai pas cru la lui devoir accorder.

Ce discours fit une impression presque égale sur le jeune seigneur anglois & sur moi. J'étois convenu avec lui qu'il ne me feroit pas reconnoître pour françois. Il se hâta dans cette pensée , de dire au com-

mandant que nous favions à demi la langue de cette nation , & que nous entretiendrions un moment le prisonnier , s'il y consentoit. Il nous le permit de bonne grâce. J'abordai le premier cet illustre malheureux. Sa surprise parut extrême de s'entendre saluer dans sa langue. Je lui expliquai en peu de mots les mesures que j'avois à garder , & je lui offris ardemment mes services. Il ne ménagea point sa confiance , lorsqu'il eut appris que j'étois françois ; & sentant tout le prix de l'occasion , il me découvrit son nom , & les tristes raisons qui lui avoient attiré sa disgrâce , après lui avoir fait quitter sa patrie. Il m'ouvrit en même tems diverses voies pour le secourir ; si je

n'aimois mieux , ajouta-t-il , laisser périr , par compassion , un malheureux à qui la vie étoit odieuse.

Son nom ne m'étoit point inconnu. Je le consolai par de meilleures espérances ; & voyant avec plaisir que le seigneur anglois paroissoit touché de sa situation , j'exhortai ce jeune homme à le recommander au baron de Trastef. Nous demandâmes en grâce à voir sa prison. C'étoit une chambre honnête , d'où il n'avoit que la vue d'une affreuse chaîne de montagnes. Mais après m'avoir peint les horreurs du cachot dont il étoit sorti , il m'assura qu'il se trouvoit fort bien de la douceur & de la générosité du nouveau commandant. Il avoit quelques livres latins & françois. A la

III AVANT-PROPOS.

me de précieux papiers, qui pa-
ssent dans de sa main, j'eus
le plaisir de lui demander quel
était son état de ses occupations. Il
me dit qu'il étoit rempli de
travaux, qu'il avoit même sa fo-
rmation, qu'il avoit écrit
plusieurs ouvrages de la di-
cours de la science. Je me disais
qu'il étoit un homme qui n'
avoit rien de commun. Les
ouvrages de son genre
sont très rares. Il
me dit qu'il étoit
très occupé de
travaux de son genre.
Il me dit qu'il étoit
très occupé de
travaux de son genre.
Il me dit qu'il étoit
très occupé de
travaux de son genre.

fusse pas d'un nom qu'il pût connoître , je lui représentai que le poste que j'occupois auprès d'un jeune homme de la plus haute naissance , devoit lui faire prendre une idée avantageuse de mon caractère. Enfin , je lui parlai de mes amis , qui étoient capables de lui rendre service , & d'une sorte de considération que diverses circonstances m'avoient fait obtenir entre les honnêtes gens. Il me témoigna moins d'éloignement que je ne l'appréhendois pour ma proposition. Mon air & mes discours , me dit-il , lui annonçoient un honnête homme. Il vouloit se fier au sentiment qui le prévenoit en ma faveur, D'ailleurs, comment pouvois-je entreprendre de le servir si je n'en trouvois les

moyens dans l'histoire de sa vie ? Il ne mit que trois conditions à la grâce qu'il m'accordoit : ce fut de ne jamais permettre que son manuscrit fût imprimé sans la participation d'une dame qui y joue le premier rôle ; de retrancher de bonne foi ce qu'elle ne voudroit pas publier , & de supprimer les noms de quelques personnes connues. Je me soumis à des loix si justes , avec un serment redoutable. Il ne restoit qu'à tromper les yeux du commandant , pour éviter des explications inutiles. Je saisis le moment qu'il sortoit de la chambre , & je mis adroitement le manuscrit dans ma poche.

Ce que la reconnoissance & l'estime me firent entreprendre aussi-

tôt n'appartient point à cette espèce de Préface. Je continuai mon voyage, & je suis encore en Italie. Mais après avoir trouvé, dans l'éloignement, des voies qu'il n'est pas tems d'expliquer, & qui ont répondu fort heureusement à mes espérances, j'apprends que la dame dont on avoit fait dépendre la publication de cet ouvrage, est morte depuis quelques mois. Je me crois encore plus libre par cette mort que je n'aurois pu l'être en observant la condition qu'on m'avoit imposée. Mon manuscrit part pour Paris, où je l'abandonne à la presse. Il passera néanmoins sous les yeux de M. le chev. de V..., qui a quelque intérêt de famille à le revoir soigneusement, & qui est

xvj AVANT-PROPOS.

capable de mettre dans le style , des finesses & des grâces , dont l'ouvrage est moins pourvu que de mœurs & de sentimens. L'unique droit que je me réserve , regarde le titre , auquel je souhaite qu'on ne change rien. Il est de mon choix , & dans l'obligation où je suis de ne pas nommer l'auteur , je n'ai rien trouvé qui réponde mieux à l'impression qui m'est restée de sa personne & de ses principes , que la qualité d'*Honnête Homme*.





MÉMOIRES

D'UN

HONNÊTE HOMME.

LIVRE PREMIER.

JE fors d'un profond cachot, où j'ai passé trois semaines sans appercevoir la lumière. J'y étois attaché contre le mur par une grosse chaîne qu'on m'avoit passée autour du corps, & qui me laissoit à peine la liberté de m'asseoir. Ceux de qui j'ai reçu ce cruel traitement, m'ont supposé des crimes que j'ignore. Ils ne me les feront jamais mieux connoître, car mon cœur ne se reproche rien. J'aurai toute ma vie, pour fidelle escorte, l'infortune & l'innocence.

On m'a mis dans une situation plus douce,

en me donnant pour prison une chambre du château d'Insruck. Je ne fais pas mieux ce qui rend mes ennemis sensibles à la pitié, que ce qui les avoit rendus cruels. J'ignore jusqu'à leur langue. Quelques soldats qui me gardent à vûe, me paroissent des allemands fort grossiers. J'ai compris par leurs signes que j'avois la liberté de descendre au jardin. J'en profite tous les jours, mais accompagné d'un soldat armé qui marche à ma suite. Cette promenade ne m'offre rien d'agréable que l'exercice. Le jardin est formé de terrasses intérieures, dont la vue est bornée dans un espace fort étroit. Aussi n'attends-je guère l'ordre de mon garde pour me retirer. Je trouve plus d'amusement dans ma chambre à promener mes yeux au travers des grilles de fer qui composent mes fenêtres, sur les monts stériles dont la ville d'Insruck est environnée. J'y vois du matin au soir quelques pâtres qui veillent sur leurs troupeaux. Ils sont contents de leur sort, car ils me paroissent assis continuellement dans une immobilité qui ne marque pas d'inquiétude. S'ils se lèvent quelquefois, c'est pour cueillir des fleurs, ou jouer de leurs instrumens rustiques : pourquoi les croirois-je malheureux ?

C'est moi qui étois menacé de l'être jusqu'au plus affreux désespoir, avec les tristes souvenirs qui venoient m'assiéger dans cette languissante

situation, si le ciel ne m'avoit inspiré de demander des livres par mes signes. J'étendis les deux mains devant mes yeux, en remuant mes lèvres; je fus entendu. Dès le jour suivant on m'apporta plusieurs livres latins & françois, avec une provision d'encre & de papier. Je les reçus comme un précieux trésor. Pendant plusieurs jours ma prison me parut plus supportable. J'y suis abandonné des hommes, disois-je, & je perds même l'espérance de la voir jamais finir, sur-tout depuis qu'on m'a refusé la permission d'écrire à ceux qui pourroient s'intéresser à ma liberté; mais cette pensée ne doit servir qu'à modérer mon cœur & ma raison. Si je suis condamné à passer le reste de ma vie au château d'Inspruck, que me sert de nourrir les images du passé, ou de former de nouvelles vues pour l'avenir? Tous mes liens sont rompus. Je dois me regarder déjà comme séparé du monde où je n'ai plus rien à prétendre. Enfin je suis mort, lorsque toutes les voies me sont fermées pour retourner au commerce des vivans.

Voilà dans quel esprit je commençai à faire usage de mes livres. Mais soit qu'ils ne fussent pas assez bons pour me nourrir solidement l'esprit, soit que mes sentimens l'emportassent sur mes réflexions, je reconnus bientôt que je ne tirerois pas de la lecture tout le fruit que j'avois

espéré. C'est en méditant sur tout ce qui pouvoit être utile à me soutenir contre le désespoir d'une éternelle solitude, que je suis parvenu à juger tout différemment de ces images du passé dont je souhaitois de me délivrer. J'ai pensé au contraire que si quelque chose étoit capable de remplir le vide de tant de momens, & de soulager tout à la fois mon cœur & mon imagination, c'étoit de rappeler plus vivement que jamais toutes les circonstances de ma vie. Il dépendoit même de moi de les écrire. C'étoit une autre manière de m'y attacher. La lecture pouvoit entrer aussi dans ce plan pour y jeter de la variété. En un mot j'ai compris que dans une prison sans fin, le plus grand de tous les biens est d'être remué par quelque intérêt vif, ne fût-il propre qu'à causer des sentimens de douleur; parce que dans une prison, le pire de tous les maux pour l'esprit & pour le cœur, est de ne rien sentir.

Je prends la plume dans cette favorable idée. Il en coûtera peu à ma mémoire pour se rappeler des événemens qui n'ont jamais cessé d'être liés par leur cause. Un goût, peut-être outré, de la vérité & de la justice, joint malheureusement aux foiblesses d'un cœur trop tendre, a causé toutes les infortunes de ma vie. Je suis parvenu à pouvoir peindre ainsi mon caractère d'un seul trait. Mais de quelles épreuves, & de combien

d'années n'ai-je pas eu besoin pour me le développer à moi-même?

On me l'avoit prédit dès mon enfance. Un homme sensé, qui se trouvoit chargé de mon éducation, observant avec quelle vivacité je me livrois au plaisir, & combien il étoit facile néanmoins de me rappeler à la sagesse, ne se lassoit pas de répéter qu'entre deux penchans si déclarés, qui ne pouvoient être long-tems de la même force, celui qui emporteroit la balance iroit nécessairement à l'excès; ou que s'ils conservoient quelque égalité, j'étois né pour être le plus malheureux de tous les hommes. C'est la seconde de ces deux prédictions qui s'est vérifiée.

J'entrai dans le monde avec tous les avantages de la fortune & de la naissance. La mort d'un oncle qui me laissa tout son bien, me rendit comme indépendant de ma famille à l'âge de vingt ans. Mon père s'étoit retiré dans sa province, après avoir servi long-tems avec distinction. La dépense qu'il faisoit pour sa table, ne lui laissant rien à retrancher de ses revenus, il fut charmé de me voir en état de vivre honorablement sans son secours. Il n'entra dans mes projets de fortune & d'avancement, que pour en souhaiter le succès, & je remarquai même quelque empressement dans le conseil qu'il me donna d'aller vivre à Paris. Il étoit veuf, & sollicité de se remarier; mon inté-

rêt l'avoit arrêté jusqu'à la mort de mon oncle. Mais se croyant libre depuis qu'il me voyoit riche, il n'attendoit que mon départ pour épouser avec moins d'embarras une jeune personne dont il avoit trois ou quatre fois l'âge. J'étois si éloigné néanmoins de prévoir ce mariage, que peu de tems avant mon départ, je lui avois marqué de l'inclination pour la personne dont il pensoit à faire ma belle-mère. Il avoit même approuvé mes sentimens ; mais c'étoit un simple goût de jeunesse que l'idée de mon voyage avoit fort affoibli, & qui se dissipa sans violence, lorsque j'approchai de Paris. J'appris la résolution de mon père avec moins de peine que d'étonnement.

Paris n'étoit point un séjour nouveau pour moi. J'y avois passé plusieurs années, mais dans un collège ou à l'académie, sous les yeux d'un sage gouverneur qui m'avoit contenu dans les bornes de mon âge. J'étois retourné à dix-sept ans chez mon père, où le commerce des plus honnêtes gens de la province m'avoit assez formé l'esprit & les manières, pour me rendre capable de paroître d'un air libre dans les meilleures compagnies. Mon père étoit homme d'honneur & de mérite. Quarante ans de service, & plusieurs actions d'éclat qui l'avoient conduit au degré de maréchal de camp, lui attiroient dans la province une considération dont je m'étois ressenti. Il tenoit

une forte de rang entre une infinité de braves officiers qui s'étoient retirés comme lui après de longs services, & qui le respectoient comme leur chef; entre plusieurs gentilshommes de nos voisins, qui avoient moins de bien que nous avec la même naissance; entre les principaux magistrats, les prélats, les ecclésiastiques & les autres personnes de distinction, dont notre maison étoit sans cesse remplie. Les manières nobles & aisées de mon père les y attirant plus encore que sa dépense, c'étoit une petite cour, où l'esprit & le goût n'étoient pas plus étrangers que la joie & la bonne chère. En partant, j'avois pris des lettres de recommandation de plusieurs amis d'un nom connu; & le mien d'ailleurs en étoit une, chez tous les officiers généraux qui avoient servi avec mon père.

Dans les vues que j'avois formées pour ma fortune, mes premières liaisons devoient être militaires. Cependant quelques mots que l'intendant de ma province avoit écrits directement à sa famille, m'attirèrent des visites & des politesses qui m'engagèrent fort loin dans une autre route. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus obligé d'accepter un souper. La compagnie étoit nombreuse. J'en reçus tous les honneurs; c'est-à-dire, qu'étant traité en étranger qui n'avoit point

encore de connoissances à Paris, je vis un dessein formé de m'attacher à cette société par toutes sortes d'honnêtetés & de caresses. Rien ne m'en donna de l'éloignement, Les dames me parurent aimables; la plûpart des hommes étoient des gens de robe ou de finance, qui ne manquoient ni d'esprit, ni d'usage du monde. Je trouvai à tous les convives plus de facilité & de chaleur que je n'en avois vu dans la province. L'attention que j'étois obligé de faire sur moi-même pour entrer dans le sens de mille choses que j'ignorois, ne me permit point de faire d'autres réflexions. J'appris les histoires courantes de la ville, les modes & les plaisirs, le caractère des nouvelles pièces de théâtre & des livres nouveaux. J'entendis des critiques, des éloges, des satyres, des jugemens dans toutes sortes de genres. Le fond de cette multitude de sujets ne m'étoit pas inconnu, mais la manière de les traiter m'étoit nouvelle. Les détails ouverts sur certains faits qui sembloient demander un voile, & les décisions sur divers points que je ne trouvois pas bien approfondis, me surprenoient souvent jusqu'à me causer de l'embarras. Cependant j'attribuai ma surprise à mon ignorance, & je me prêtai de bonne grâce à d'autres circonstances que je ne comprenois pas mieux. On me proposa des soupers & des parties de

plaisirs que j'acceptai. Chacun prit son jour : je me trouvai engagé dès le même soir pour sept soupers consécutifs.

Il étoit si tard, lorsqu'on parla de se retirer, que je n'eus rien de plus pressant que d'aller me livrer au sommeil. La bienséance m'obligeoit de voir le lendemain madame l'intendante. Outre les remerciemens que je lui devois pour m'avoir prévenu, j'étois bien aise de prendre quelques lumières sur la demeure & le nom de tant d'honnêtes gens, qui ne cherchoient vraisemblablement à me lier avec eux que dans la vue de l'obliger. Je me rendis chez elle vers midi. Elle m'épargna la peine de lui demander les éclaircissemens que je désirois, par l'empressement qu'elle eut d'elle-même à me les donner. N'êtes-vous pas effrayé, me dit-elle agréablement, de vous voir engagé tout d'un coup pour sept jours ? J'ai conçu par la lettre de mon mari, que vous ne seriez pas fâché de faire des connoissances, & je vous ai rassemblé une partie des miennes. Je ne vous les donne pas toutes sur le même pied, continua-t-elle ; car il seroit trop heureux de trouver dix ou douze personnes, telles qu'on les aime. Ce président, par exemple, chez qui nous soupons demain, est un homme qui n'a pour lui que la figure, soixante mille livres de rente lui tiennent lieu du reste. A la vérité, il les mange

avec les amis ; mais ôtez-lui sa table , il n'a pour ressource dans la société que cinq ou six vieux contes que vous entendites hier , & qu'il tourne assez bien , parce qu'il les a mille fois répétés. La marquise qui vous a parlé plus d'une fois avec complaisance , est une femme qui jouit aussi d'une grosse fortune , & qui pourroit bien avoir formé des prétentions sur votre cœur. Elle est séparée d'un mari dont elle étoit folle , & qu'elle hait à présent jusqu'à lui faire une pension considérable pour la laisser libre. Comme il est sans bien , & qu'il ne l'avoit épousée que par intérêt , il a consenti à la quitter , sans prendre la moindre part à sa conduite. On lui compte trois amans depuis ce veuvage , & je suis trompée si je ne lus hier dans ses yeux , qu'elle vous destine à leur succéder. Au reste , elle donne le jour aux devoirs de la société ; ce qui a fort bien servi jusqu'à présent à soutenir sa réputation. Le financier qui étoit près d'elle à table , & chez qui nous sommes engagés pour le troisième jour , a beaucoup d'esprit , de douceur , & de politesse ; mais avec des entêtements faux & ridicules de noblesse , qui le font gémir d'être réduit à la profession qu'il exerce , & sans laquelle néanmoins il seroit bien éloigné de la fortune dont il jouit.

Pour la dame qui le suivoit , reprit l'intendante avec un air plus mystérieux , je veux vous la

faire connoître à fond; parce que ne recevant personne chez elle, vous n'aurez occasion de la voir que chez moi, où je ne veux pas que vous soyez la dupe de ses airs composés. C'étoit une pauvre orpheline, qui n'avoit que de la naissance & de la beauté; j'ajouterois de la vertu, si elle avoit soutenu l'opinion que j'avois d'elle avant son mariage. Je l'ai connue dans sa misère; c'étoit au fond toute la sagesse & la modestie dont vous ne lui voyez plus que l'apparence. Un conseiller fort riche en devint amoureux, & l'épousa sans dot; c'est un homme simple & facile à tromper; il souffert qu'elle vît le monde; elle étoit sans cesse chez moi, où je ne m'apercevois pas qu'elle fût insensible au plaisir. Cependant elle a retranché tout d'un couples visites; c'est-à-dire, également, celles qu'elle étoit accoutumée à rendre & à recevoir. Elle ne sort que pour aller à l'église; moi-même qu'elle traitoit de sa meilleure amie, je suis quelquefois trois semaines sans la voir, & j'eus hier une peine extrême à l'avoir à souper. Savez-vous ce que j'ai découvert depuis moins d'un mois? elle meurt d'amour pour un secrétaire de M. le conseiller; & c'est à ce Médor qu'elle fait le sacrifice de ses amis & de sa liberté.

Comme je ne pouvois rien opposer à des portraits inconnus, madame l'intendante ne se laissa point dans une si belle carrière. Elle me fit celui d'un

gros abbé qui nous avoit tous réjouis par sa belle humeur : c'est un homme , me dit-elle , qui est revêtu d'un des meilleurs bénéfices de France , & qui se trouve avec cela l'unique héritier d'un riche patrimoine. Son âge lui ôteroit toute espérance de postérité , quand il n'y auroit pas renoncé par son état ; il n'a que des parens éloignés dont il ne tient pas grand compte ; cependant ses propres domestiques assurent qu'il enterre son argent. Il ne se refuse rien , & ses amis trouvent quelquefois à souper chez lui ; mais il ne dépense pas le quart de son revenu. On prétend même qu'il le grossit par des voies étranges ; vous le dirai-je ? ajouta-t-elle en baissant la voix , on dit qu'il prête sur gages.

Elle continua : madame la comtesse que vous avez vue si brillante , est une femme de très-grande qualité. Elle a de la beauté , de l'esprit , & je connois peu de femmes qui aient le cœur plus propre à l'amitié ; mais elle est possédée d'une folle passion pour le jeu. Elle y ruine sa santé , & je dirois sa fortune , si l'on ne m'avoit assuré qu'un riche financier répare ses pertes.

Avez-vous pris garde , poursuivit l'intendante , à ce maître des requêtes , qui étoit vis à vis de vous ? c'est le plus galant homme du monde , & je ne fais point de bonne qualité qui lui manque ; mais on prétend , me dit-elle à l'oreille , qu'il

n'est homme qu'à-demi, & que c'est la seule raison qui l'empêche de penser au mariage. A l'égard du commandeur, à qui vous avez dû trouver bien de l'esprit, il faut qu'il ait en effet tout le mérite que vous lui connoissez, pour me le faire souffrir chez moi; car on assure qu'il a des goûts d'amour fort odieux & fort ridicules; mais une honnête femme n'ira pas lui marquer là-dessus ce qu'elle pense.

Il seroit trop long de suivre l'intendante dans tout le reste de ses peintures. Douze personnes qui avoient fait le nombre de ses convives, parurent successivement sur la scène, & ne furent pas plus épargnées. On verra bientôt les raisons qui m'en ont fait rappeler si fidèlement une partie. Quelque idée qu'elle m'eût fait prendre du caractère d'autrui, je ne pouvois être incertain sur le sien; son pinceau étoit dur, s'il étoit fidelle. Sans être porté à la soupçonner d'injustice, il me sembla que l'amitié dont elle faisoit profession pour tant d'honnêtes gens, l'auroit dû rendre un peu plus réservée sur leurs défauts. Je regrettai surtout d'avoir été détrompé sur la jeune femme du conseiller, à qui j'avois jugé, sur les plus charmantes apparences, qu'il ne manquoit aucune sorte de mérite & de vertu.

Comme le président étoit le premier qui m'avoit offert à souper, je me crus obligé de répondre

d'avance à cette politesse , par une visite. Je comptois peu de le trouver dans le cours de l'après-midi ; mais le portrait qu'on m'avoit fait de lui , ne me pouvoit pas donner beaucoup d'empressement pour son amitié ; & pour remplir le devoir , il suffisoit de me présenter à sa porte. Je fus plus heureux que je ne le désirois. Il étoit chez lui. Je le trouvai dans un cabinet de livres , où il me fit introduire. Je n'ai pas cru , me dit-il , que le lieu où je vous reçois , puisse vous déplaire. Le goût des livres doit être de tous les âges ; & , pour ceux du moins qui pensent comme moi , il n'y a point de si précieux lambris. Je fus surpris de lui entendre tenir ce langage. Cependant comme la passion des bibliothèques est devenue celle de tout le monde , je me figurai qu'il vouloit prendre un air de doctrine & d'application , qui ne pouvoit servir qu'à joindre le ridicule à la sottise. Il continua de me dire sans affectation , que son cabinet lui étoit moins cher par le nombre que par le choix des livres ; qu'avec ceux de son métier , il avoit recueilli les meilleurs écrivains de chaque genre , auxquels il bernoit absolument ses lectures ; & que sans prétendre à cette espèce d'érudition qui consiste à tout lire , il recommençoit avec un nouveau goût le tour de sa petite bibliothèque , lorsqu'il l'avoit fini. J'y passerois ma vie entière , ajouta-t-il , si l'on n'étoit rede-

vable de quelque chose à la société. Je n'en sortois pas du vivant de ma femme, qui faisoit les honneurs de ma maison. Je me communique un peu plus depuis sa mort, parce qu'avec un bien considérable, je ne dois pas vivre seulement pour moi. Mais j'ai tant de mépris pour le monde, si peu de goût pour ses frivoles amusemens, pour ses misérables principes, pour tout ce qu'il appelle joie, fortune & bonheur, que mon cabinet est toujours l'endroit de Paris où je me trouve le mieux. Cette morale vous étonne, reprit-il en souriant; vous ne la comprenez point, jeune homme, & je veux bien qu'elle ne soit pas faite pour votre âge, puisqu'il a plu au monde de l'établir en proverbe. Cependant avec le bon sens que je vous reconnus hier, dans une assemblée où vous fûtes peut-être surpris d'en trouver si peu, je prévois que tôt ou tard vous goûterez mes principes.

Un discours si grave & si judicieux, dans la bouche d'un homme qu'on m'avoit représenté comme un imbécile, m'inspira autant de respect que d'étonnement. Mon admiration augmenta beaucoup, lorsque m'ayant demandé, si j'avois un peu d'inclination pour les lettres, il entra dans quelque détail sur les sciences auxquelles je m'étois appliqué. Je ne pouvois y être trompé, parce qu'ayant fait d'excellentes études, les tra-

ces m'en étoient encore présentes. Je fus charmé de lui voir reprendre avec une facilité incroyable, des principes que je ne m'étois rendus familiers qu'à force d'application, les étendre dans toutes leurs conséquences, les pousser au-delà des bornes où je m'étois arrêté; m'ouvrir de nouvelles vues & me conduire avec lui dans une carrière, qui sembloit s'agrandir à l'infini; réfléchir solidement, citer juste, enfin traiter le sujet, dont je lui avois fourni l'occasion, avec plus de force & de méthode, que mes plus habiles maîtres. Je souhaite, ajouta-t-il, qu'après m'avoir engagé dans cette petite discussion, vous ne me reprochiez pas de vous avoir ennuyé; ce n'est pas le ton du souper d'hier, & de tous ces vains propos, auxquels la bienfiance oblige de se prêter.

En le quittant, avec une profonde vénération, je n'eus pas de peine à comprendre, qu'un homme si éclairé ne daignât point entrer dans les idées frivoles qui font la matière des entretiens de table; ou que par le tour supérieur de son génie, il n'en fût point aussi capable qu'une infinité de femmes & d'hommes superficiels. Mais, ce que je ne pouvois concevoir, c'est que ces femmes, & quantité d'hommes qui ne pensent pas plus juste, ou qui ne raisonnent pas sur de meilleurs principes, se
soient

soient rendus comme les juges du mérite, & les arbitres de la réputation. Je ne revenois pas de ce que j'avois entendu. Le président, qui avoit pour lui les véritables qualités de l'esprit, avec les lumières du savoir, prenoit en pitié des amusemens folâtres, ou ne s'y prêtoit que pour l'entretien de la société; & ceux, qu'à la rigueur il auroit eu droit de mépriser, non-seulement le ravalent au-dessous d'eux dans leur propre opinion, mais lui ôtoient dans celle du public le respect, l'estime & l'approbation qu'il méritoit. Ce ne fut qu'après quantité d'autres expériences, que je démêlai le fond & la cause de cette injustice. La plupart des gens du monde manquent véritablement d'esprit, (j'entends de l'esprit juste & sensé, qui est seul digne de ce nom,) soit que ce présent de la nature soit plus rare que l'on ne pense, soit qu'il s'altère par le défaut de culture & l'habitude des bagatelles. Cependant comme cette espèce de gens compose le grand nombre, & que la vanité ne leur manque pas pour prétendre au mérite de l'esprit, ils se sont accordés insensiblement à le faire consister dans les petites misères qui sont leur partage, c'est-à-dire dans une sorte de vivacité qui est l'effet de l'abondance & de la mollesse dans un corps bien nourri & bien reposé; dans la hardiesse des décisions, qui vient d'une cer-

taine présomption qu'inspire ou la naissance, ou le rang, ou les richesses; dans la facilité du langage, qui n'est qu'un avantage mécanique, dépendant de la mémoire, de la disposition des organes & de l'exercice; enfin dans quelques autres qualités de la même nature, que l'exemple d'autrui, l'usage du monde & le désir de plaire peuvent donner. Il est si aisé, pour les gens dont je parle, de parvenir à se ressembler par des endroits si frivoles, qu'étant tous montés à-peu-près sur le même ton, ils se trouvent assez forts pour décrier ce qui ne leur ressemble pas; & sur-tout pour attacher un ridicule au vrai mérite de l'esprit & du savoir, dont l'effet, lorsqu'ils sont capables de le sentir, est de les confondre & de les humilier.

Mes réflexions n'alloient point encore si loin. En quittant le président, je pensai à me faire présenter chez M. le maréchal de V.... dont mon père se flattoit d'être fort aimé, & qu'il avoit prévenu en ma faveur par ses lettres. La paix, qui duroit depuis long-tems, ne me donnoit pas beaucoup d'ardeur pour le service militaire. Cependant il entroit dans mes vues, de me procurer une compagnie de cavalerie. Je voulois faire quelque essai du métier, pour me mettre en état d'obtenir un régiment à la première guerre. Je rendis visite au marquis de***

ami de mon père, maréchal de camp comme lui ; & je le priai de me conduire à l'hôtel de V... Il me demanda quels étoient mes projets d'établissement. Je lui expliquai naturellement mes espérances. Vous avez raison, me dit-il, votre âge & votre naissance vous font une loi d'essayer du service. Mais si vous y passez comme moi trente-cinq ou quarante ans, je souhaite que vous en sortiez plus riche & plus heureux. J'y ai mangé tout mon bien, & dans l'âge où je suis, il ne me reste qu'un titre & des blessures. Je ne regrette point, ajouta-t-il, d'avoir pris la voie de l'honneur : cependant le désordre de mes affaires, me force quelquefois de porter envie à mon cousin le financier, qui n'a pas cru se déshonorer, dans une profession qui l'a conduit à la fortune. Il me nomma le même financier, avec qui j'avois soupé chez l'intendante, & qu'elle m'avoit peint comme un-homme de rien. Comment, lui dis-je, M... est de vos parens ? On n'a pas cette idée de lui dans le monde. J'ignore, me répondit-il, ce qu'on pense de son origine ; mais son ayeul étoit frère du mien, & par conséquent d'aussi bonne maison que moi. Ma surprise ne fut pas moins vive que dans l'aventure du président. Ainsi, me dis-je à moi-même, dans le sein d'une même ville on peut ignorer ce que c'est qu'un honnête homme

avec qui l'on vit familièrement ; & l'on n'a pas honte d'en parler assez mal pour l'avilir aux yeux d'autrui, lorsqu'on n'est pas bien informé & qu'il est si facile de l'être mieux ?

Nous nous rendîmes vers le soir à l'hôtel de V... On étoit à jouer. M. le maréchal qui étoit occupé de son jeu, ne m'en reçut pas avec moins de politesses. Mais j'eus le tems de lier connoissance avec quantité d'honnêtes gens qui n'étoient que spectateurs, & qui s'approchèrent de moi après avoir appris mon nom. La plupart étoient des officiers de distinction qui avoient servi avec mon père. Le comte de*** alors colonel des dragons du roi, parut s'intéresser beaucoup au dessein que j'avois d'acheter une compagnie. Il me proposa d'en prendre une dans son régiment. Elle étoit à vendre par la retraite d'un ancien capitaine, qui cherchoit à s'en défaire avec avantage. Je ne balançai point à l'accepter. & me remettant du prix au colonel même, je le rendis maître de toutes les conditions. Ce marché fut conclu sur le champ. M. le maréchal qui l'apprit aussitôt, eut la bonté de me reprocher ma précipitation, & de se plaindre du comte, qui étoit venu croiser les vues qu'il avoit sur moi. Les lettres de mon père l'avoient disposé à m'accorder une compagnie dans le régiment de son fils. Elle m'auroit coûté beaucoup

moins ; mais la fidélité que je devois à ma parole, ne me permit pas de rompre mon engagement : ainsi je me trouvai revêtu, sans y penser, d'un titre auquel je n'avois pas aspiré sitôt.

M. le maréchal m'ayant prié, avec beaucoup de bonté, de me regarder chez lui comme dans la maison de mon père, je devois naturellement y demeurer à souper. Mais je fus appelé dans l'antichambre par un de mes gens. Il venoit m'avertir que j'étois attendu chez moi par un homme de ma province, qui arrivoit en poste, avec des affaires importantes à me communiquer. Un mouvement d'inquiétude pour la santé de mon père me fit partir aussitôt. Je trouvai ce qu'on m'avoit annoncé ; un homme de mon canton, qui me témoigna beaucoup d'empressement pour m'entretenir, mais que je ne connoissois pas. Après m'avoir présenté une lettre qu'il me pria d'ouvrir, sans m'apprendre de qui elle venoit, il se hâta de me dire que je pouvois me fier entièrement à lui, & l'honorer de mes ordres ; qu'il connoissoit le secret de mon cœur, qu'il étoit dévoué à me servir, & qu'il ne demandoit point d'autre récompense que mon amitié. Un langage si obscur me fit d'abord jeter les yeux sur le seing de la lettre. C'étoit le nom de mademoiselle de S. V. . . cette jeune personne à qui j'avois rendu quelques soins

dans ma province. Je lus avidement. Elle me marquoit que mon départ précipité ne lui avoit pas causé moins d'étonnement que de douleur ; qu'on ne traitoit point avec cette indifférence une personne à qui l'on avoit donné sujet de croire qu'on l'aimoit ; que rendant justice à mon caractère, elle attribuoit ma fuite à l'ordre de mon père, sur tout depuis qu'il étoit venu lui proposer sa main ; mais que m'ayant rendu le maître de son cœur, elle me protestoit qu'il ne cesseroit jamais d'être à moi ; qu'elle avoit rejeté nettement des offres qui bleffoient mes droits & ses sentimens ; qu'elle avoit été tentée de partir sur mes traces, pour se livrer à moi, par le fonds qu'elle faisoit sur mon cœur & ma tendresse, & qu'elle me dépêchoit un homme de confiance, à qui elle me prioit d'expliquer là-dessus mes intentions.

Toutes mes inquiétudes se changèrent en admiration. J'avois vu plusieurs fois mademoiselle de S. V... je lui avois fait les politesses qu'on doit à son sexe. Elle n'étoit pas sans agrémens. L'oisiveté de la campagne & l'ardeur de la jeunesse m'avoient fait trouver du plaisir à la voir, & peut-être n'aurois-je pas senti d'éloignement pour elle, si d'autres vues ne m'eussent empêché de penser au mariage ; mais ne lui ayant jamais prononcé le nom d'amour, je cherchois sur

quoï elle avoit pu fonder l'opinion qu'elle marquoit de mes sentimens. Les siens devoient être bien vifs, pour lui avoir sitôt inspiré de me suivre. Après quelques réflexions, je trouvai du danger à différer un moment ma réponse. J'avois cru remarquer dans son caractère plus de vivacité que de raison. Quand j'aurois eu plus de penchant pour elle, je n'aurois pas été capable de la disputer à mon père ; & je l'étois encore moins de prendre plaisir, comme la plupart des gens de mon âge, à triompher d'un cœur dont je n'attendois rien. Enfin je me déterminai à lui répondre sur le champ, mais d'un style moins galant qu'honnête & sensé, pour lui faire perdre toutes les fausses idées qu'elle avoit de moi.

Je commençai par déclarer à son confident quelle étoit ma résolution. Il en parut consterné. Vous ne savez pas, me dit-il, que l'offre de votre père est de lui assurer après sa mort la jouissance de tout son bien. Je l'ignorois, lui répondis-je, mais je ne serai pas fâché qu'elle fasse le bonheur de sa vieillesse à cette condition. Ma lettre fut écrite dans le sens que j'avois médité, & je pressai le courrier de retourner sur ses pas dès la même nuit.

Cet incident, dont je ne devois pas attendre d'autres suites, ne laissa pas de me causer assez

de chagrin pour me retenir chez moi le jour suivant. Je ne fais quel pressentiment me faisoit craindre de troubler le bonheur de mon père, ou du moins qu'il ne pût m'accuser d'avoir cherché à faire manquer son mariage. Cependant je me rendis à l'heure du souper chez le président. J'y trouvai une partie des convives de l'intendante, avec quelques autres personnes qui m'étoient inconnues. Le rôle du maître fut brillant par la bonne chère; mais ne voyant point de changement dans la simplicité de son discours & de ses manières, je ne doutai point que l'intendante & ceux qui pensoient comme elle, ne crussent lui faire grâce en se réduisant quelquefois à l'écouter. Loin de faire valoir ses grandes connoissances, je voyois qu'en homme sensé il entroît dans le torrent des propos les plus frivoles, pour ne gêner personne par la supériorité de ses lumières. Il y mêloit quelques vieux contes, comme l'intendante me l'avoit fait remarquer, & je trouvai qu'il les faisoit avec grâce: mais comme ils se ressentoient un peu de la lenteur de son âge, à peine lui laissoit-on le temps de finir. Quelqu'un l'interrompoit, pour apprendre à la compagnie une anecdote scandaleuse, d'où les autres passaient avec aussi peu de liaison à la critique de la comédie du jour, ou de quelque air d'opéra. La marquise aux trois amans,

& la jeune femme du conseiller ayant refusé d'être de la partie, on les excusa d'abord malignement, sur les douces & justes raisons qui pouvoient les retenir chez elles. Ensuite parlant, sans voile, des attachemens qu'on leur supposoit, on épuisa les railleries & les peintures plaisantes sur le compte des deux dames & de leurs amans. Je les connoissois trop peu pour me charger de leur défense; & quoiqu'on m'attention se fût réveillée au nom de la charmante conseillère, je m'intéressois moins pour son innocence, dont je n'avois pas le moindre soupçon, que je n'étois choqué de voir ménager si peu une femme aimable, qui ne perdoit rien de son mérite pour s'être laissée surprendre par une passion bizarre. Mais on tomba sur le financier, qui s'étoit dispensé aussi du souper. Vous verrez, dit un parleur agréable, qu'il est occupé quelque part à recueillir ses titres de noblesse. Dites à les faire, reprit un autre. Cette raillerie me parut si choquante, après ce que j'avois entendu la veille, que je crus lui devoir le témoignage que j'étois en état de lui rendre. Je ne connois M. de... que d'hier, interrompis-je; mais si vous aviez quelque doute sur sa naissance; je suis certain qu'il est de la maison de.... & proche parent du marquis de ce nom. Malgré la considération qu'on n'avoit pas cessé d'avoir

pour moi, mon discours fut reçu avec de grands éclats de rire. Vous avez oublié ce que je vous appris hier, me dit plus sérieusement l'intendante. M. le comte ne fait qu'arriver à Paris, reprit une autre femme ; il n'est pas surprenant qu'il ignore ces choses-là. Non, non, reprit un bel esprit de robe, c'est nous-mêmes qui n'entrons pas bien dans l'ironie de M. le comte : n'a-t-il pas dit qu'il ne connoît M. de... que d'hier ? Qu'est-ce qu'un homme d'hier ? C'est un homme qui a besoin en effet de se faire des titres. Peut-être en achètera-t-il de la maison de... Je me rends là-dessus. Le marquis n'est pas l'homme du monde le plus à son aise.

J'avoue que ce misérable tissu de malignités & d'impertinences, me causa une vive indignation. Cependant j'affectai civilement d'en rire. L'esprit est ici prodigué, repris-je ; mais que ce ne soit pas, s'il vous plaît, aux dépens de la vérité & de la justice. Je me flatte qu'on m'en croira sur ma parole. Je vis hier M. le marquis de... qui est ancien ami de mon père. Il me dit, je ne fais à quelle occasion, que l'ayeul de M. de... & le sien étoient frères. C'est être, si je ne me trompe, issus de germains. L'air ferme dont j'accompagnai ce discours, ôta l'envie de me répliquer directement ; ce qui n'empêcha point diverses réflexions que j'entendis autour

de moi. M. le comte , qui n'est à Paris que depuis deux jours , disoit l'un , aura confondu les noms. Qui fait , après tout , reprit un autre , si M. le marquis de . . . n'est pas payé pour tenir ce langage ? On disoit à ce moment qu'il n'est pas riche. Le président termina cette scène , en disant qu'il ne connoissoit point la naissance de M. de . . . mais qu'il connoissoit Paris pour le règne de la légèreté & de la médisance , & qu'il ne croyoit rien d'impossible dans ces deux genres.

Pour moi , qui retombai dans mes réflexions en me retirant , je fus effrayé de ce comble d'injustice , suivant lequel il n'y a jamais le moindre fond à faire sur la bonne ou mauvaise renommée , ni sur tous les jugemens dont l'opinion publique se compose par degrés.

Je ne pouvois défavouer néanmoins que ceux à qui je trouvois tant de légèreté & d'injustice avec si peu de sens & de raison , n'eussent bien des qualités aimables. J'y étois même sensible , & rien ne m'avoit paru moins ennuyeux que mes deux soupers. Mais il me sembloit que cette espèce d'agréments qui flattoient le goût que je me sentoais pour le plaisir , excluoiient d'autres qualités , sans lesquelles je ne concevois pas que le caractère pût être honnête & la société vertueuse. Tant de vivacité dans les saillies de l'

agination, aux dépens de l'ordre & de la vérité, ne me faisoient pas supposer de grands principes de droiture. L'indiscrétion à parler de tout comme au hasard, m'inspiroit de la défiance. L'indifférence pour la réputation d'autrui me rendoit la bonté du cœur suspecte. Je ne dis rien de cent maximes échappées même aux femmes dans la chaleur de la joie, qui m'avoient paru choquer la bienséance. En un mot, la finesse des idées ou les grâces du langage, que j'étois capable de goûter, les charmes de la figure, auxquels mon cœur ne se refusoit pas, les recherches du luxe & de la bonne chère, dont je n'étois pas ennemi, ne me dédommagoient point assez de ce qui manquoit à cette société du côté du caractère.

Cependant comme j'aurois blessé mes propres principes en jugeant de toutes les autres par cet essai, je continuai les jours suivans de me rendre où j'étois engagé. Quoique le fond de l'assemblée fût ordinairement le même, il s'y trouvoit chaque fois de nouveaux visages; ce qui me donnoit occasion de multiplier mes connoissances. Dans le nombre de ceux que je voyois ainsi pour la première fois, je crus en démêler plusieurs d'un esprit plus ferme & plus sensé. En arrivant, je trouvois toujours la compagnie partagée entre plusieurs tables de jeu, & je ne refusois pas de

jouer moi-même. Ce n'étoit pas le tems de se connoître, ou du moins de s'approfondir. S'il restoit quelque intervalle jusqu'au souper, la conversation étoit paisible; soit qu'elle devînt générale, ou qu'elle fût bornée entre ceux qui avoient fini leur partie. Ce fut dans ces occasions que tombant sur diverses personnes que je n'avois point encore vues, je fus assez satisfait de leur entretien pour juger fort avantageusement de leur caractère. Mais à peine avoit-on servi, que je les voyois entrer dans le torrent, & recevoir les impressions du grand nombre. Quelques-uns étoient plus lents à s'échauffer. Leur mémoire & leur imagination sembloient attendre qu'on les mît en mouvement. Il s'en trouvoit d'autres qui par leur facilité à s'exprimer, & par une abondance de nouvelles qu'ils avoient comme en réserve, jetoient les fondemens de la bonne humeur. Ensuite lorsque cette disposition commençoit à gagner, & que chacun se trouvoit animé de sa propre chaleur, ou de celle qu'on lui communiquoit, tout le monde prenoit le ton des soupers précédens, & j'étois étonné de voir une ardeur générale à se faire valoir par les mêmes misères.

Pendant le jour, je n'oubliois pas le soin de mes affaires. Je terminai avec M. le comte de C... celle de ma compagnie. Rien ne me pressoit de

m'aller faire recevoir au régiment. Il étoit en garnison à Sedan, & M. le comte de C... me conseilla d'attendre sa revue, qu'il ne devoit faire que dans trois mois. Je dînois souvent à l'hôtel de V... La table de M. le maréchal étoit ordinairement composée d'officiers, & les entretiens étoient presque toujours militaires. Ma raison en étoit satisfaite. Je sentoisi l'utilité que j'en pouvois tirer pour le métier que j'avois embrassé. D'ailleurs il n'y avoit rien d'austère dans le commerce du maître & des convives. Mais je n'y trouvois pas les plaisirs qui convenoient à mon âge, comme je n'avois point encore trouvé dans mes soupers les entretiens qui convenoient à ma raison.

Le vieux marquis de... que je n'avois pas cessé de voir, & de qui je croyois pouvoir tirer beaucoup d'instructions, me demanda un jour ce que je devenois tous les soirs, & pourquoi nous ne nous rencontrions pas quelquefois à souper. Je lui appris tous les engagements dans lesquels j'étois entré, sans les avoir cherchés. Il connoissoit plusieurs personnes de la société de l'intendant. Le commandeur de... étoit même de ses amis. Il m'en fit l'éloge, en ajoutant que c'étoit l'homme du monde le plus à plaindre, avec ses richesses & sa bonne mine. Je ne connois, me dit-il, ses infirmités que depuis deux mois. L'é

tant allé voir le matin, j'entrai si familièrement que je le surpris entre les mains de son valet-de-chambre, qui l'enveloppoit d'une infinité de bandages. Il ne put me déguiser que depuis l'âge de quinze ans il est affligé d'une furieuse incommodité, qui a fait sa vocation pour l'ordre de Malthe, en le forçant à la continence. Bon, répondis-je, on assure que sa froideur pour les femmes vient d'une cause bien différente. Je vous dis la vérité, reprit le marquis; mais il la cache, & je fais peut-être une indiscretion de vous l'apprendre. Je lui racontai là-dessus l'opinion que l'intendante & d'autres femmes, sans doute, avoient de lui. Il en rit malignement. Pour moi, qui n'y trouvois qu'un nouveau sujet d'admirer la fausseté des jugemens publics, je rapprochai cette preuve de celles que j'avois déjà dans le même genre. Mais ce n'étoit point sur la morale que j'attendois des lumières du marquis. Il me reprocha de m'être livré uniquement à la même société, tandis que je pouvois trouver à Paris de quoi varier beaucoup plus mes amusemens & mes connoissances. Vous ne savez pas, me dit-il, qu'on s'en fait ici dans tous les goûts. Vous trouverez dans chaque quartier des maisons ouvertes où l'on a droit d'entrer le soir, après y avoir été une fois présenté. On y joue, on y soupe très-bien. La compagnie est quelquefois fort bonne.

Ce font des gens riches, qui ne se croient nulle part mieux que chez eux, & qui regardent comme le plus doux fruit de leur fortune, de se faire une petite cour sur laquelle ils dominent. Telle est l'intendante, & la plupart des personnes que vous m'avez nommées. On leur apprend les nouvelles. On s'empresse à les réjouir par beaucoup d'agrément & de bonne humeur. Ces sociétés ont leur mérite, & ce sont aujourd'hui presque les seules de Paris qui représentent; mais elles ne conviennent qu'aux gens libres & désœuvrés. J'appelle de ce nom, continua le marquis, ceux qui, peut-être à force de s'être usés pour le plaisir, n'ont aucun goût vif & décidé, & pour qui toute compagnie est bonne, où l'on trouve des hommes & des femmes, où l'on joue un jeu modéré, où l'on raconte les histoires de la ville, & où l'on soupe. Parmi ces gens-là, il peut se trouver de l'esprit & de la joie; mais c'est communément de l'esprit sans règle, & de la joie sans intérêt. Parlez-moi des sociétés que j'aime, reprit-il, en mettant plus de vivacité dans ses yeux: ce sont les sociétés à caractère; celles qui sont composées de gens qui s'accordent dans leurs goûts, & qui les ont fort vifs; qui trouvent des charmes à vivre ensemble, parce qu'ils sont passionnés pour les mêmes choses; qui ne se piquent pas de faste, ni même de beaucoup d'ordre dans leurs parties, mais qui savent

y réunir tout ce qu'ils désirent, & qui en jouissent avec des transports mutuels. Je ne doute point, ajouta-t-il, que dans tous les états de la vie il ne se forme ainsi des sociétés qui se rendent heureuses par la ressemblance & la communication des goûts & des plaisirs. Les buveurs s'affortissent avec les buveurs ; les savans avec les savans ; les dévots avec ceux qui le sont aussi. Pour moi je suis pour les petits soupers, & je passe la plupart de mes nuits avec d'aimables gens qui sont dans le même goût. Soyez des nôtres, me dit-il. Essayez dès aujourd'hui.

Quoique je ne visse pas trop bien où le marquis prenoit à son âge cette vivacité de désirs & de goûts qu'il s'attribuoit, il m'avoit fait une peinture si juste de la société de l'intendante, que je pris confiance à l'idée qu'il me donnoit de la sienne. Sur le champ j'aurois accepté son offre, si je n'eusse été lié par un autre engagement. Je n'avois vu qu'une fois la jeune femme du conseiller ; & surpris qu'elle n'eût paru dans aucun des soupers où je m'étois trouvé depuis, j'en avois fait des plaintes à l'intendante. Mon empressement m'avoit attiré quelques railleries. On m'avoit demandé si je pensois à supplanter le secrétaire. Je ne m'étois pas défendu d'être fort sensible à tant de charmes ; mais badinant moi-même sur l'indigne attachement d'une si jolie femme,

j'avois répondu de très bonne foi, que je n'avois aucune prétention sur un cœur profané. Cependant j'avois trouvé tant de douceur à la voir, que l'intendante m'ayant proposé ce jour-là de me faire souper avec elle, je ne m'étois pas fait presser pour y consentir. Je me flatte de l'avoir, m'avoit dit l'intendante. Elle refuse tous les soupers; mais j'ai eu jusqu'à présent le bonheur d'être exceptée, & je suis fort glorieuse qu'elle me préfère quelquefois à son Médor. Je comptois donc sur cet arrangement, & le soir approchoit. Je savois que pour plaire à l'intendante, il falloit aller faire sa partie de jeu. Je priai le marquis de remettre celle du petit souper à quelqu'autre jour. Il m'assura que je perdois beaucoup. Il me dit qu'il regrettoit pour moi le plaisir dont j'allois me priver. C'étoit une rencontre unique. Enfin pour concilier tous les engagemens, il me proposa de le rejoindre à toute heure où je serois libre; sûr de trouver les acteurs à la petite maison jusqu'à cinq heures du matin. Je lui donnai ma parole. Il me laissa l'adresse, en m'assurant que je trouverois tous ses amis prévenus.

L'intendante, chez qui je me rendis aussitôt, avoit déjà beaucoup de monde, & ses parties de jeu étoient liées. Elle me fit signe de m'approcher de son oreille. Je suis disgraciée, me dit-elle. Nous n'aurons point la dame. Elle m'a fait déclarer

cruellement qu'elle s'est fait une loi absolue de ne plus souper dehors. Je ne fais ce qui m'attire ce refus; ou plutôt je le fais à merveille, ajouta-t-elle, avec un sourire malin; mais il faut s'en réjouir pour l'intérêt du Médor. Je lui fis une réponse badine sur le plaisir qu'on nous refusoit, quoiqu'au fond, le regret que j'eus de le perdre me fit sentir sérieusement que je l'avois désiré. L'assemblée étant fort nombreuse, je crus que dans une maison où l'on soupoit tous les jours, j'étois dispensé de me contraindre, sur-tout lorsque la partie manquoit par le fond. Celle du marquis m'avoit laissé une curiosité, que je résolus de satisfaire. Mon carrosse étoit resté dans la cour. Je descendis sans être apperçu, & je pris le chemin du Roule, suivant l'adresse que j'avois conservée.

Je n'avois connu le marquis que de nom, avant de le voir à Paris. Il étoit ami de mon père. Il avoit servi avec honneur. Il avoit mangé au service la meilleure partie de son bien. Je ne le connoissois point encore à d'autres titres, ou, si dans le commerce récent que j'avois avec lui, il m'avoit fait pénétrer une partie de son caractère, c'étoit du côté de l'esprit & de la science militaire, dont j'avois cru découvrir qu'il étoit fort bien partagé. Il m'avoit parlé de plaisir. Je l'aimois, & je m'étois livré à toutes les espérances qu'il m'avoit fait concevoir. Il ne me paroïsoit

pâs surprenant qu'il eût le même goût. Je n'en avois admiré que la vivacité dans un homme de son âge. J'arrivai à la petite maison, en cherchant d'avance à quels plaisirs je devois m'attendre, & je m'imaginois bien que dans une société où l'on ne s'occupoit que d'un soin si doux, il y en auroit beaucoup de réunis. Du jeu, de la musique, des femmes aimables, des hommes spirituels & polis, une chère délicate, & d'excellens vins. Voilà sur quoi rouloient toutes mes idées. La porte s'ouvrit, & je vis le marquis accourir au-devant de moi. Il parut charmé de me voir. Vous êtes annoncé, me dit-il, attendu, souhaité. Il me nomma les hommes; tous gens d'une naissance & d'un mérite connus.

J'entrai dans un appartement, qui, sans être fort spacieux, répondoit par l'élégance & la propreté au nom de tant d'honnêtes gens, & à l'opinion que j'avois dû prendre des dames, sur la crainte qu'on avoit eue de ne les pas voir arriver. Ce n'étoit point la richesse qui éclatoit dans les meubles. Mais il n'y paroissoit rien à désirer pour le goût & la commodité. Tout étoit éclairé avec une profusion de lumières. Nous pénétrâmes dans un grand cabinet, où tout le monde s'étant levé pour me recevoir, mes yeux tombèrent d'abord sur le maître de la maison, qui vint à ma rencontre avec des expressions légères & polies.

Mais en tournant la tête du côté de l'assemblée, j'aperçus trois dames d'une figure charmante, à qui je me hâtai de faire une profonde révérence. Elles étoient vêtues avec la dernière propreté, & je ne remarquai point qu'elles fussent embarrassées de voir un étranger. Les cérémonies de la connoissance étant courtes entre les hommes, on s'assit. J'allois raconter comment je m'étois procuré le plaisir de venir, contre mon opinion. Je fus interrompu. Eh bien Fanchon, dit brusquement le vieux marquis, tu ne viens point embrasser M. le comte? Fanchon se leva, & vint m'embrasser fort modestement. Et toi Lisette, & toi Catin, il faut vous prier de faire de même. Lisette & Catin vinrent m'embrasser aussi.

J'avoue que, dans la première surprise, je reçus cette étrange civilité avec quelques marques d'embarras. Je cherchai, en me remettant, quelle explication je devois donner à mon aventure. Ce qui me vint de plus naturel à l'esprit, ce fut que le chev. . . qui étoit le maître de la maison, & deux de ses amis, nous faisoient souper avec leurs maîtresses; je trouvai même le fondement de cette idée dans la manière dont le marquis m'avoit annoncé une fête extraordinaire, & je m'imaginai que la familiarité avec laquelle il les avoit traitées, étoit le ton d'un vieux militaire, que son caractère autorise quelquefois à s'oublier près des

femmes. Je demeurai quelque tems dans mon opinion. Mais le compliment du marquis aux trois dames devint comme l'ouverture de cette scène. On s'imagina sans doute que si j'étois un peu novice dans les usages de la société, ce signal suffiroit pour m'instruire. Chacun commença par se mettre à son aise, c'est-à-dire, qu'au lieu de demeurer assis comme on l'étoit, l'un se jeta tout de son long sur un lit de repos, l'autre s'étendit sur un canapé, un autre prit Fanchon, & lui fit faire quelques pas de danse, d'autres ôtèrent le mantelet aux dames, pour les mettre en état de briller avec tous leurs attraits. Je cessai bientôt d'être étonné pourquoi on avoit craint si fort qu'elles n'arrivassent point. J'appris qu'elles étoient nouvellement dans le monde, que c'étoit leur seconde partie, & que le bruit de leurs charmes s'étant répandu depuis le souper qu'elles avoient fait deux-jours auparavant dans la petite maison de M. le d. de... il avoit fallu leur promettre à chacune cinq louis pour les avoir ce jour-là.

Le marquis me dit à l'oreille, en me pressant de quitter mon épée : elles sont fraîches, on nous a garanti leur santé, enfin tout le monde se porte ici fort bien. Vous pouvez choisir, & suivre votre goût. Je compris son langage. Mais déjà résolu de me tenir à mes bornes, je cherchai comment je pourrois me faire au ton de cette joyeuse assem-

blée sans m'engager trop loin. Je voyois déjà les plus pressés disparaître successivement avec les belles. Les absences n'étoient pas longues, & chacun paroissoit penser aux besoins d'autrui en satisfaisant les siens. Le chevalier me voyant peu d'ardeur à prendre mon tour, m'en fit un reproche. Je ne pus sortir d'embarras qu'en lui faisant entendre que je me ressentois des fatigues de la nuit précédente. Liberté, me dit-il, liberté comme au siècle d'or. Mais on trouvera ici le moyen de vous faire rappeler vos forces. Comme des excès de retenue m'auroient donné un ridicule, je ne laissai pas de badiner, de rire, de danser, & de me prêter à toutes les folies de la société. Tout ce prélude se passa sans indécence. Je compris fort bien qu'une manière de se réjouir, si vive & si libre, pouvoit avoir des charmes pour des voluptueux de tout âge qui n'aiment point à se contraindre; & que sur-tout pour un vieillard, tel que le marquis, il y avoit de la douceur à se procurer, pour son argent, des plaisirs qu'il ne pouvoit plus espérer par les voies d'une galanterie plus honnête. Mais je ne me faisois point à cette indifférence grossière, qui laissoit du goût & de l'empressement même aux acteurs, pour ce qu'ils voyoient sortir des mains d'autrui. Cette communauté de faveurs me révoltoit. Le marquis, au comble de la joie, & plus ardent que ceux de

mon âge, me dit en m'embrassant d'un air pénétré : convenez que voilà le vrai bien de la vie. Pour moi , je n'en connois point d'autre , & je n'ai jamais regretté l'argent dans ces occasions. Je lui répondis qu'on étoit fort heureux de pouvoir trouver son bonheur en l'achetant par quelques écus. Mais je crus voir , dans cet aveu , la cause du désordre de sa fortune ; & je compris qu'une infinité d'officiers qui sortent du service , n'ont pas toujours raison d'attribuer le mauvais état de leurs affaires aux seules disgrâces du métier.

Malgré l'éloignement naturel que je me sentois pour trois créatures qui faisoient un si indigne usage de leurs charmes , je ne pus me défendre d'une certaine compassion pour leur âge , & pour la pauvreté qui les forçoit peut-être de s'abandonner avec cet oubli de toutes sortes de loix. La plus âgée n'avoit pas dix-sept ans. Fanchon sur-tout m'inspiroit une pitié si vive , que j'en étois ramené aux plus sérieuses réflexions sur l'injustice de la nature & de la fortune. Outre la beauté des traits & la fraîcheur de la jeunesse , sa physionomie avoit quelque chose de si noble & de si modeste , que dans toute autre occasion je l'aurois prise pour une fille de qualité , qui avoit reçu la meilleure éducation. N'est-il pas affreux , disois-je en moi-même , qu'avec une figure tou-

chante & tant d'agrémens naturels, cette malheureuse fille, qui auroit pu faire le bonheur d'un homme homme, & trouver le sien dans un autre état, soit destinée à passer une si belle jeunesse dans la plus infâme dissolution? Je la regardois fixément, en m'occupant de cette pensée. Elle s'imagina qu'étant presque le seul qui n'avoit rien eu à démêler avec elle ou avec ses compagnes, je commençois à ressentir ses impressions. Elle me confessa même bientôt que le marquis & le chevalier l'avoient chargée particulièrement de réveiller mes désirs. Elle vint à moi les bras ouverts. Ses vues, que je comprenois fort bien, me firent naître un dessein que j'exécutai. Je la reçus avec de vives caresses, & je consentis de passer avec elle dans une chambre voisine. Toute l'assemblée battit des mains, pour applaudir à sa victoire. Je leur laissai la liberté de s'arrêter à leurs imaginations.

Etant seul avec Fanchon, je fermai avec soin la porte sur nous. Venez, mon cœur, lui dis-je, en la conduisant sur un fauteuil. Je la fis asseoir, & je m'assis près d'elle. Vous êtes charmante, repris-je; d'un ton fort tendre; je ne connois point de fille qui approche de vous. Mais, avant que d'aller plus loin, je veux savoir depuis quand vous faites des parties, & si vous y avez trouvé jusqu'à présent beaucoup de satisfaction. Elle me

protesta qu'elle n'avoit commencé que depuis deux jours , & qu'elle avoit trouvé beaucoup de plaisir à voir , me dit-elle , des seigneurs tels que nous. Oh ! vous ne me persuaderez pas , lui répondis-je , que vous soyez au lendemain de votre coup d'essai ; & pour vous mettre tout d'un coup à l'aise , je vous déclare que votre sincérité ne changera rien à ma façon de penser , parce que je n'ai aucun dessein de prendre vos faveurs , & que je ne vous ferai pas moins présent de quelques louis. Mais je vous demande la vérité , & sur-tout si vous vous plaisez dans votre infame état. Ce terme , qui m'échappa peut-être trop tôt , parut la disposer à me parler sincèrement. Elle m'assura encore que la partie du jour étoit la seconde de sa vie. Mais reprenant les choses de fort loin , elle me fit l'histoire d'un vieux major de cavalerie qui l'avoit débauchée dans une ville de province , & qui l'avoit amenée à Paris. Il y étoit mort depuis peu , sans lui avoir assuré une pension qu'il lui avoit promise ; & dans la crainte de ses parens qui la faisoient chercher , elle avoit accepté les offres d'une dame qui lui avoit promis de la faire vivre heureuse & tranquille , en ne sortant que la nuit pour les parties de seigneurs. A l'égard de la satisfaction qu'elle y trouvoit , elle me dit que j'en pouvois juger ; & qu'une fille comme elle , qui avoit été élevée dans des vues bien dif-

férentes, étoit fort à plaindre de la nécessité où elle étoit réduite. Quelques larmes qu'elle laissa couler en finissant, me persuadèrent qu'elle gémissoit effectivement de sa situation. Je marquai peu de curiosité pour sa naissance, dont je ne me ferois pas rapporté à son témoignage; mais je lui donnai ma parole de la servir, si elle voudroit abandonner la débauche. Ha! me dit-elle, en levant les yeux avec tendresse, c'est la seule grâce que je demande au ciel. Je serois trop heureuse si je trouvois un honnête-homme qui voulût prendre soin de moi. Je m'explique, lui répondis-je. Prendre soin de vous, c'est-à-dire, vous aider à vivre honnêtement, vous mettre en état de vous occuper, & fournir avec des précautions raisonnables aux non-valeurs de votre travail, voilà ce que je vous offre avec joie; car mon humeur ne me porte point à me lier autrement avec vous. Quoique cette réponse ne s'accordât point avec sa première idée, elle en parut fort satisfaite. Sa reconnoissance alla jusqu'à baiser mes mains; & à les mouiller de pleurs. Je lui demandai son adresse, & j'elui promis qu'elle auroit incessamment de mes nouvelles. Ce qui vous revient ici, lui dis-je, peut vous mettre à couvert de toutes sortes d'infamie pour un jour ou deux; mais voici quatre louis qui sont encore plus sûrs; & dont vous n'aurez l'obligation qu'à vos bons sentimens. Je les

lui fis accepter. Rentrons, ajoutai-je, ne faisons rien éclater de nos desseins, & feignons sur-tout d'être fort contents l'un de l'autre.

Nous rentrâmes. Tout le monde félicita Fanchon du pouvoir de ses charmes. Elle reçut les complimens de bonne grâce, & je n'en défavouai point la cause. Cependant comme il falloit s'attendre à beaucoup d'autres attaques dans le cours d'une longue nuit, il me vint à l'esprit de l'en délivrer par une supercherie fort innocente. Je dis à l'oreille, au marquis & à quelques autres, que j'avois eu de bonnes raisons pour n'être pas le plus empressé, & que n'étant pas sûr de ma santé, j'avois cru devoir à la compagnie le soin que j'avois eu de prendre le dernier rang, dans la vue de n'exposer personne. Cette fausse confiance fut bientôt répandue entre les hommes. Elle réussit peut-être trop bien au gré de Fanchon, qui fut respectée tout le reste de la nuit comme une vestale.

L'heure de la table ayant succédé, on servit un souper dont chaque plat me parut exquis. Ce fut la seule partie de la fête où je ne trouvai rien que d'agréable & de piquant; la conversation même fut d'abord si fine & si légère entre les hommes, que je fus charmé de lui voir prendre un tour auquel je ne m'étois pas at-

tendu. Elle se foutint quelque tems avec ce sel & cette élégance. Chacun y contribuoit avec le même esprit & le même feu. Ce n'étoient point des choses profondes , qui auroient été sans doute hors de saison. Mais dans le badinage même , je remarquois une justesse & une vérité, qui me faisoient sentir que chaque genre a de véritables perfections qui lui sont propres ; & l'air de joie , qui accompagnoit ces richesses d'esprit & d'imagination , achevoit d'en faire un des plus délicieux amusemens du monde. Je compris que les petits soupers , comme le marquis les appeloit , composés de gens aussi spirituels & aussi aimables , qui seroient capables de se contenir dans certaines bornes , auroient mérité tous les éloges qu'il m'en avoit faits. Mais les filles , qui s'étoient occupées jusqu'alors à boire & à manger fort avidement , voulurent aussi se faire entendre. On prit bientôt un autre ton. Le vin commençoit à répandre une chaleur qui ne m'a jamais paru aimable , quand , au lieu d'animer seulement l'esprit , elle prend sa place , & la croit bien remplir sans le secours de la raison & de l'honnêteté. On passa aux expressions sales , & aux histoires scandaleuses. On mit sur la scène toutes les femmes de Paris ; d'abord les filles de théâtre & les femmes galantes ; ensuite toutes les jolies femmes de toutes sortes

de rangs & de caractères. Les qualités de l'esprit & du corps, les aventures secrètes & publiques, le nom des amans, la sottise des maris, le nombre & la durée des intrigues, tout fut dévoilé avec des embellissemens & des peintures. Au milieu de ce torrent, dans lequel mon arrivée récente à Paris me dispensoit d'entrer, je fis faire attention au chevalier, que nous étions environnés de nos laquais, qui écoutoient avec la dernière attention. Il est vrai, me dit-il; ces choses-là s'oublent. Qu'on apporte le dessert, & qu'il ne reste ici personne. L'ordre fut exécuté, en peu de momens; la table chargée de bouteilles; champagne, vins grecs, toutes sortes de liqueurs apportées; la livrée renvoyée, & les portes fermées soigneusement.

J'avois espéré que dans l'intervalle du service, le repos qui avoit succédé pendant quelques minutes à tant d'agitation, serviroit à faire changer de matière à l'entretien. Je ne m'étois pas trompé. Après avoir fait l'éloge de quelques vins excellens, on s'engagea dans des propos plus sérieux, mais qui par un autre caprice se tournèrent peu-à-peu en raisonnemens sur la religion. Je me garderai bien de rappeler ici mille sophismes d'incrédulité. Entre tant d'honnêtes gens qui étoient à table, j'en dirai avec regret que la religion trouva peu de défenseurs, & que les plus mo-

dérés furent ceux qui la réduisirent au déisme. J'entrepris d'abord, avec plus de zèle que de prudence, de combattre quelques misérables principes, que je croyois pouvoir détruire, sans me piquer de profondeur dans mes lumières. Mais je m'apperçus bientôt qu'il n'étoit pas question de s'éclairer mutuellement, & que la plupart des convives ayant pris leur parti, ils se plaisoient à faire des objections, sans prendre le même plaisir à les résoudre. Le marquis étonné de m'entendre, me demanda si j'y pensois, de vouloir faire l'apôtre, & d'où je venois avec cette dévotion qu'il ne me connoissoit pas. De la dévotion, lui dis-je ! non assurément, & je me reproche d'être fort éloigné de mon devoir : mais je me fais honneur de n'être pas sans religion, & de le déclarer même à ceux qui semblent y renoncer. C'étoit plus qu'il n'en falloit peut-être, dans une occasion de cette nature ; mais je me croirois déshonoré à mes propres yeux, si j'étois jamais capable de trahir là-dessus le témoignage de mon cœur. Delà vient que je suis porté à croire qu'il y a beaucoup plus de véritables athées qu'on ne pense : car, s'imaginer que tous ceux qui affectent de l'être, ne le sont qu'en apparence, c'est se mettre, selon moi, dans la nécessité de les trouver trop méprisables.

Quoique le ton de ma réponse n'eût été cho-

quant pour personne, le marquis en prit occasion de rompre un entretien qui l'amusoit moins que les nouveaux plaisirs qu'il se proposoit. Il fit remarquer à sa montre que la nuit commençoit à s'avancer. Dans ses principes, les plaisirs perdoient beaucoup à la lumière. Il prit les trois filles, qui étoient appesanties de vin & de sommeil, & nous exhortant à le suivre, il retourna au grand cabinet où il avoit placé la scène du divertissement. Là, il prit le matelas du lit de repos, & tous les coussins du canapé & des chaises, qu'il étendit à terre au milieu du cabinet. Ensuite, excitant les filles à soutenir glorieusement leur réputation, il leur déclara qu'il falloit faire des culbutes sur le théâtre qu'il venoit de préparer. Toutes novices qu'elles se prétendoient, elles n'ignoroient pas cet agréable exercice. Cependant Fanchon, à qui le vin n'avoit pas fait oublier les engagements qu'elle avoit pris avec moi, me jetoit quelques regards qui sembloient attendre mon consentement. Mais le marquis brusqua l'aventure, en la précipitant sur les matelas avec ses compagnes. Les sauts commencèrent d'un air fort brillant ; c'est-à-dire, qu'au risque de se rompre mille fois le cou, ces misérables créatures firent toutes les culbutes & les gentilleses du bel usage. J'en fus témoin, plus d'un quart-d'heure, en m'étonnant qu'elles

qu'elles y pussent résister si long-tems ; mais lorsque les libertés recommencèrent avec moins de ménagement, j'eus peine à vaincre ma lassitude & mon dégoût. Le hasard me fit remarquer au coin d'une fenêtre, un rayon de lumière qui m'avertit qu'il étoit grand jour. Je passai sous le rideau, & j'ouvris le volet. Cette fenêtre donnoit de plain-pied sur un fort beau jardin que je n'avois point encore apperçu. L'air étoit si doux, la matinée si fraîche, & le jardin si agréable, que je me crus transporté dans un autre monde. Je jetai les yeux sur ma montre. Il étoit près de cinq heures, & nous étions au mois de Mai, qui m'a toujours paru délicieux à Paris. Je me soulageai d'abord par une respiration plus libre, car j'avois la poitrine oppressée de la chaleur de l'appartement & de la vapeur des bougies. Ensuite je considérai avec plus d'attention tous les agrémens du jardin. Dans une assez petite étendue, il réunissoit mille beautés. Le parterre étoit d'un dessin charmant, & les plate-bandes émaillées de fleurs, avec une variété infinie. Un treillage, couleur de chair, qui régnoit le long des murs, entrelassé de divers feuillages, bornoit la vue à droite & à gauche, & ne changeoit de forme que pour s'enfoncer dans quatre endroits, qui étoient la place d'autant de belles statues. Je ne démêlai

pas tous les sujets qui étoient de la fable ou de l'histoire ; mais le ciseau du sculpteur & le goût du maître , me parurent admirables pour les nudités. Le parterre étoit séparé du bois par une pièce verte , bordée de part & d'autre en demi-cercle , d'un massif d'arbrisseaux fleuris , qui ne surpassoit pas la hauteur de deux pieds , autour duquel l'allée du milieu se divisoit pour se joindre à celles des deux côtés. L'ouverture entre les deux massifs découvroit jusqu'au pied , un groupe de statues en différentes attitudes , qui occupoient une niche de gazon pratiquée dans la face du bois ; les unes assises , d'autres debout ou à demi-levées , suivant les différentes affections que le sculpteur avoit eu dessein d'exprimer. C'étoient des nymphes , des demi-dieux & des amours. Enfin , les deux allées donnoient entrée dans un petit bois fort touffu , qui avoit beaucoup plus de largeur que le jardin , & qui se partageoit en quantité de petites routes , dont chacune aboutissoit à quelque terme agréable. La perspective étoit bornée dans les deux grandes , par deux grottes ornées de rocaille & de peinture , auxquelles il ne manquoit que deux cascades pour en faire la plus voluptueuse retraite de l'univers.

Je revenois au parterre , après avoir parcouru le petit bois , lorsque je vis sortir le marquis

par la porte vitrée. Il vint au devant de moi en bâillant & se frottant les yeux. J'eus peine à le reconnoître dans le désordre où il étoit ; sa perruque de travers , son linge sale , sa veste déboutonnée. A peine pouvoit-il se soutenir sur ses jambes ; mais je fus encote plus frappé à son approche , de lui trouver le visage pâle , les lèvres enflées & les yeux éteints. Les autres ne tardèrent point à sortir successivement , & presque tous dans le même état. Quel spectacle pour ceux qui les autoient vus de sang froid ! Pour moi , qui ne laissois pas d'être échauffé par une si longue velle & par le vin , il me restoit assez de raison pour comparer les objets que j'avois autour de moi. Je voyois la nature animée dans ses productions. Le soleil venoit lui rendre toute sa force. L'herbe étoit fraîche ; Les fleurs s'ouvroient pour se parer des plus riantes couleurs. Les oiseaux faisoient entendre un concert délicieux ; & je n'appercevois dans mes compagnons que des marques de langueur & d'abattement. Ils étoient défigurés , chancelans , le regard sombre , les traits allongés , le corps & l'esprit épuisés. Ils alloient se mettre au lit dans une chambre obscure , pour retrouver entre leurs draps la chaleur , la santé & la raison ; tandis que les plus simples ouvrages de la nature , jouissoient de toute leur vigueur au

grand jour , & sembloient s'en applaudir. Il ne s'en fallut rien qu'à la fin de cette réflexion , je ne m'écriasse : que je suis ridicule , messieurs , si je vous ressemble !

Les plus forts cherchoient encore , dans leur état même , le sujet de quelque plaisanterie , lorsque je vis sortir à leur tour , les trois dames qui étoient amenées par les plus galans , c'est-à-dire , par les plus ivres. Je n'entreprendrai point cette peinture. Mais si l'on se figure trois bacchantes à la fin de leurs fureurs , c'est le tableau le plus honnête que je sois capable de présenter. Echevelées , déchirées , égratignées ou meurtries dans mille endroits , les yeux troublés , le visage couvert de boutons dans les lieux d'où le blanc & le rouge avoient disparu ; dégoûtantes à la vue , & plus encore à l'imagination..... Je me ferois réfugié sur le champ dans mon carrosse , si je n'avois été arrêté par un discours fort grave , dont ma curiosité fut piquée. Le marquis s'apercevant que les habits des dames avoient beaucoup souffert , représenta sérieusement à la compagnie , qu'il n'étoient pas juste qu'elles en fussent chacune pour une robe & pour une coëffure. Que leur seroit-il resté de leurs cinq louis ? Allons , messieurs , il ne faut pas que le mérite sorte nud d'entre vos mains. Nous sommes huit , nous

dit-il , ajoutons deux louis chacun à la somme convenue. Ensuite se tournant vers les dames, il les pria très-civilement de ne pas s'offenser de quelques déchirures , qui n'étoient que le glorieux effet de leurs charmes, & de prendre sur elles-mêmes le soin de s'acheter d'autres robes. Je donnai mes deux louis , en riant malgré moi de ce comique dénouement. Fanchon s'approcha d'un air embarrassé pour me présenter la main : Ah ! mademoiselle ; lui dis-je en me retirant , le Danube entier n'en laverait pas les traces. Il ne me parut pas qu'elle eût compris ma réponse. Je rentrai dans l'appartement pour gagner mon carrosse. Le chevalier , qui jugea de mon dessein , me cria d'assez loin : à revoir ici au premier souper. Oui , lui dis-je , si je ne suis pas enterré demain. Allez , allez , reprit le vieux marquis d'une voix fort enrouée , nous vous y reverrons.

Je n'emportoais rien de si décidé , que la résolution de ne jamais retomber dans le même piège. Mais trop pressé du sommeil pour m'abandonner à mes réflexions , je m'étendis dans mon carrosse , & j'arrivai chez moi à demi endormi. Mon valet de chambre me mit au lit comme un enfant. Le tems de mon repos me parut fort court , après l'avoir fait durer jusqu'à six heures du soir.

A mon réveil , on m'apporta une lettre de mon père , qui étoit arrivée par l'ordinaire du matin. J'avois besoin de cette diversion pour écarter les souvenirs qui alloient m'assiéger. Mon père m'écrivoit les circonstances d'un évènement si étrange , qu'après avoir lu sa lettre , je me demandai s'il étoit bien certain que je fusse éveillé. Je la relus , avec un redoublement d'attention & de surprise. Il me marquoit que depuis mon départ , ses amis l'ayant sollicité de se remarier , il s'y étoit déterminé avec d'autant moins de peine , que me voyant vingt-cinq mille livres de rente bien assurées , il me croyoit assez indépendant de son héritage ; qu'à son âge d'ailleurs , il y avoit peu d'apparence que son mariage pût nuire à mes droits ; enfin , qu'il s'y étoit déterminé , & que c'étoit sur mademoiselle de Saint V. qu'il avoit fait tomber ses vues : que cette jeune personne ayant peu de bien , il s'étoit flatté qu'elle passeroit sur sa vieillesse en faveur des avantages qu'il lui avoit fait proposer ; que le père & la mère avoient accepté sa proposition ; & que pour lui , ne s'arrêtant point aux formalités de la galanterie , il avoit demandé que la célébration ne fût pas traînée en longueur. Le contrat , poursuivoit-il , voit été arrêté & passé entre le père & lui , le jour pris pour l'annonce , & les amis invités. La veille

même de la cérémonie, mademoiselle de Saint V... l'avoit pris à l'écart, dans une visite qu'il lui rendoit chez son père. Elle s'étoit jetée à ses genoux, avec une abondance de larmes, pour lui demander pardon de lui avoir dissimulé sa situation & ses véritables sentimens ; c'étoit la crainte & le respect paternel qui l'avoient arrêtée : mais si près du crime, elle étoit encouragée par ses remords. Elle m'aimoit depuis long-tems. Je ne l'avois pas moins aimée, quoique, hélas ! je fusse parti avec tant de dureté pour elle. Dans ce tems d'amour & de confiance mutuelle, elle avoit eu pour moi des complaisances qui ne lui permettoient plus d'être la femme de mon père. Là-dessus, sans lui laisser le tems de revenir de son étonnement, elle lui avoit montré une lettre de moi, froide à la vérité, & qui marquoit le changement dont elle m'accusoit ; mais assez claire pour confirmer la vérité de ses plaintes, puisqu'en la priant de m'oublier, je lui confessois que mes vues de guerre & de fortune m'avoient fait renoncer à l'amour. Mon père ajoutoit, qu'après avoir fait déchirer son contrat, il n'avoit rien eu de si pressant, que de me reprocher le péril où je l'avois mis de tomber dans l'inceste ; que cette aventure dont il n'avoit pu faire un secret à ses amis, lui attiroit des railleries fort importunes ; qu'elle fai-

soit tort d'ailleurs à la réputation d'une fille bien née ; que j'étois sans doute hors de page , & qu'il ne s'attribuoit plus que de foibles droits sur ma conduite ; mais qu'ayant abusé de la foiblesse & du penchant de mademoiselle de Saint V.... il ne me croyoit pas libre de l'abandonner ; que mes idées de fortune ne devoient marcher qu'après celles de l'honneur ; enfin , qu'il m'exhortoit à me souvenir que jamais il ne m'avoit donné d'autres exemples , ni prêché d'autres maximes.

Dans l'agitation où je tombai après cette lecture , je commençai par me rappeler tout ce qui s'étoit passé entre mademoiselle de Saint V.... & moi , dans un petit nombre de visites que je lui avois rendues. Mon cœur & ma mémoire se rendoient le même témoignage. Il étoit certain que de ma connoissance , je n'avois jamais livré le moindre combat à sa vertu ; & si l'on ne vouloit me rappeler à des illusions du sommeil ou à quelque égarement de l'ivresse , dont on auroit supposé qu'il pouvoit ne me rester aucun trace , je ne voyois aucun fondement aux complaisances dont elle s'accusoit. Mais cette vérité étoit si claire pour moi , qu'il ne l'étoit que trop aussi , que ce n'étoit pas sur des réalités qu'on cherchoit à se fonder. Soit que l'imposture fût un artifice de l'amour , ou du

ressentiment d'un cœur irrité , ou du dégoût qu'on pouvoit avoir conçu pour mon père , je devois conclure qu'on avoit entrepris de m'attaquer par des fables. Il étoit question de me rappeler les termes de ma lettre , pour juger quelles armes j'avois fournies contre moi. Je crus retrouver dans ma mémoire , non-seulement les termes de mon père , mais d'autres expressions beaucoup plus douces & plus civiles. Elles avoient leur sens , qui convenoit au regret que j'avois eu d'être forcé à des explications défagréables. La politesse paroît quelquefois aussi tendre que l'amour. Ce n'étoit , dans mes idées , que le langage d'un galant homme , qui souffre de la nécessité de faire l'insensible , pour une femme qu'il respecte sans l'aimer. Cependant je comprenois bien que dans celles où j'avois laissé mon père , en lui parlant de mademoiselle de Saint V... avec estime , il devoit avoir été plus facile à se laisser prévenir par de fausses impressions. Il m'avoit lui-même qu'il avoit eu l'indiscrétion de les répandre. Le mal étoit fait. Une fille de condition se trouvoit exposée à perdre l'honneur. Mais sur qui tomboit donc le reproche ? Avec la sévérité que j'ai toujours eue pour moi-même , je ne voulus point décider tout d'un coup en ma faveur. Je me hâtai seulement de répondre

à mon père. J'invoquai l'honneur & la vérité, pour conduire ma plume. Il n'entra rien d'amer dans mes plaintes ; mais après avoir protesté que je n'avois jamais eu avec mademoiselle de Saint V... de liaison qui pût m'être reprochée, je le priai de ne pas s'en tenir à des déclarations vagues, & de savoir d'elle-même à quoi elle donnoit le nom de complaisances. J'ajoutai cette prière, parce qu'il me vint à l'esprit que sans aucune prétention sur moi, la seule envie de se délivrer d'un vieillard avoit pu la faire recourir à l'équivoque. Enfin, je suppliois mon père, par un billet séparé, de lui communiquer ce désaveu, & de l'engager même à lire ma lettre, en prenant soin d'observer sa contenance & ses réponses.

Cette malheureuse aventure, qui a jeté tant d'amertume sur une partie de ma vie, continuoit encore de m'occuper, lorsqu'on m'annonça le vieux marquis, & qu'au même moment il entra dans ma chambre. Il venoit me demander, non-seulement comment je me trouvois de notre fête libertine, mais où je souperois le même soir, & si je voulois l'accompagner à l'hôtel d'E... où il m'avoit déjà présenté. Je m'engageai pour le souper. A l'égard de cette partie tant vantée, qu'il qualifioit lui-même de libertinage, je lui déclarai naturellement qu'elle seroit la dernière de

ma vie. Et le raillant un peu de son âge, je lui dis que ces plaisirs étranges convenoient beaucoup moins au mien, qui n'avoit point encore besoin d'être remué par des ressorts si violens. Ce sont les cantharides pour un vieillard, ajoutai-je ; & je craindrois que ce qui est nécessaire pour vous piquer le goût, ne me le fît perdre tout-à-fait. J'évitai de lui marquer plus fortement l'horreur que j'avois conçue pour cette infame orgie, parce que je n'aspirois point à la qualité de réformateur, & que dans le commerce du monde, je favois qu'il faut souvent fermer les yeux sur ce qu'on refuse d'approuver. Cependant je le priaï d'un ton fort sérieux de faire goûter mes excuses à l'assemblée, & de les prendre s'il vouloit, de ma fanté, que j'avois quelques raisons de ménager. Il ouvrit un livre, tandis que j'achevois de m'habiller. Je me rappelai, dans l'intervalle, non-seulement les dissolutions qui m'avoient révolté, mais cet excès de licence dans les discours, qui ne respectoit ni la réputation d'autrui, ni les droits de la religion. Quelle vertu, quelle bonne qualité militaire ou civile, pouvoit se trouver liée dans le même caractère, avec un oubli si total des premiers principes de la société humaine ? Je n'aurois pas voulu confier ma bourse à celui qui ne connoissoit aucun frein moral, ni dormir dans le même lit ; parce que la probité qui n'a pas ses

fondemens dans le cœur , ne porte que sur la crainte de l'infamie, dont l'adresse peut se mettre à couvert, ou sur une heureuse disposition du tempérament, que la moindre maladie peut altérer. Dira-t-on qu'à la rigueur on peut être honnête homme sans religion, & sans égard pour le prochain? Mais quel est donc l'objet de la probité, si ce n'est dieu & les hommes?

Le marquis, qui s'étoit occupé à lire devant mes gens, n'en avoit pas moins réfléchi sur le dégoût que je témoignois pour les petits soupers. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit que je me prévenois mal-à-propos contre un amusement des plus agréables; qu'à la vérité celui du jour précédent avoit été un peu vif; mais que c'étoit une fête extraordinaire, dont lui-même ne se feroit point accommodé tous les jours, & qu'en me l'annonçant, je devois me souvenir, qu'il m'en avoit parlé dans ces termes; que les parties n'étoient pas toujours si libres & si tumultueuses; qu'au lieu de filles, on y avoit ordinairement des demoiselles d'opéra, & des maîtresses entretenues, qui formoient une compagnie fort aimable; ou même quelquefois d'honnêtes femmes, des amies du chevalier & des siennes, qui ne croyoient rien risquer à venir se réjouir avec eux; que j'étois le maître de choisir, parce qu'il feroit goûter au chevalier ces arrangemens pour la première par-

tie ; qu'il falloit en essayer avant que de me livrer à mes idées chagrines ; enfin , qu'étant ami de mon père & de moi , il ne vouloit pas que je rompisse brusquement avec des gens de qualité auxquels il m'avoit annoncé du meilleur ton , & qui lui avoient marqué beaucoup d'envie de me revoir. Je trouvai ce discours si raisonnable que je ne balançai point à m'y rendre. Donnez-moi donc d'honnêtes femmes , lui dis-je ; car , outre mon inclination qui me porte à les préférer , je suis curieux du contraste. J'ajoutai qu'ayant trouvé beaucoup d'esprit & d'agrément à tous les hommes de sa société , je ne doutois pas qu'elle ne dût être charmante ; quand elle se contiendrait dans les bornes d'une galanterie honnête. Nous convînmes d'un souper pour le lendemain.

Celui du jour fut fort sérieux , comme j'ai toujours remarqué que les assemblées le sont chez les vieux seigneurs , & chez les ministres. La gravité du maître , qui vient du rang ou de l'âge , la multitude des convives , que l'intérêt ou la vanité attire plutôt que l'espérance du plaisir , & qui se connoissent quelquefois fort peu , ou qui vivent sans familiarité , enfin l'air de représentation qui domine plus que celui de société , rendent ces grands soupers assez tristes. On y sourit sans joie. On y fait bonne chère sans goût. On y raisonne sur les préjugés établis , sans oser les contredire.

Communément le vin y est détestable. Il semble qu'on évite de l'avoir meilleur par précaution, afin qu'un excès de chaleur ne fasse jamais oublier les règles de la politique & de la bienfiance. Aussi fort-on avec le même respect qu'on est entré, & personne ne s'avise de prendre ces soupers pour des parties de plaisirs.

L'aversion que j'avois conçue pour la débauche, ne m'empêcha point le jour suivant de me rappeler ce que j'avois promis à Fanchon. J'étois sérieusement résolu de l'aider à sortir de son misérable état. Il s'agissoit de l'employer à quelque chose d'honnête. Je ne doutois point qu'avec une apparence d'éducation, elle n'eût quelque petit talent que je me proposois de cultiver. Je suivis son adresse, pour me rendre chez elle dans une chaise à porteurs. Elle y étoit sans rouge & sans parure. Je ne la trouvai que mieux dans cette simplicité. Ses remerciemens furent vifs, & me parurent sincères. Loin de lui rappeler des souvenirs humilians, je louai ces prémices de sagesse, & je lui demandai quelle sorte d'occupation elle vouloit embrasser. Elle me dit que sans exceller dans aucun genre, elle avoit de la disposition pour tous les ouvrages de main. Ce choix qu'elle m'abandonnoit me parut une nouvelle preuve de sa bonne foi. Cependant l'ayant pressée de se déterminer, elle me parla d'une femme de son pays qui

étoit marchande de modes , mais si vertueuse qu'après les égaremens où elle étoit tombée , elle craignoit de reparoître devant elle. Son nom & sa demeure , qu'elle m'apprit , me firent naître le dessein de la voir aussitôt. En la supposant honnête femme , c'étoit une sûreté telle que je la désirois. Quoique je ne fusse pas sans défiance , il me sembloit que le hasard seul ayant amené cette proposition , je n'y pouvois soupçonner d'artifice ; & si la marchande existoit , l'opinion qu'on me donnoit d'elle , & que j'allois vérifier , confirmoit toutes mes espérances. Je le dis à Fanchon , qui ne me marqua point d'autre embarras que celui de sa confusion ; mais je la rassurai contre une crainte frivole.

Je me rendis chez la marchande , & je trouvai une femme d'un air très-composé. A peine eus-je nommé Fanchon , en expliquant le dessein qui m'amenoit , qu'elle tomba dans des regrets fort amers sur le sort de cette malheureuse fille. Je l'interrompis par mes offres. Après lui avoir protesté que je n'avois aucune vue qui pût blesser la délicatesse d'une honnête femme , je lui dis , que mon dessein étoit au contraire , de tirer Fanchon du libertinage ; que je cherchois même quelqu'un qui voulût s'intéresser à sa conduite , l'occuper , veiller sur elle , & m'en répondre ; qu'elle paroïsoit disposée à suivre ce plan , & que j'en ferois volon-

tiers la dépense. On parut comprendre mes vues. On me fit valoir la difficulté qu'il y avoit à conduire une fille de cet âge. Cependant, pour seconder ma charité, on consentoit à se charger d'elle. Mais ce fut à deux conditions : l'une que son père & sa mère fussent informés du service que je voulois lui rendre, afin que cette idée rendît sa conversion plus constante ; l'autre, qu'elle fût dans ses meubles, pour lui faire éviter les occasions du désordre qui sont toujours plus fréquentes & plus dangereuses à Paris dans les chambres au mois. Je chargeai la marchande de choisir une demeure qui convînt à Fanchon, & je promis de payer les meubles. Elle me fit une longue histoire de la naissance de cette fille, & des liaisons qu'elle avoit eues avec sa famille. J'écoutai peu tout ce qui n'avoit pas de rapport à mes bonnes intentions. Après un traité dont j'étois si satisfait, je quittai la marchande, sans désirer d'autre éclaircissement sur son caractère, que celui dont je croyois devoir me fier à moi-même. C'est la seule faute que j'aie à me reprocher dans une aventure qui paroîtra faire peu d'honneur à ma prudence ; mais avec ma bonne foi naturelle, il falloit connoître mieux Paris que je ne faisois encore, pour être en garde contre des apparences si fortes de vertu & d'honnêteté ; & je n'écris que pour l'instruction de ceux qui peuvent avoir autant de bonté

bonté & de droiture avec aussi peu de lumières.

Cet aveu fait connoître que j'étois la dupe de deux friponnes, & que leur artifice étoit concerté. Jen'en partagerai pas le récit, quoique le dénouement soit arrivé quelques semaines plus tard. Madame Birat, c'étoit le nom de la marchande, ayant consenti à faire les avances des meubles, sur la promesse que je lui fis de payer sur le champ son mémoire, je repassai chez Fanchon, qui parut charmée de cette nouvelle. D'autres soins m'occupèrent pendant deux jours; mais j'appris de mes gens qu'on étoit venu s'informer de ma naissance & de mon bien. Cette curiosité ne pouvoit m'offenser. Le troisième jour au matin, madame Birat vint me rendre compte de l'heureux progrès de son entreprise, & m'apporter le mémoire des meubles. Il montoit à quinze cens francs. Je ne trouvai pas la somme excessive. Je dis à la marchande que je m'applaudissois de pouvoir ramener de ses égaremens, à ce prix, une fille qui me paroïssoit faite pour l'honnêteté. Elle me demanda ce que je voulois donner à Fanchon, pour l'aider à vivre. Son travail, me dit-elle, lui rapportera chaque jour vingt sols, qui peuvent suffire à sa nourriture; mais, accoutumée comme elle est à la vie aisée, si vous voulez qu'elle trouve quelque douceur dans son changement, il ne faut pas la réduire

au nécessaire. C'est mon dessein, répondis-je ; & je veux qu'elle ne manque de rien aussi long-tems qu'elle sera raisonnable. Je veux même contribuer à son établissement. Madame Birat & Fanchon étoient d'accord à me tromper. Mais Fanchon n'étoit pas trompée moins que moi par madame Birat. J'allai visiter le nouvel appartement. Les meubles me parurent au-dessous du prix. Cependant j'avois apporté la somme, & je la payai. Je réglai aussi une pension modique, que je promis de payer chaque semaine. Les deux misérables devoient rire beaucoup de ma bonté, car à la réserve du jour où Fanchon m'avoit attendu, il ne s'en passoit point un seul qui fût exempt de libertinage. Madame Birat étoit cette même femme qui l'avoit engagée dans le désordre après la mort de son amant, & qui se faisoit un revenu de sa jeunesse & de sa beauté. Fanchon lui avoit confié le discours que je lui avois tenu dans la petite maison du chevalier. . . . , & c'étoit par ses conseils qu'elle avoit entrepris de me tromper.

Je découvris cet infâme complot, lorsqu'il touchoit à sa pleine exécution. La pensée ne me revint pas de retourner au logement que j'avois meublé. Madame Birat, qui continua de venir chez moi pour recevoir la pension hebdomadaire, n'y venoit point sans louer autant ma générosité

& ma retenue que la sagesse de Fanchon. Elle paroissoit si éloignée de m'engager dans de nouvelles dépenses, qu'elle me rassuroit sur la crainte qu'il ne manquât quelque chose à sa pénitente. C'est le nom qu'elle affectoit de lui donner. Trois semaines après l'établissement, elle vint un jour extraordinaire pour me rendre sa visite; & de l'air naïf qu'elle contrefaisoit si bien, elle me dit que le ciel avoit béni ma généreuse charité; qu'il se présentoit une occasion de me délivrer du fardeau que je m'étois imposé, & de fixer tout à la fois Fanchon dans le goût de l'honnêteté & de la vertu; qu'un commis des fermes générales, l'ayant vue par hasard, en étoit devenu si amoureux, qu'il offroit de l'épouser; que cet homme étoit à son aise, & qu'il ne se plaindroit pas d'avoir été trompé, puisqu'elle-même, à qui il s'étoit adressé, ne lui avoit pas caché que Fanchon n'avoit pas toujours été vertueuse; mais que cette connoissance nel'ayant pas refroidi, il falloit profiter de sa foiblesse pour assurer la fortune d'une malheureuse fille qui ne pouvoit pas compter éternellement sur mon secours. Comme elle avoit eu l'adresse de prévenir la seule objection qui m'auroit arrêté, je ne donnai que des éloges à son projet. Elle me demanda négligemment si je mettrois le comble à mes bienfaits, en contribuant de quelque chose au bonheur de cette pau-

vre Fanchon. Sans doute, lui répondis-je; voyez vous-même ce qui convient dans cette occasion. Je crois, me dit-elle, que pour lui faire une dot honnête, vous ne sauriez lui donner moins de mille écus. Elle en auroit obtenu deux mille, si elle les eût demandés. Je lui donnai ma parole que les mille écus seroient comptés le jour de la noce, & je me proposai d'y joindre quelques bijoux, qui devoient être pour Fanchon un monument perpétuel de mon amitié. Madame Birat ayant fixé le jour de la célébration, je lui abandonnai le soin de tout le reste.

Jamais, peut-être, je n'avois goûté de satisfaction plus sensible. Le bonheur & la vertu d'une fille aimable alloient être mon ouvrage. Je rendis grâces au ciel de m'avoir rendu l'instrument d'une si bonne action; & je trouvois un surcroît de douceur à n'avoir, en quelque sorte, que lui pour témoin. Comme je n'avois pas vu Fanchon depuis que j'avois payé les meubles, je ne pus résister, la veille de la noce, au désir de la féliciter de bouche sur l'heureux dénouement de sa fortune. Je me rendis chez elle sans précaution. C'étoit le matin. Elle étoit seule, & je vis bien qu'elle ne pouvoit se défendre d'une vive surprise. Mais les remords qui pouvoient la causer, n'avoient aucun rapport aux artifices de la Birat. Je l'embrassai tendrement; & c'étoit la première fois que

je l'eusse traitée avec cette marque d'estime & d'affection. Son embarras me parut redoubler ; mais ne suivant que mes idées, le ciel m'est témoin, lui dis-je, que votre bonheur me touche autant que vous. Je suis au comble de mes vœux. Ah ! que la beauté mérite d'adorations, lorsqu'elle est accompagnée de l'honneur & de la vertu ! Je trouve l'homme, à qui vous allez donner votre cœur, bien estimable de le désirer à de tels titres, & trop heureux de l'obtenir. C'est donc demain, ajoutai-je, c'est demain que vous vous mariez. Fanchon, comme effrayée de mon transport, & confondue d'un discours auquel elle ne comprenoit rien, me répondit, en rougissant, que je me réjouissois sans doute à l'embarrasser ; mais que je devois l'excuser si elle n'entroit point dans le sens d'une plaisanterie qu'elle n'entendoit pas. Je parle, repris-je, de votre mariage qui doit se faire demain. Madame Birat ne l'auroit pas reculé sans m'en avertir. Cette explication ne me paroissant pas jeter plus de clarté dans ses réponses, je lui dis nettement : ne vous mariez-vous pas demain avec un commis des fermes-générales ? elle me répondit avec une surprise extrême ; moi ? hélas non ; & personne jusqu'à présent ne m'a parlé de mariage. Plus surpris qu'elle, je lui fis répéter plusieurs fois la même chose. Enfin, ne pouvant douter qu'il n'y eût dans cette

aventure quelque trahison dont j'étois l'objet, je ne pus me persuader aussi que Fanchon n'y fût pas mêlée. Je me levai d'un air furieux, pour me promener à grands pas dans sa chambre. J'appelai deux laquais que j'avois avec moi, sans favoir encore quel ordre j'avois à leur donner. Mais lorsqu'ils parurent pour le recevoir, j'avois formé une autre résolution.

Je repris ma chaise, près de Fanchon, que la frayeur avoit retenue jusqu'alors sur la sienne. Loin de lui marquer de l'emportement, je pensai à tirer la vérité d'elle par une explication paisible; c'est-à-dire, la vérité sur tout ce qui la concernoit, car un moment de réflexion m'avoit fait concevoir qu'elle n'auroit pu défavouer le mariage si elle eût été de moitié dans cette fourberie. Je commençai par lui apprendre toutes les circonstances qu'elle paroïssoit ignorer, & je n'oubliai pas l'article des mille écus. Elle écouta ce récit avec une indignation qui ne le cédoit point à la mienne. A peine me laissa-t-elle finir. Madame Birat, me dit-elle, est la plus méchante femme du monde; & puisqu'elle me trompe moi-même, je vous apprendrai que par rapport à vous, ce n'est pas son coup d'essai. Elle vous a fait payer quinze cens francs pour mes meubles: ils ne reviennent qu'à cinq cens; elle a mis le reste dans sa poche, pour se payer, m'a-t-elle dit, du ser-

vice qu'elle me rendoit. Elle m'avoit bien prédit que ce ne seroit pas le seul piège où elle vous feroit tomber. Je n'ai consenti au premier, continua Fanchon en pleurant, que par la crainte que j'ai de cette méchante femme ; & j'ai été plusieurs fois sur le point de vous écrire qu'elle ne me donne que la moitié de votre pension.

Rien ne pouvoit m'étonner, après ce que j'avois découvert. Mais ne trouvant Fanchon coupable de rien dans ses aveux, & jugeant au contraire qu'avec le malheur de s'être trompée comme moi dans l'opinion qu'elle avoit eue de la Birat, elle avoit été tyrannisée, & forcée au silence par sa situation ; j'étois porté à la plaindre, lorsque l'envie me vint de revoir ces meubles qu'on m'avoit fait payer deux fois au-dessus de leur valeur. Comment ai-je pu m'aveugler si fort ? disois-je en me levant, pour entrer dans un cabinet où Fanchon avoit son lit. Elle vint à moi d'un air timide, & se défiant de mon dessein, elle me tint quelques discours qui pouvoient m'en ôter la pensée. Mais sans voir encore les raisons qu'elle me donnoit d'y soupçonner de l'artifice, j'ouvris la porte, & j'entrai malgré elle. Un homme, qui achevoit de s'habiller, se présenta d'un air résolu, & me demanda si j'en voulois à lui. Non, lui dis-je indifféremment ; je regrette même de vous avoir troublé, car ayant passé la nuit avec mademoiselle,

vous ne deviez pas vous lever si matin. Dans l'état où vous me surprenez, répondit-il, en souriant, je ne puis rien désavouer, mais je serois fâché, ajouta-t-il, d'un ton fort civil, que vous y eussiez quelque intérêt. Nul, je vous assure, lui dis-je, & vous faurez d'elle-même quelles raisons j'ai eues d'y en prendre. Ma curiosité ne pouvant être fort vive après cet éclaircissement, je sortis, sans ajouter un seul mot.

Il ne m'auroit pas été difficile de faire punir deux misérables, qui avoient abusé si indignement de ma bonne foi. Mais il faut être blessé dans quelque passion, pour attacher beaucoup de plaisir à celle de la vengeance; & je n'avois été conduit dans toute cette aventure que par les sentimens tranquilles de la compassion & de la bonté. Je dédaignai même d'inquiéter la Birat pour ses vols, ou de la confondre par mes reproches. Le marquis, à qui je fis part de ce qui venoit de m'arriver, en m'humiliant beaucoup de ma crédulité, me dit, non-seulement qu'il connoissoit la Birat pour une marchande de plaisirs autant que de modes, & que c'étoit d'elle-même qu'il avoit eu Fanchon & ses deux compagnes dans la partie du chevalier; mais qu'il avoit vu Fanchon livrée à ses infamies ordinaires, tandis que je la croyois sage, & régulière au travail. Il ajouta, comme le fruit d'une longue expérience, que les

filles de cette espèce sont incapables de retour à la vertu. Dans ce foible sexe, le moindre essai de la débauche est un poison funeste, qui corrompt au même instant l'éducation & la nature. Il comparoit la promptitude de cette infection morale, à l'effet d'une maladie honteuse qui vient de la même source. Qu'on le demande aux médecins ? Ils vous disent que cet affreux châtiment de la volupté brutale se communique à toute la masse du sang, aussi subitement que le jus d'un limon corrompait un bassin de lait. Ainsi, à toute femme qui est atteinte une fois de la même corruption dans les qualités de l'ame, il ne peut rester d'honnête que la figure : masque perfide, qui trompe encore un honnête homme sans expérience.

Je n'ai pas voulu me faire honneur d'avoir reçu du ciel un caractère extraordinaire, avant que mes lecteurs aient pu s'apercevoir que j'ai quelque droit de me l'attribuer. J'étois fait pour le monde par ma naissance, mes qualités naturelles, mon éducation, & plus encore par mes inclinations & mes goûts, qui me faisoient aimer la beauté & les plaisirs. Mais c'étoit pour un monde vertueux que j'étois fait ; & de toutes mes qualités naturelles, celles qui me rendoient le plus estimable à mes propres yeux, étoient celles dont je voyois le moins d'usage à faire

dans les sociétés que j'avois connues. Cependant je m'apperçus, plus d'une fois, que ceux mêmes à qui elles paroissent étrangères, n'en prenoient pas plus mauvaise idée de moi en me les voyant souvent exercer. L'aversion que j'avois pour la médisance, surtout depuis les injustices & les faussetés que j'avois vérifiées, me portoit toujours à prendre le parti des absens. Je les défendois, contre les imputations les plus hardies, du moins par des vraisemblances, & des possibilités. Mes apologies n'étoient jamais choquantes. Je ménageois le détracteur avec beaucoup de politesse. Je remarquai que ce zèle pour la réputation d'autrui plaisoit au plus grand nombre. L'honneur du ciel étoit un intérêt sur lequel je ne m'oublois pas. Il n'étoit pas question d'une morale pesante. Mais je voulois que le premier être, l'auteur de tous les biens, fût respecté ; & de toutes les occasions de querelles il n'y en avoit point que j'eusse saisi plus volontiers, si ce n'eût été blesser ses propres loix. Je trouvois encore des partisans qui paroissent charmés de m'entendre dire ce qu'ils pensoient, & ce que de malheureuses considérations les empêchoient d'exprimer. Une autre difficulté me causoit beaucoup plus d'embarras. Ce n'étoit point l'ignorance ; je comprenois que les lumières de tout le monde ne peuvent pas être au même degré. Ce n'étoit pas même la présomption & l'air

de suffisance ; je savois que la vanité & l'amour-propre sont les vices de tout être qui respire. C'étoit le défaut de justesse dans les raisonnemens. J'entendois peu de discours qui ne s'en ressentissent. Une insulte à mon honneur ne m'auroit pas blessé plus vivement. La politesse ne me permettoit pas de le faire remarquer. Dans cette douloureuse souffrance, je ne trouvai qu'un parti pour accorder tous les droits ; ce fut de me taire lorsque j'avois l'oreille blessée par quelque travers de cette nature. Celui qui parloit, ne manquoit pas de prendre mon silence pour un témoignage d'approbation ; & ceux qui s'y connoissoient assez pour n'y être pas trompés, le regardoient comme la retenue d'un homme modeste qui ne cherche point à se faire valoir aux dépens d'autrui. J'étois moins embarrassé sur toutes les petites friponneries de commerce, qui choquoient ma droiture ou ma générosité. Celles du jeu, par exemple, trouvoient en moi un censeur impitoyable ; mais je gardois des ménagemens pour l'honneur du fripon. Un jour que je voyois jouer au quadrille, je m'apperçus qu'un abbé, auprès duquel j'étois assis, ne mêloit jamais les cartes qu'il n'eût spadille & basse. Je l'observai attentivement. Il avoit l'adresse, en mêlant, de faire tomber ces deux as sur ses genoux. Ensuite ne se donnant que deux cartes une des deux fois qu'on en donne trois, & trois



lorsqu'il devoit s'en donner quatre, il lui étoit aisé d'y joindre les as qu'il avoit déjà. Je m'approchai de son oreille : M. l'abbé, lui dis-je, en honneur je vous couvre de honte si ce manège continue. Il suivit mon conseil. Un autre jour, dans un pharaon qu'on avoit proposé après souper, je vis un homme de considération qui marquoit souvent sept & le va pour le paroli. Cette ruse lui avoit réussi plusieurs fois. Eh ! monsieur lui dis-je à l'oreille, le profit paie-t-il assez la honte ? Outre la fidélité indispensable, mon caractère au jeu étoit de céder tous les coups douteux ; & de reconnaître volontiers que j'étois le plus mal instruit des règles.

Le monde a l'idée des vertus dont il est le plus éloigné. J'ai même observé que les plus vicieux affectent de l'estime pour les qualités opposées à leurs vices, soit qu'ils veulent se déguiser par cette comédie, ce qui est toujours rendre un hommage à la vertu ; soit que par une dépravation bien plus odieuse, ils s'accommodent volontiers de ceux dont ils n'ont point de concurrence à craindre pour leurs goûts. Ce n'est pas me flatter beaucoup que d'attribuer la considération que j'obtins, à l'une ou l'autre de ces deux causes. Je me voyois recherché avec empressement, des personnes mêmes à qui je craignois d'avoir déplu par l'exercice de mes principes. Je passois pour

un homme d'excellent naturel, qui convenoit à toutes sortes de sociétés. Les femmes ne m'avoient pas moins pris en affection que les hommes. Le vieux marquis, quoiqu'irrité assez souvent de me voir entrer mal dans ses idées, ne se lassoit pas de me répéter que je ferois mon chemin dans le monde avec le caractère que j'avois commencé à m'y établir. Il n'avoit pu se taire sur l'aventure de Fanchon. Quoiqu'il eût fait ce récit avec la faveur de l'amitié, il s'étoit trouvé des juges du bel air, qui avoient décidé qu'à mon âge, avec l'esprit qu'ils prétendoient me connoître, il n'étoit pas permis d'être si dupe. Mais la plupart des honnêtes gens applaudissoient à cette action; & toutes les femmes, n'y considérant que la bonté & la droiture de mon cœur, en parloient avec ravissement.

Ce détail m'a fort écarté de la nouvelle partie de souper à laquelle j'étois engagé. Je rendis le même jour une visite au chevalier, comme au chef de nos plaisirs. Il me nomma les dames que nous devions avoir à souper. C'étoient quatre femmes de condition, dont il me fit le portrait. Quatre, me dit-il, car malgré la bonne opinion qu'elles ont de moi, elles veulent se rassurer par le nombre contre le préjugé, qui n'est pas favorable aux petites maisons. L'une est la femme d'un chef d'escadre, qui ne se contraint point à

Paris, tandis que son mari croise sur les côtes d'Afrique. Elle est de toutes les fêtes. Cependant sa vanité la défend mieux que sa vertu. Elle est dans l'opinion que la galanterie étant nuisible à la beauté, & surtout à la fraîcheur du teint, qu'elle a effectivement admirable, il vaut mieux, entre deux plaisirs, qu'une femme s'en tienne à celui d'être belle, que de chercher dans l'amour, aux dépens de son teint, des douceurs qu'on n'y trouve pas toujours.

Il faut l'en croire, ajouta le chevalier, lorsqu'elle parle de son indifférence pour les hommes. Elle n'en a pas tant pour le vin de champagne, qui n'est pas plus ami de la fraîcheur; & des gens plus malins que moi, prétendent qu'elle est des deux côtés fort à l'épreuve. Il continua

Une autre de nos dames est une brune fort piquante, qui se nomme la comtesse de Zir..., femme d'esprit & livrée au démon du jeu. Ce nom ne m'étant point inconnu, sur-tout avec la qualité de joueuse, je demandai au chevalier si je n'avois pas pu voir la comtesse chez l'intendante de... Oui, me dit-il, elle est de ses amies. Je l'y ai vue, repris-je, & je l'ai trouvée très-aimable. Je souhaiterois que sa passion pour le jeu lui laissât plus de liberté pour satisfaire son cœur. On m'a peint son financier sous des traits fort dégoûtans. Que voulez-vous dire? reprit-

il. Elle n'aime rien. Sa folie est le jeu. Je ne l'ai ce soir qu'à titre de femme libre, comme les trois autres; car il est trop difficile d'avoir une femme engagée, si l'on n'a son amant, qui n'est bon d'ailleurs qu'à gêner une assemblée. Comme j'étois bien-aîse d'avoir le cœur net sur la comtesse, j'insistai. Mais ce financier, qu'elle n'aime point sans doute, ne laisse pas d'être son amant. Vous êtes curieux, répliqua le chevalier, & je ne refuse pas de vous satisfaire. Ce financier est une dupe qui n'est l'amant de personne. Il aime le jeu, il croit l'entendre; nous avons de deux jours l'un, chez la comtesse, une partie de piquet aux douze francs le point. Il joue contre elle & moi. Nous lui avons gagné cet hiver environ cent mille francs. Sa perte l'engage; sans compter la vanité d'une si belle partie, & le plaisir peut-être de s'imaginer, comme vous dites, qu'on le croit bien avec elle. Mais je vous garantis qu'il n'est pas question d'amour. Il étoit inutile de dire au chevalier l'usage que je faisois intérieurement de son récit. Je l'ajustois à mes idées sur l'article des réputations.

Notre troisième dame, reprit-il, est en vérité une très-jolie femme, à qui je ne serois pas fâché de plaire; c'est ce que je lui répète depuis deux ans, sans être plus avancé. Ce n'est point par attachement pour son mari qu'elle me dé-

se père. Je ne connois pas d'homme plus com-
mode. Il entretient une fille d'opéra, qui l'oc-
cupe entièrement, & qui le guérit de toute forte
de délicatesse pour la conduite de sa femme. Je
la soupçonnerois de quelque intrigue secrète,
si je ne l'avois fait observer avec le dernier soir.
Après mille réflexions, je ne puis attribuer cette
opiniâtre sagesse qu'à la froideur de son tempé-
rament, qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'aimer
la table & les autres plaisirs.

Enfin, vous souperez avec une quatrième
déesse, qui n'a pas toujours été si raisonnable qu'elle
l'est devenue depuis la perte d'un homme qu'elle
a beaucoup aimé. C'étoit la vivacité même. Elle
a fait cent folies pour cet amant. Il lui est resté
de sa mort un fond de mélancolie qui l'a jetée
dans la lecture, mais qui ne la rend pas moins
aimable. Il y a six mois que cet état dure. N'ad-
mirez-vous pas cette constance, pour une dou-
leur d'amour?

J'avois craint des portraits aussi malins que
ceux de l'intendante. Mais le chevalier acheva
sans mettre plus de fiel dans ses couleurs. J'ai
remarqué toute ma vie que les femmes sont
médisantes de sang-froid, comme si la nature
les y portoit d'elle-même; & que les hommes
ne le sont que dans la chaleur du vin, ou dans
les occasions où ils y sont excités par l'exemple.

Nous

Nous nous rendîmes à la petite maison après l'opéra. Les dames n'y arrivèrent qu'à l'entrée de la nuit. Mais la lune qui se fit voir aussitôt à l'horizon, nous consola de l'absence du soleil. Elle nous donna presque autant de lumière avec plus de fraîcheur. Le jardin nous parut enchanté. On prit le parti de la promenade jusqu'à l'heure du souper. Nous étions six hommes, car les dames avoient exigé que la fête n'eût pas l'air d'une partie quarrée. Leurs regards étant tombés d'abord sur les statues : Ah ! si, s'écria la belle mélancolique, nous sommes ici à Lampsaque. Je ne conçois pas quel goût on peut trouver à ces infamies. Le chevalier rejeta la faute sur le sculpteur, comme le sculpteur l'auroit rejetée sur celui sans doute qui l'avoit employé. Il semble, dit la femme du chef d'escadre, que les hommes ne pensent qu'à nous tendre des pièges. Mais ils ne sont pas dangereux de marbre, quand on ne les craint pas même autrement. Bon, interrompit la comtesse, ce n'est point à nous que les hommes pensent ; ils cherchent à réjouir leur sale imagination. En vérité, dit la dame des pensées du chevalier, un galant homme devoit épargner ce spectacle aux femmes. Premier contraste. Je me souvenois des éclats de rire & des réflexions libres & grossières que les statues avoient fait naître à notre premier souper. On

continua de se promener. La conversation ne fut ni vive, ni froide, ni sans esprit, ni liée, ni d'un désordre choquant. Chacun faisoit sa réflexion sur ce qui le frappoit en chemin. L'un racontoit une nouvelle du jour, l'autre en prenoit occasion de rappeler une histoire plus ancienne. Les dames chantoient, les hommes faisoient des raisonnemens sur les airs & sur les paroles. Enfin sans avoir rien fait de plus remarquable que de nous lasser un peu, nous vîmes venir M. le maître, la serviette sous le bras, qui nous annonça qu'on avoit servi. Les propos ne devoient pas être bien intéressans, puisqu'en allant jusqu'à la salle à manger, le vide fut rempli par des admirations sur la bonne grâce du maître-d'hôtel.

Nous trouvâmes un souper digne de la galanterie & de la fortune du chevalier. La salle étant parfaitement éclairée, j'observai à loisir la figure & tous les charmes de nos dames. Quoiqu'elles fussent toutes quatre assez bien, elles étoient fort au-dessous de Fanchon par la beauté du visage ; différence dont j'ai vu quelquefois des femmes de qualité mortifiées, jusqu'à se plaindre sérieusement de la nature, qui est communément moins libérale pour les femmes de leur rang, que pour des filles sans naissance & sans honneur. Mais, outre que les loix de la nature

n'ont rien de commun avec la distinction établie par les hommes entre les rangs & les conditions, on ne considère point que les filles de cette espèce n'ayant d'autre titre que la beauté pour plaire, il est naturel que ce soient les plus belles qui soient exposées à la séduction ; & que, si celles qui tombent en effet dans le désordre sont ordinairement fort jolies, il ne s'ensuit pas que le nombre des belles en soit plus grand dans les basses conditions d'où elles sont sorties.

On mangea de fort bon appétit. On trouva les mets & les vins excellens. Cependant il régna pendant tout le souper un air de réserve ; qui me parut approcher de la contrainte. Toutes les femmes burent leur vin fort trempé. A peine touchèrent-elles au champagne. Elles goûtèrent de chaque plat ; mais comme des oiseaux qui craindroient de fouiller leur plumage. Je leur pardonnois ces petites affectations, à l'une en faveur de son teint, aux autres par ménagement pour leurs poitrines délicates. Mais, dans un lieu où elles n'avoient pas dû venir pour s'ennuyer, je ne leur trouvai pas autant de goût que je m'y étois attendu pour la joie. Au contraire, dès le premier service, je leur vis prendre un ton qui ne m'annonça rien de vif & d'enjoué : ce fut la femme du chef d'escadre à qui je sentis d'abord que nous allions avoir obligation d'un

entretien fort languissant. En admirant l'élégance & la propreté de la maison, elle parla des plaisirs qu'on y prenoit, & qui n'étoient pas toujours aussi modérés que ceux de cette nuit. Delà, les dames passèrent à faire la guerre aux hommes sur l'inclination & les complaisances qu'ils ont pour les demoiselles. Il fallut nous défendre, répondre à mille questions qui nous causèrent de l'embarras, présenter certaines parties du meilleur côté, & déguiser l'autre. Cette discussion fit prendre un air de pruderie aux discours des femmes, & de contrainte aux explications des hommes. D'ailleurs, après avoir traité long-tems cette matière, les quatre dames se crurent obligées à garder plus de mesures, pour faire sentir apparemment la différence d'un souper tel que le nôtre d'avec ceux qu'elles nous reprochoient. Il nous devint impossible de leur faire perdre cette fantaisie. Le marquis même, qui risqua quelques plaisanteries un peu libres pour nous mettre sur un meilleur ton, ne s'attira que l'ordre de se taire, avec un sourire ironique, & des exhortations à réserver ces gentillesse militaires pour d'autres occasions. Ainsi, avec la meilleure chère du monde, quatre femmes qui étoient au fond très-aimables, & six hommes qui ne manquoient ni d'esprit ni d'agrément, passèrent une soirée assez triste.

On ne laissa pas de tenir table fort long-tems ; mais ce n'étoit plus qu'une prolongation d'ennui. Lorsque cette peste de la société qu'on nomme ennui, s'est une fois glissée dans quelque fête, adieu la gaieté, la galanterie, l'attention même aux circonstances, & le goût des meilleures choses. On n'auroit pensé qu'à se retirer en sortant de table ; mais les voitures n'étoient commandées que pour deux heures. On passa dans le cabinet. Là, chacun parut un peu plus à son aise. Les dames se placèrent mollement, l'une sur le lit de repos, l'autre sur le canapé, & personne ne se gêna dans sa posture. Pourquoi certaines idées ne seroient-elles venues qu'à moi ? Dans la pesanteur de corps & d'esprit qui continuoit de régner, malgré quelques discours qui sembloient sortir par bienséance, je me rappelai la scène vive & libertine que les mêmes acteurs avoient eues quelques jours auparavant dans le même lieu. Je fus vivement frappé, en voyant occuper à quatre honnêtes femmes les mêmes places, qui avoient été comme le théâtre de mille dissolutions. Quelle différence entre la vivacité des hommes ! Je n'eus pas de peine à comprendre, comment l'usage de la débauche & le commerce des filles, peut faire perdre le goût des femmes d'honneur & de mérite. J'au-

rois parié, à l'air de mes compagnons, qu'ils regrettoient Fanchon & Lisette.

Cependant le marquis, qui passoit dans la société pour le promoteur de la joie, se crut intéressé d'honneur à nous tirer de cette léthargie. Il entreprit de réveiller les dames, par quelque trait de galanterie, mais convenable au caractère qu'elles avoient si bien foutenu. Après leur avoir reproché de ne pas paroître assez aguerries contre le sommeil, il leur dit qu'il connoissoit un charmant préservatif : c'étoit que chacun à son tour racontât la plus jolie aventure de sa vie. Et comme les récits de notre sexe n'ont pas la même grâce que ceux des femmes, il conclut que pour l'amour de nous & d'elles-mêmes, c'étoient elles qui devoient nous donner cet amusement. En effet, cette proposition les réveilla. J'y consens, dit la comtesse : voici la mienne.

J'avois seize ans, & je ne connoissois d'hommes que mon père, mes frères & mes cousins. Je dis mes cousins-germains, car je fortois d'un couvent, d'où l'on ne permettoit point qu'il en approchât d'autres. Un jour que j'étois à me promener seule dans le jardin de notre maison de campagne, j'apperçus un oiseau-d'une beauté ravissante, qui voltigeoit sur le mur sans paroître effrayé de me voir. Je m'avançai pour observer.

Il prit si doucement son vol, qu'ayant disparu aussitôt, je m'imaginai qu'il ne pouvoit être bien loin de l'autre côté du mur. Il y avoit une porte qui donnoit sur la campagne. Je l'ouvre. J'apperçois mon bel oiseau qui marchoit fort lentement. Je cours, pleine d'espérance. Il se laisse prendre : quel fut mon contentement ! Comme j'allois rentrer, je vois paroître un jeune homme, qui m'avoit été caché par un buisson. Il me dit d'un air gracieux, qu'ayant perdu son oiseau, il étoit charmé de le retrouver entre mes mains. Je l'aurois rendu, quoiqu'à regret. Mais je fus bien surprise de m'entendre dire : qu'il y demeure, entre ces divines mains ; & plût au ciel que j'eusse la même fort toute ma vie ! Dans mon étonnement, je regardai ce jeune homme avec plus d'attention. Sa figure étoit touchante. Il profita de cet instant pour m'apprendre qu'il m'aimoit, qu'il brûloit de me le dire, & qu'ayant observé le tems de mes promenades, l'amour lui avoit inspiré cet innocent artifice. J'avois pris son oiseau. Il me prit à son tour. C'est-à-dire, que m'ayant fait consentir à recevoir ses soins, il devint mon mari, avec l'aveu de mon père.

La comtesse nous fit ce récit avec plus de finesse & d'agrément que je n'ai pu lui en conserver. Hé bien, dit la femme du chef d'es-

cadre, je raconterai aussi une de mes aventures.

On fait que, sans condamner personne, je fais profession de fidélité pour mon mari. Il y a deux ans qu'ayant été comme aujourd'hui, cinq ou six mois sans le voir, je m'apercevois sans être fort gouvernée par mes sens, que six mois d'absence sont longs pour une femme fidelle. Je n'avois pas manqué de galans empressés qui avoient attaqué ma vertu; mais j'ai là-dessus des principes qui ne me laissent rien à craindre des occasions. Une nuit, que je m'étois endormie fort tranquillement, j'eus un rêve peu favorable à l'honneur de mon mari. Le plus dangereux de mes amans s'étant fortifié peu-à-peu dans mon imagination par une infinité de petits soins qui étoient fort pressans en songe, commençoit à m'émouvoir le sang jusqu'à me faire douter si je rêvois. Il ne manquoit rien à ma résistance; mais je trouvois une douceur infinie dans les sentimens que j'éprouvois, & j'attestois le ciel que de tels sacrifices ne pouvoient se faire qu'au seul devoir. Cependant le plaisir prenoit sur moi de plus en plus, lorsqu'enfin je me crus serrée par les bras de quelqu'un. Je l'étois effectivement. En m'éveillant de frayeur, je me trouvai entre les bras de mon mari.

Comme cette aventure pouvoit nous laisser matière à de fort bonnes plaisanteries, la dame

se hâta d'ajouter, que dans l'innocence de son cœur, & dans la joie de revoir M. le chef d'escadre, qui s'étoit fait un plaisir de la surprendre en arrivant, elle n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre son rêve, dont il s'étoit fort applaudi. Le marquis avoit pris cette femme un peu en aversion. Il rejetoit particulièrement sur elle, la langueur qui avoit régné dans notre partie. Voilà un mari bien sot, me dit-il à l'oreille, & une femme qui en paroît bien sûre. Je lui répondis, que dans une femme véritablement vertueuse, je ne trouvois pas ce récit sans vraisemblance.

La dame mélancolique ne put se dispenser de nous faire aussi son petit conte. Un soupir, qui en fut le prélude, m'auroit fait connoître la situation de son cœur, indépendamment de ce que j'avois appris du chevalier. Hélas ! nous dit-elle, vous me demandez des histoires amusantes. Où les prendrai-je ? Je ne fais pas rire. Je ne trouve rien de réjouissant dans ma mémoire. Cependant il faut vous satisfaire. J'ai eu pendant six mois une tourterelle privée, que j'aimois avec la dernière passion. Ce pauvre animal n'étoit point insensible à la tendresse que j'avois pour lui. Il n'étoit bien qu'avec moi. Il souffroit visiblement de mes moindres absences. Je croyois lui découvrir toutes les qualités qu'on

attribue à son espèce. Enfin , j'étois bien trompée s'il n'étoit pour moi ce qu'une tourterelle est pour un autre. Que vous dirai-je ? mon récit ne peut vous amuser que par la singularité. Un jour que j'étois à caresser ma chère tourterelle , une bête affreuse , l'horreur de la nature , une bête dont je ne fais pas le nom , mais que je suis surprise d'avoir vue de si près sans mourir , vint me l'enlever entre les mains , sans être effrayée par mes cris & par mes pleurs. Je n'ai pas revu depuis ma pauvre tourterelle ; mais je l'aimerai toujours.

Cette amante affligée ne nous croyoit pas si bien informés du sujet de sa tristesse. C'est l'erreur de bien des femmes à Paris , de s'imaginer que le public ignore leurs intrigues , ce public dont la malignité aime mieux se fier souvent à de fausses apparences , que de laisser quelque chose de réel à pénétrer. Nous comprîmes à merveille que remplie de ses sentimens , elle n'avoit rien eu de si présent à nous raconter que l'histoire de sa perte , & qu'elle l'avoit crue bien déguisée sous une espèce d'allégorie. La tourterelle étoit son amant. Cette bête cruelle qu'on ne pouvoit voir sans mourir , étoit la mort même. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui ne fût touché de sa peine , sur-tout lorsqu'on s'aperçut qu'en finissant son récit , elle avoit laissé

tomber quelques larmes. La dame aimée du chevalier, s'étoit réservée pour le dernier conte. J'observai fort bien d'où venoit cette déférence pour les autres. Malgré ses saigneurs pour le chevalier, elle prenoit chez lui une sorte d'empire, que donne la certitude d'être aimée; & peut-être sans y penser, elle étoit portée naturellement à faire comme les honneurs de sa maison. Elle se fit même un peu presser pour entrer en danse. Enfin nous tirâmes d'elle ce petit récit.

On s'engage quelquefois contre son intention. L'été dernier, ayant dîné à la campagne dans une maison voisine de la mienne, je retournai chez moi vers le soir, avec une femme de chambre, dont je m'étois fait accompagner. Deux cavaliers, qui s'étoient trouvés à dîner dans le même lieu, se crurent obligés par galanterie d'escorter mon carrosse. Ils étoient à cheval. Leur politesse fut si excessive, qu'étant venus jusqu'à ma porte, ils mirent pied à terre pour m'aider à descendre. Il faisoit fort chaud. Ma femme de chambre, qui étoit une personne fort replette, s'étoit essuyé le visage pendant toute la route avec un mouchoir blanc, qu'elle laissa tomber dans le carrosse. Comme elle descendit la première, le cavalier qui vit le mouchoir en me donnant la main, le crut à moi & s'en saisit fort avidement. Je compris si peu la

but de cette galanterie provinciale, que je lui demandai ce qu'il vouloit faire d'une pièce si rare. Il la mit dans sa poche en me jurant de lui accorder cette satisfaction. Oh ! très-volontiers, lui dis-je. On se quitta. D'autres pensées m'ôtèrent celle d'en parler à ma servante. Deux jours après on me remit une lettre sans adresse, que j'ouvris étourdimment. Elle étoit du cavalier qui parloit avec transport de la faveur que je lui avois accordée ; il baisoit, disoit-il, mille fois le jour, ce précieux mouchoir. Je trouvai la chose si plaisante, qu'ayant recacheté la lettre, je la donnai à ma femme de chambre, en lui disant qu'elle ne pouvoit être que pour elle. Non-seulement elle fut ravie d'apprendre ce qu'étoit devenu son mouchoir ; mais prenant pour elle en effet la lettre & les tendresses, elle forma des projets de fortune sur une passion si héroïque. Je ne fais ce qu'elle fit pour l'entretenir. Il se passa huit jours, au bout desquels on m'annonça le cavalier qui venoit me rendre visite. J'avois chez moi beaucoup de monde, & l'on étoit à jouer. Il entra ; je le reçus honnêtement. Dans le cours de l'après-midi, il trouva le moyen de me parler sans témoins, & rien n'approche des extravagances dont il m'entretint. Sa vive passion, la reconnaissance qu'il avoit pour mes bontés, ses ado-

rations pour le divin mouchoir, l'ardeur qu'il avoit à le baiser nuit & jour. Enfin, ne pouvant me tenir de rire, je résolus de finir cette scène. Vous me prenez pour une autre, lui dis-je, & vous m'avez moins d'obligation que vous ne pensez. Mais j'entrevois la cause de l'erreur. Là-dessus, ayant fait appeler ma femme de chambre, je lui demandai si le jour de notre promenade elle n'avoit pas perdu un mouchoir dont il me sembloit qu'elle s'étoit beaucoup servie. Oui, répondit-elle avec quelqu'embarras. Eh bien, lui dis-je, c'est monsieur qui l'a trouvé.

Cette histoire ne parut merveilleuse qu'au chevalier. Convenez, me dit-il, qu'elle raconte avec une grâce admirable. Elle en avoit effectivement dans le son de la voix ; mais pour le sujet & le tour de l'expression, je trouvai que la comtesse l'avoit emporté sur elle & sur les autres. Il n'est pas donné à tout le monde de mettre beaucoup de finesse & de légèreté dans une courte narration. A ceux qui n'ont pas ce talent de la nature, il faut un art infini pour l'acquérir. Rien n'est si séduisant dans la bouche d'une femme, & je suis surpris qu'étant dispensées des sciences profondes, elles ne s'attachent pas plus à se donner cette espèce de mérite, qui convient d'autant mieux à leur sexe,

qu'on ne leur demande, du côté de l'esprit, que de l'élégance & des grâces.

Grâces à l'invention du marquis, ce dernier acte de la fête nous rendit un peu d'enjouement. Mais comme ce n'étoit point les agrémens ni l'esprit qui manquoient aux quatre dames, il ne me parut pas moins qu'elles étoient déplacées. Je le dis au marquis en le reconduisant dans mon carrosse. Il le sentoît beaucoup plus que moi, parce qu'il avoit des goûts de plaisir beaucoup plus vifs, & que dans tout autre lieu, il auroit préféré Fanchon & Lisette à d'honnêtes femmes. J'ajoutai que je chercherois sans doute à revoir celles que nous quitions, mais dans des occasions où elles seroient moins gênées par les circonstances, & moins gênantes pour ceux à qui elles feroient l'honneur de souper avec eux. Il souhaitoit si vivement de me retenir dans sa société, que pour me faire essayer de toutes les scènes, il me proposa une nouvelle partie, en me laissant le choix du jour. Elle n'aura presque rien, me dit-il, qui ressemble aux deux autres, & je suis trompé si elle ne vous plaît davantage.

Elle fut plus reculée qu'il ne le souhaitoit, par des incidens qui firent bientôt prendre une nouvelle face à ma situation. Je reçus la réponse de mon père à ma dernière lettre. Il me mar-

quoit que suivant mes vues, il avoit rendu compte de ma déclaration à mademoiselle de Saint V.... & que l'ayant engagée à lire elle-même ma lettre, il n'avoit pas manqué de l'observer beaucoup pendant cette lecture ; que malgré la rougeur dont son visage s'étoit couvert, il avoit cru découvrir que ses mouvemens les plus vifs ne venoient pas de sa confusion & de son embarras ; que soit amour ou haine, elle étoit agitée par quelque passion violente, & qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'insister sur ses prétentions après avoir relu ma lettre ; qu'il la croyoit capable d'employer toutes fortes de voies pour les faire valoir ; qu'à l'égard de l'explication que je demandois sur les complaisances qu'elle s'accusoit d'avoir eues pour moi, elle avoit répondu avec emportement, que c'étoit joindre l'insulte à la perfidie, & que la justice qu'elle n'espéroit ni du ciel ni des hommes, elle sauroit se la faire elle-même. Son père, sans entrer dans ses fureurs, se plaignoit amèrement que j'avois perdu d'honneur sa fille & toute sa maison. A cette peinture, le mien ajoutoit qu'après un défaveu aussi formel que celui de ma lettre, il n'avoit plus de conseil à me donner, & que je le devois prendre de mon propre cœur.

Il avoit raison de se fier à mes sentimens, car mon bonheur & ma fortune ne m'auroient

pas fait balancer un moment sur mon devoir. La difficulté à mes propres yeux ne regardoit pas mes engagements, puisque j'étois sûr de ne m'être jamais échappé à rien qui pût en porter le nom. Mais l'honneur & la religion même n'ont-ils pas des loix qui ne demandent pas toujours d'être exprimées ? Mademoiselle de Saint V... étoit perdue de réputation, si je ne la lui rendois en l'épousant. Etoit-il tems d'examiner si c'étoit sa faute, ou celle de mon père, ou la mienne, & le mal étant réel, l'impossibilité même qu'il pût jamais être réparé par un autre que moi, ne me faisoit-elle pas un devoir de cette réparation ? D'un autre côté, il étoit question du sacrifice de ma vie, car je ne pouvois envisager autrement un mariage, pour lequel je n'avois nulle inclination. A la vérité, mon cœur étoit encore libre. Depuis près de deux mois que j'étois à Paris, je m'étois plaint quelquefois à moi-même d'être encore sans maîtresse & sans ami. Mais j'avois désiré continuellement de pouvoir me procurer des biens si doux ; & par rapport à l'amour, j'avois senti plus d'une fois avec quelle ardeur je m'y serois livré ; si de justes raisons ne m'avoient fait combattre mon penchant. Falloit-il donc renoncer à des occasions plus heureuses que l'avenir pouvoit m'offrir à tout moment, pour me charger, à
mon

mon âge, d'une chaîne qui ne seroit jamais pour moi sans pesanteur ? Enfin, comme l'attrait du plaisir n'étoit pas capable de me faire trahir mon devoir, je sentis aussi que dans une occasion de cette nature, il n'y avoit que l'étroite loi du devoir qui pût l'emporter sur l'espérance du plaisir. Ce partage me fit naître la pensée de consulter d'honnêtes gens sur mon embarras. Je résolus en même tems de les choisir habiles, puisque je manquois moins de probité que de lumières. A qui pouvois-je m'adresser mieux qu'à messieurs.... ? Je leur envoyai le cas dans la plus simple exposition ; résolu, au fond du cœur, de recevoir leur décision comme l'ordre du ciel.

Pendant que je l'attendois avec beaucoup d'inquiétude, je cherchai dans les sociétés que je connoissois, & dans les nouvelles liaisons que je formois tous les jours, à dissiper le trouble de ma situation. Un jour, que je ne rappellerai jamais sans un mélange de douleur & de joie, mes affaires m'ayant fait monter en carrosse assez matin, je passai devant la porte d'une église, où l'affluence du peuple me fit faire attention qu'il étoit fête. Je descendis pour la messe, en souriant d'une diligence qui ne m'étoit pas fort ordinaire, car à peine étoit-il neuf heures. Je pris une chaise derrière celle d'une femme que

je fus surpris de voir aussi matineuse que moi. Elle n'avoit qu'un laquais derrière elle ; mais sans aucune suite , je ne l'aurois pas moins prise à son air pour une femme de condition. Je ne parle que de sa taille & de sa posture , qui étoient encore les seuls avantages par lesquels je pouvois la distinguer. Sous un habit simple & négligé , jamais je n'avois rien vu qui annonçât tant de noblesse & de grâces. J'aurois suivi tout d'un coup le mouvement qui me fit souhaiter de voir son visage , si le respect du lieu & la considération même que je crus devoir à une femme de cette apparence , n'eussent servi de frein à ma curiosité. Cependant je n'y pus résister jusqu'à la fin de la messe. Etant passé de l'autre côté de l'église , je m'avançai un peu sur la même ligne , de sorte qu'en tournant la tête , je crus découvrir aussitôt un visage connu. Mon embarras fut à me rappeler où j'en avois pu voir un si charmant. La belle femme ! fus-je tenté de m'écrier. Elle étoit sans rouge , & dans l'ajustement le plus simple. Une blancheur éblouissante , un air surprenant de douceur & de modestie , un port admirable ; voilà ce que je cherchois dans ma mémoire , & ce que la différence du rouge & de l'habillement ne m'avoient point encore permis d'y retrouver. D'ailleurs , cette belle personne avoit les yeux



La belle femme ?!



immobiles sur son livre. J'y gagnois la vue de la plus belle main du monde ; mais je ne découvris que la moitié du visage. Enfin , pour me satisfaire entièrement , je fis deux pas de plus qui me firent bientôt remettre , avec une extrême admiration , madame de B. . . . cette jeune femme d'un conseiller au parlement , avec laquelle j'avois soupé une fois chez l'intendante. Je ne revenois pas de ma surprise. Elle m'avoit beaucoup moins frappé la première fois que je l'avois vue , & e ne pus attribuer cette inégalité d'impression qu'à la parure , & sur-tout au rouge , dont l'excès m'avoit révolté en arrivant à Paris. La belle femme ! dis-je encore. Il ne m'en étoit resté qu'une idée trop vive & trop touchante ; cette rencontre imprévue l'augmenta beaucoup. Que de charmes ! Que d'admirables qualités réunies ! Mais ne pouvant manquer de me souvenir aussi de son indigne attachement , je passai ensuite à diverses réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes. Je fus même choqué de cette apparence de piété , qui ne me parut qu'une basse hypocrisie. A la fin , je me reprochai de m'être trop longtemps occupé d'elle à l'église , & je me retirai plus bas pour attendre la fin de la messe. Cependant le reproche que je m'étois fait , ne m'empêchoit point de jeter encore quelques re-

gards sur cette taille , qui attiroit comme malgré moi mes yeux. Je me demandois , en faveur d'une femme si aimable , s'il n'étoit pas possible que la malignité l'eût injustement noircie comme tant d'autres , dont j'avois déjà l'exemple. Ne seroit-ce pas , disois-je , le comble de l'inhumanité & de la barbarie ? Mais les accusations paroissoient non-seulement trop claires & trop expliquées , mais trop bien prouvées par la nature des circonstances , & même par leurs effets. Pourquoi cette obstination à demeurer chez elle , à fuir le commerce des honnêtes gens , à refuser de voir ses amis ? Des goûts de cette nature paroissent si impossibles dans une jeune femme qui est faite pour plaire , & qu'on ne suppose pas consommée à cet âge dans les hautes pratiques de la religion , qu'il sembleroit ridicule & insensé de les prendre pour l'effet d'une bonne cause.

Je sortis plein de ces idées qui diminuèrent beaucoup l'impression que j'avois ressentie. Le soir je me trouvai à souper chez l'intendante , & je ne pus lui déguiser non-seulement la rencontre que j'avois faite à l'église , mais la nouvelle admiration dont je n'avois pu me défendre. En convenant que madame de B. . . . avoit un mérite extraordinaire , elle retomba sur le caprice de son cœur. Je découvris aisément qu'elle

étoit piquée de ne plus la voir ; mais je ne pouvois regarder un motif si foible comme une raison de la décrier. D'ailleurs, un intérêt, dont je ne démelois pas encore le principe, m'ayant fait demander quelques explications, je n'appris rien qui pût favoriser mes doutes. On ne m'avoit rien dit, m'assura-t-on, qui ne fût connu de tout le monde. Le secrétaire étoit bien fait, & le mari accablé d'infirmités. On ne lui faisoit pas un crime, à son âge & dans sa situation, de se procurer un peu d'amusement, mais son choix étoit odieux & méprisable.

Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels je ne pensai quelquefois à madame de B... que pour la mépriser. La décision que j'attendois sur mon problème d'honneur & de religion, fut telle que je l'avois espérée, & que je n'aurois pas balancé moi-même à la porter dans la cause d'autrui. Mon incertitude n'étant venue que d'un excès d'équité, qui m'avoit fait craindre de me flatter trop dans ma propre cause, je fus extrêmement satisfait de voir mon jugement confirmé par les plus honnêtes gens de Paris. Mes sentimens pour mademoiselle de S. V... se réduisirent à la plaindre, avec peu d'inquiétude pour les effets de sa haine, que mon père sembloit m'avoir voulu faire appréhender. La joie de me trouver délivré de cet embarras, me rendit plus

facile pour les propositions du vieux marquis. Il avoit fait plusieurs soupers dont il regrettoit que je n'eusse pas été. Cependant comme il avoit entrepris de justifier son goût pour les petites-maisons en m'y faisant trouver de la satisfaction pour le mien, il me dit qu'il n'étoit pas fâché d'un retardement qui me procureroit le plaisir d'une nouvelle scène. Ses dernières parties avoient eu trop de ressemblance avec les premières. Il me dit que depuis plus de huit jours, il s'efforçoit d'en former une, qui auroit tout l'agrément qu'il m'avoit promis, mais dont les acteurs avoient été difficiles à rassembler. Elle étoit liée pour un des jours suivans. Je lui engageai volontiers ma parole. Dans un intervalle si court, il m'arriva trois incidens, que je qualiferois tous trois de faveurs du ciel, si la dernière n'avoit été mêlée jusqu'aujourd'hui de tant d'amertumes, que je dois balancer à lui accorder ce nom. Elle a donné naissance à toutes les douceurs de ma vie; mais elle est devenue l'occasion de toutes mes disgrâces. Après avoir ruiné pendant quinze ans mon repos & ma fortune, elle exposoit, il y a six mois, ma tête au dernier danger; & si la générosité d'un ami trop tendre & trop fidelle m'a conservé la vie, presque aux dépens de la sienne, c'est pour retomber par d'autres aventures dans une situation si désespérée, que l'unique

consolation de mes malheurs est la liberté de les écrire. Cependant, au milieu de mes tristes sentimens, qu'il reste de souvenirs délicieux dans ma mémoire ! & combien de plaisirs devoient précéder mes peines !

Le président de . . . , pour qui je n'avois pas pris moins d'attachement que de respect & d'estime, avoit paru s'appercevoir avec plaisir que je voulois cultiver son amitié. J'avois souvent l'occasion de le voir. Il marquoit de la satisfaction à m'entretenir ; & fort souvent dans la dissipation des assemblées & des grands soupers, nous trouvions le moyen de nous faire un amusement plus doux d'une conversation sensée qui nous paroissoit toujours trop courte. Je ne me défois pas que ces entretiens particuliers étoient une sorte d'étude qu'il faisoit de mon caractère. Lorsqu'il crut m'avoir approfondi : vous êtes fait, me dit-il un jour, pour être vu de bon œil dans toutes sortes de sociétés, & je m'apperçois que vous plaisez beaucoup dans les maisons où je vous rencontre ; mais je ne fais si vous y prenez le même goût. Tel du moins que je crois vous connoître, je suis sûr que vous en prendriez infiniment davantage dans plusieurs maisons où j'ai parlé de vous, & où j'ai même fait naître le désir de vous voir. Vous ferez-vous à moi, si je vous propose quelque jour de vous y in-

troduire ? Je l'assurai que je ne balancerois jamais à suivre un si bon guide. Il m'offrit de me faire dîner dès le lendemain dans une maison qu'il fréquentoit beaucoup. J'acceptai cette offre. C'étoit le jour même que je m'engageai au marquis pour sa nouvelle partie de souper. Je partis en le quittant. Mon rendez-vous étoit chez le président, qui me conseilla de renvoyer mon carrosse, & de monter dans le sien.

Je ne vous prévien pas, me dit-il en chemin, sur les gens auxquels je vais vous présenter. Vous verrez vous-même jusqu'à quel point ils vous conviennent. C'est la société où je passe ma vie; car je ne vous dirai pas que celles où nous nous sommes vus jusqu'à présent, soient mon attrait. J'y parois quelquefois par bienfaisance; il faut voir tout le monde; on se doit au public; mais j'ai peu d'inclination pour ces maisons ouvertes, par mille raisons que vous sentez moins que moi, si vous n'en connoissez pas d'autres. Je lui avouai que n'étant à Paris que depuis deux mois, je n'avois vu que celles où diverses rencontres m'avoient donné l'occasion de me faire présenter, & où je croyois avoir observé qu'il suffit d'avoir un nom & une figure d'homme pour être bien reçu.

Cet entretien d'un moment m'instruisit peu sur la compagnie où j'allois tomber. Nous en-

trâmes dans une fort belle maison. Le président me fit monter sans beaucoup de cérémonie. Il sembloit être chez lui. Nous trouvâmes, dans un appartement très-propre, cinq ou six personnes auxquelles il me présenta sans affectation. C'est M. le comte de . . . dit-il au maître & à la dame. Je vous ai parlé de son mérite, & à lui du désir que vous aviez de le connoître. On s'affit après un compliment fort simple. Deux hommes qui survinrent, rendirent la compagnie plus nombreuse. Nous nous trouvâmes neuf ou dix à dîner.

Dès les premiers momens, j'entrevis deux choses qui me frappèrent beaucoup, parce qu'elles m'étoient nouvelles à Paris; une joie douce & modeste qui produisoit de la vivacité sans confusion; & ce tour fin & judicieux dans la conversation, qui est l'effet réuni de l'esprit, du jugement, de l'usage du monde & du bon goût. Je m'observai d'abord avec grand soin, pour ne pas paroître déplacé dans une compagnie si respectable. Mais je ne fus pas long-tems à reconnoître qu'il n'étoit pas besoin de contrainte, avec des gens aussi naturels dans leurs idées que dans leurs manières. Leurs moindres discours étoient assaisonnés de grâce & de vérité, mais sans recherche & sans affectation. Point d'empressement pour parler, ni de langueur à

se taire. On s'écoutoit avec complaisance, on se répondoit avec honnêteté. A chaque discours, la politesse, la bonne humeur, l'esprit & le savoir, sembloient sortir ensemble de la même bouche. Rien ne m'avoit paru si simple & si doux. C'étoit le cours d'un ruisseau charmant auquel je prenois plaisir à me laisser entraîner. Je ne m'arrête point à des peintures de caractères, parce qu'à l'égard des vertus comme des vices, je veux ôter toute matière aux applications; mais je crus trouver tout le mérite humain rassemblé & tous les plaisirs réunis. Hommes & femmes dans les mêmes principes & dans les mêmes goûts. Bonne chère, avec tant d'agrémens pour le cœur & pour l'esprit.

Je tremblois, en sortant, que cette maison ne me fût difficile à retrouver, comme un lieu inaccessible où le mérite se tenoit renfermé dans son temple. Le président, à qui je marquai ma crainte, à-peu-près dans ces termes, comprit facilement ma pensée. Il m'assura que je serois le maître d'y retourner souvent, & que j'y avois laissé de moi une fort bonne impression. Je m'épuisois sur tout en admiration pour un homme dont la physionomie & les manières m'avoient charmé. Son âge étoit d'environ trente ans. Le savoir & le goût de toutes les bonnes choses paroissoient naturels en lui comme la respiration.

Le président m'apprit qu'il se nommoit M. de La.... & qu'étant l'aîné d'une bonne maison, il avoit quitté le service depuis la mort de son père. Au désir que je marquois de le retrouver, mon guide répondit que j'en aurois le pouvoir tous les jours, soit dans le même lieu, soit dans plusieurs autres maisons, dont notre dîner m'alloit ouvrir l'entrée. Quoi ! lui dis-je, il y en a d'autres qui ressemblent à celle-ci ? Votre doute, repartit le président, me prouve mieux que jamais que vous avez mal connu Paris, & que vous en avez jugé apparemment par les sociétés où j'ai commencé à vous voir. La maison d'où vous sortez, ajouta-t-il, est assurément de l'espèce la plus rare, & vous en trouverez peu où toutes les qualités de l'esprit & du cœur soient plus brillantes. Mais en admettant ainsi quelque différence pour le degré, il s'en trouve un grand nombre, où l'on vit dans les mêmes principes & suivant les mêmes règles.

J'écoutois avidement ce que je ne me persuadois encore que par la confiance extrême que j'avois au caractère du président. Je ne le quittai qu'après avoir obtenu de son amitié, qu'il m'établirait parfaitement dans la société du vrai mérite. C'est le nom que je croyois devoir à celle d'où je sortois, par opposition à tant d'autres.

où je n'avois vu régner que la corruption & les fausses maximes du monde, avec aussi peu de justesse d'esprit & de véritable raison, que de droiture, de justice, & de bonté. Ce n'est pas sur le premier essai que j'en fis dans cette occasion, que je veux fonder le parallèle. Mes remarques se développeront à mesure qu'on me verra puiser des lumières dans l'expérience. Mais je venois d'en acquérir assez dès le premier jour, pour ne pas me rappeler sans indignation l'air de présomption & de suffisance que j'avois vu régner dans certaines sociétés, l'audace avec laquelle on s'y donne exclusivement le nom de bonne compagnie, & le misérable abus qu'on y fait du rang ou des richesses, pour accréditer la malignité, la sottise, & l'ignorance.

Je me retirai si mal disposé pour la plupart des maisons où j'allois ordinairement jouer & souper, qu'ayant quelques lettres à faire pour la province, je pris le parti de me renfermer dans mon appartement, & d'y souper seul. Je passai une partie de la nuit dans les réflexions dont j'avois rapporté le sujet. A mon réveil je fus surpris d'apprendre que monsieur de La..., ce même homme dont j'avois parlé avec tant d'estime au président, étoit depuis quelques minutes dans mon antichambre. Ayant su que j'étois encore au lit,

mais assez près de l'heure où j'avois donné ordre qu'on m'éveillât, il avoit voulu l'entendre sonner à sa montre avant que de permettre à mes gens de m'annoncer sa visite. Alors l'impatience que j'eus de l'embrasser, me fit oublier l'état où j'étois. Je passai ma robe pour aller au-devant de lui. Il vint à moi les bras ouverts. Son compliment fut celui d'un homme, qui joint à l'usage du monde les plus aimables principes de la bonté & de la tendresse du cœur. Il avoit appris, me dit-il, par le récit du président, les sentimens que j'avois conçus pour lui ; & s'étant trouvé la même disposition à m'aimer, il n'avoit pu résister plus long-tems au double mouvement de son inclination & de sa reconnoissance. Je viens vous demander, ajouta-t-il en m'embrassant, votre estime & votre amitié, & vous offrir pour toute ma vie la même chose.

Mon cœur n'avoit point encore ressenti d'émotion si vive. Je le ferrai entre mes bras, je ne vous donne rien, lui dis-je, puisque votre mérite vous avoit acquis ce que vous me demandez de si bonne grâce ; mais je vous le confirme avec tous les sermens de la vérité & de l'honneur, & je n'excepte rien du vœu que je fais d'être tout à vous. Il parut aussi satisfait que moi de ce traité. Nous commençâmes un entretien presque aussi familier que si nous nous étions aimés depuis

long-tems. Que la sympathie soit regardée comme une chimère par les cœurs durs, qui ne sont point assez heureux pour l'éprouver. M. de La..., dans ce premier moment d'ouverture, sentit que j'allois trouver autant de plaisir à l'entendre, que lui à me faire connoître sa situation. Il m'apprit que se trouvant l'aîné de sa famille, avec un frère & des sœurs qui étoient à peine sortis de l'enfance, il n'avoit pu se dispenser de quitter le service pour leur tenir lieu de père : qu'il les avoit fait venir à Paris, où ils étoient élevés comme sous ses yeux, dans la maison d'une de ses proches parentes, femme assez mal défendue elle-même par sa situation, puisqu'elle vivoit séparée de son mari, mais si raisonnable & si vertueuse, qu'il ne cessoit pas d'admirer son caractère : il me la nomma. C'étoit la marquise de N..., c'est-à-dire, celle que, sur la foi de l'intendante, j'ai nommée ici plus d'une fois la marquise aux trois amans. Il m'échappa une exclamation fort vive à ce nom. Je ne fus pas le maître de ce petit transport, qui venoit de mon indignation autant que de ma surprise. M. de La... s'étant arrêté, avec quelque marque d'embarras, je le suppliai de reprendre son discours, en lui promettant l'explication de mon étonnement. Il continua de me dire que n'ayant rien à m'apprendre de fort important, son seul dessein dans cette confidence étoit de me faire

connoître qu'il ne vouloit rien avoir de réservé pour moi ; qu'outre la maison où nous avions diné la veille, dans laquelle il se flattoit de me rencontrer souvent si j'étois sensible au désir qu'on avoit de m'y revoir, celle de sa parente, qui n'étoit ouverte qu'à un petit nombre d'honnêtes gens, méritoit que je prisse quelquefois la peine d'y entrer ; qu'il brûloit de me présenter à la marquise : que je la trouverois affligée des mauvais procédés d'un mari, dont elle avoit été forcée de se séparer, après l'avoir épousé par inclination ; mais que la douceur & les agrémens de son esprit, ne souffroient rien de l'amertume de son cœur ; que pour acheter un peu de repos, elle avoit pris le parti de se priver du tiers de son revenu, en faveur d'un homme qui étoit livré à tous les excès de la débauche ; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût tenté par la violence & l'insulte de se faire augmenter une pension à laquelle il n'avoit aucun droit : qu'heureusement deux amis de la marquise & lui s'étoient trouvés chez elle, lorsqu'il y avoit osé paroître, & l'avoient effrayé par des craintes qui auroient fait moins d'impression sur un homme d'honneur ; que pour satisfaire une vengeance impuissante, il avoit eu recours à la ressource des lâches, à la calomnie, en publiant que sa femme n'avoit pas moins que trois amans ; mais que sûre de son innocence,

la marquise méprisoit des bruits ridicules, qui ne faisoient honte qu'à ceux qui étoient capables de les recevoir sans preuve, & qu'elle se tenoit bien dédommée par l'estime de quelques honnêtes gens qu'elle trouvoit dignes de la sienne.

J'avois laissé parler M. de La... sans l'interrompre. Cependant ma juste indignation, autant que l'intérêt de l'amitié, me faisoit attendre la fin de son discours avec impatience. Je lui répondis naturellement que je croyois connoître la marquise, non au portrait qu'il me faisoit d'elle, parce que je ne l'avois point assez vue pour l'approfondir, mais à l'injustice de ceux qui ne ménageoient point sa réputation. Tel est le malheur des femmes, me dit-il. Le mérite & la vertu les exposent infailliblement à l'envie; & si le hasard les jette dans quelque aventure d'éclat, il n'y a plus de bornes au déchaînement de la malignité & de l'imposture. Je ne vous demande pas où vous l'avez vue, ajouta-t-il, mais je vous prie de venir dîner chez elle, pour apprendre mieux à la connoître. Il n'y avoit point de difficulté à faire sur les bienséances, avec un de ses plus proches parens. Je me laissai conduire. Si le retour de confiance que je devois à mon ami, me fit entrer à mon tour dans le détail de mes affaires, je fus surpris de me trouver la langue liée sur un intérêt
dont

dont je sentis tout d'un coup la force. L'éclaircissement que je venois de recevoir me jeta dans une profonde réflexion, sur la facilité avec laquelle on se prête à la malignité des discours publics. Quoi ! disois-je, de tant de personnes qu'on a pris plaisir à décrier dans mon esprit, je n'ai pas eu l'occasion d'en connoître une, à qui je n'aie vu manifestement qu'on fait de cruelles injustices. Madame de B., seroit-elle aussi l'objet d'une infame calomnie ? Cette idée fut si vive, que me croyant autorisé par l'exemple de la marquise à ne plus douter de son innocence, je me faisois un reproche amer d'avoir osé la soupçonner. Quoi ? l'apparence de toutes les vertus ne seroit que le masque d'une honteuse foiblesse ! Cette figure charmante seroit associée avec le vice ? Il me sembloit même, en consultant les loix simples de la physique, que cet accord étoit impossible ; car les traits du visage doivent se ressentir des affections du cœur. On ne concevroit pas qu'une vive tristesse pût rendre habituellement la physionomie riante : de même, la beauté douce & modeste ne peut accompagner long-tems une passion déréglée. Je m'imaginois encore que c'étoit le seul goût de la vérité & de la justice, qui me fournissoit ces comparaisons & ces raisonnemens. Mais j'observois aussi que mon cœur s'y intéressoit par des raisons plus secrètes, puisqu'avec une émo-

tion si vive je ne m'ouvris point aux yeux d'un ami pour qui je ne voulois plus rien avoir de réservé.

J'avois ignoré que la marquise demeurât fort près de l'intendante. C'étoit le voisinage, comme je l'appris bientôt, qui avoit formé entr'elles une liaison de bienséance plutôt que d'amitié. Nous nous trouvâmes sept à dîner, cinq hommes, avec une dame du même âge que la marquise, c'est-à-dire de trente-deux ou trente-trois ans. J'appris bientôt à me fier au jugement de M. de La... par la satisfaction que je trouvai dans ce petit cercle d'honnêtes gens. C'étoient les mêmes principes & les mêmes usages dont j'avois été si satisfait la veille. Dans l'espace de quelques heures je conçus pour le caractère de la marquise tous les sentimens que M. de La... m'avoit prédits ; & l'on verra que la continuation d'un si doux commerce n'a fait que les augmenter. Je lui parlai de l'intendante, chez qui elle se rappela fort bien de m'avoir vu. Elle y alloit rarement, me dit-elle, parce que mettant beaucoup de distinction entre ses amis & ses connoissances, elle ne trouvoit de douceur, dans la vie, qu'avec les premiers. Je pénétrai le sens d'une raison si modeste. Mais quoique résolu d'imiter sa discrétion dans une première visite, je ne pus vaincre la curiosité qui me portoit à la faire parler sur le

caractère & la conduite de madame de B... Il me sembla que le témoignage d'une femme si raisonnable, alloit détruire tous mes doutes. Sans me demander compte de mes motifs, je pris occasion du seul souper que j'avois fait avec elle, pour lui dire que je n'avois pas été plus heureux depuis le même jour à rencontrer madame de B... Elle me répondit froidement, que cette dame sortoit peu. Une réponse si courte ne servant qu'à m'embarrasser, j'ajoutai qu'on donnoit des explications fort étranges à sa retraite. Hélas ! reprit la marquise, à quoi la malignité n'en donne-t-elle pas ! Le monde ne se persuade pas qu'une femme puisse être sage avec de la jeunesse & de la beauté. Connoissant peu madame de B... ajouta-t-elle, je ne puis juger de la vérité de ce qu'on publie ; mais je ne prendrois point aisément parti contre une femme si aimable ; & sans m'arrêter au proverbe, je suis persuadée qu'il y a plus de langues malignes que de physionomies trompeuses.

Ce n'étoit pas de la marquise que je devois attendre des décisions hasardées sur la réputation d'autrui. Cependant je trouvois dans sa réponse un air d'incertitude qui marquoit à quel point l'opinion publique étoit déclarée contre madame de B... Je n'en fus que plus révolté contre une si aveugle prévention, car dans tout ce que j'avois entendu, je n'avois pas trouvé la moindre appa-

rence de preuve. Il ne faut que le bon sens naturel, disois-je, avec la moindre semence d'équité, pour se refuser à des accusations sans vraisemblance. Prétendra-t-on les justifier par la notoriété publique? C'est une fausse règle sur tous les faits où la corruption de l'esprit & du cœur peut être intéressée. L'envie de trouver madame de B... vertueuse, devenoit pour moi comme une passion. Mais quelle espérance de pouvoir parvenir à cet éclaircissement? La marquise me proposa une partie de jeu : je m'y engageai d'autant plus volontiers, que les idées dont j'étois rempli me faisoient trouver de la douceur dans le silence.

Mais la nuit suivante rendit mes réflexions plus sérieuses. A mesure que mes connoissances s'étoient étendues à Paris, j'avois formé des plans de vie heureuse sur chaque découverte. Dans l'exercice de mes goûts, j'avois assez remarqué de jour en jour, que j'étois plus fait pour le plaisir que pour la fortune; mais dans un tems où la guerre paroissoit fort éloignée, je me trouvois excusable de ne pas écouter beaucoup l'ambition; & j'étois assez content de mes richesses présentes, avec l'assurance de la succession de mon père, pour ne pas désirer plus d'opulence. La passion que j'avois pour le commerce des honnêtes gens, me faisoit remercier le ciel des ouvertures récentes dont j'étois redevable au président. Il ne

m'avoit pas fallu de longues expériences pour reconnoître le vrai mérite, dans la société dont il m'avoit ménagé l'estime. Je ne doutois pas, comme il me l'avoit fait entrevoir, que cette première liaison ne me conduisît à d'autres; car l'honnêteté n'est pas stérile; & qui en découvre une veine, peut s'assurer, comme dans les mines du plus riche métal, qu'elle a ses communications avec quantité d'autres canaux. J'avois déjà tiré de cette heureuse source le plus précieux de tous les biens, un ami aimable & vertueux, que je me proposois de cultiver par les soins les plus tendres. Quelques petits soupers, bien ou mal assortis, dont je n'excluois que la débauche grossière, me devoient jeter par intervalles, dans des amusemens un peu plus libres. La lecture, dont l'usage m'étoit familier; les devoirs de bienfaisance ordinaire, qui consistoient, pour un homme de mon âge, à paroître quelquefois chez les grands, & à cultiver les amis de mon père; les spectacles pour lesquels j'avois d'autant plus d'inclination, qu'avec le plaisir d'un honnête amusement, on y retrouve mille personnes qu'on se dispense de voir chez eux, & dont on est bien aise de n'être pas oublié; enfin l'étude même du métier que j'avois embrassé, & l'obligation de joindre quelquefois le régiment, m'offroient des exercices

assez variés pour ne laisser aucun vide dans mon esprit & dans l'emploi de mon tems.

Que me manquoit il pour être heureux? Je n'aurois pu me répondre à moi-même, si je m'étois fait cette question. Cependant j'étois agité par des inquiétudes qui devoient avoir une cause présente. Je me la déguisois, sans savoir pourquoi. La visite que j'avois rendue à la marquise de N..., m'avoit absolument détrompé sur les fausses accusations dont on la noircissoit : mais elle avoit fortifié aussi l'apparence qu'il y avoit à mes yeux, que madame de B... pouvoit ne pas être plus coupable. Cette pensée revint me frapper avec une nouvelle force. Comme elle alloit jusqu'à troubler mon repos, je résolus, pour m'en délivrer, de satisfaire à toutes sortes de prix une curiosité dont je ne pouvois craindre aucun reproche. Après avoir épuisé mon imagination sur les moyens, je n'en trouvai point qui ne fût beaucoup plus difficile que celui auquel je m'arrêtai. J'avois fait venir de Sedan mon maréchal des logis pour me faire quelques dragons qui manquoient à ma compagnie. Il étoit parisien, homme d'expérience & capable de discrétion. Je le chargeai de se lier dans le voisinage de madame de B..., & de me découvrir absolument ce que c'étoit que cette dame, quels

étoient son caractère & ses amusemens, pour-
 quoi elle fuyoit le monde à son âge, & com-
 ment elle vivoit avec son mari. Je savois que
 les plus honnêtes gens ont des censeurs éclairés
 dans leurs voisins, & j'avois peine à croire que
 les galanteries d'une jolie femme pûssent être
 ignorées à sa porte.

Mon maréchal des logis poussa le zèle trop
 loin. Au bout de deux jours, pendant lesquels
 je n'avois pu me défendre de beaucoup d'impat-
 tience, il vint d'un air satisfait, m'apprendre
 une nouvelle qui me jeta d'abord dans une
 vive colère. Il avoit lié connoissance avec le
 secrétaire de M. de B..., & l'ayant engagé à
 boire, il l'avoit déterminé à prendre parti dans
 ma compagnie. Il me présenta son engagement.
 Par des vues plus raisonnables, il avoit évité de
 lui parler de madame de B..., assez sûr que j'a-
 vois désormais le pouvoir de tirer moi-même
 les éclaircissmens que je désirois. Que m'ap-
 prenez-vous? lui dis-je. Vous avez donné le
 sujet d'un mortel chagrin à la plus aimable de
 toutes les femmes. Elle ne me le pardonnera ja-
 mais. Cette plainte m'échappa sans réflexion,
 avec des reproches beaucoup plus amers, comme
 s'il eût été fort important pour moi de ne pas
 causer de chagrin à une femme dont j'étois à
 peine connu. Cependant, lorsque je fus revenu

de cette chaleur, je considérai l'aventure du secrétaire d'un œil fort différent. Je voulois être instruit. Je ne pouvois pas l'être par une meilleure voie. Si madame de B... étoit l'esclave d'une vile passion, je trouvois de la douceur à penser que je l'en guérerois malgré ses propres desirs. Si c'étoit injustement que le public l'accusoit, outre le plaisir de la trouver innocente, j'aurois l'occasion de me faire un mérite auprès d'elle, de la liberté que je lui offrirois pour le secrétaire. Je n'examinai point de quelle source venoit ce raisonnement. Une ardente impatience me faisoit souhaiter de voir sur le champ mon dragon. Mais ayant demandé la permission de retourner le soir chez son maître, pour mettre quelque ordre à ses affaires, il ne devoit paroître devant moi que le lendemain.

La nuit suivante ne m'apporta point un sommeil tranquille. En m'éveillant le matin, je demandai dix fois si le secrétaire avoit paru. Vers midi, lorsque mon maréchal des logis, étonné lui-même de ne le pas voir, se dispoisoit à l'aller chercher, on m'annonça un laquais de la part de madame de B..., avec une lettre. Nouveau sujet d'émotion. Je conçus aussitôt qu'après avoir dissipé les vapeurs du vin, le secrétaire avoit fait l'aveu de sa folie au conseiller, & que madame de B..., reconnoissant mon nom dans celui du

capitaine, m'écrivoit pour obtenir sa liberté. Quelque motif qu'elle pût avoir pour m'écrire, je n'ouvris point sa lettre sans me sentir le cœur agité. J'avois deviné juste. C'étoit une sollicitation pressante en faveur d'un pauvre jeune homme, disoit-elle, qui n'étoit pas porté au libertinage, & que l'occasion avoit sans doute engagé dans un parti qui ne lui convenoit pas. Elle me rappeloit le souper de l'intendante, comme si elle eût appréhendé que son nom ne fût sorti de ma mémoire ; se remettant à moi de la rançon du secrétaire, elle me laissoit le maître de la somme. Je relus quatre fois cette lettre. J'en observai le style, l'écriture, & jusqu'aux moindres traits. Après avoir senti tant de penchant à croire madame de B... innocente, je ne pus écarter mille doutes cruels, qui vinrent m'assaillir. Je croyois remarquer dans le tour du style, un air d'intérêt, une sorte d'attendrissement, qui ne pouvoit venir que d'un cœur passionné. Un pauvre jeune homme ! Quel ton, disois-je ? Comme elle le plaint ! comme elle l'aime ! Comme elle en est folle ! Et la somme dont elle me laisse le maître ! Feroit-elle plus pour son frère ou son mari ? Le chagrin qui accompagnoit toutes ces idées, ne m'empêcha point de saisir l'occasion, non-seulement de l'obliger, mais de la voir, de l'entendre & de juger, par

mes propres yeux de sa conduite & de ses sentimens. Pour toute réponse, je chargeai le laquais des politesses d'usage, & je lui dis que j'irois recevoir moi-même les ordres de sa maîtresse.

Ce n'étoit point une visite à remettre. Je voulois surprendre madame de B..., sans lui laisser le tems de s'y préparer. M'étant fait habiller sur le champ, je me rendis chez elle. A mon nom, qu'il fallut déclarer à la porte, je vis un mouvement extraordinaire dans la maison. J'en conclus que la faveur de la dame rendant le secrétaire un homme important, tout le monde s'intéressoit beaucoup à son sort. Il se présenta lui-même d'un air humilié. Son compliment étoit inutile pour me le faire connoître. Je vis un homme de dix-huit ou vingt ans, d'une figure supportable, mais la physionomie niaise, & la taille allongée, avec de grands cheveux plats, comme on peut se figurer un secrétaire. Je découvris si peu d'esprit dans ses yeux, que je crus perdre ma peine en lui répondant, avec un peu de méchanceté, qu'il ne devoit rien craindre de son engagement pour le service du roi, si madame de B... étoit résolue de le retenir au sien. C'est donc un homme de cette sorte, disois-je en montant, qui fait tourner la tête à la plus charmante femme du monde!

Comme je n'étois pas sitôt attendu, madame n'avoit pas eu le tems de quitter son habillement domestique, ce négligé propre & gracieux dans lequel une femme modeste est charmante sans y penser. Elle me reçut avec un air de confusion qui rendoit sa figure plus touchante. Je m'attendois de demeurer seul avec elle; mais après m'avoir reproché agréablement un excès de politesse, elle me fit passer dans une chambre voisine, où son mari étoit languissant dans son lit. Voilà M. le comte de.... lui dit-elle qui nous prévient par des civilités qu'il devoit attendre de nous. Mais l'état où vous êtes nous sert d'excuse. Il comprendra bien aussi, ajouta-t-elle, que ce qui fait tant d'honneur à sa bonté augmente beaucoup notre reconnoissance. Je lui répondis avec vérité, que j'aurois cru lui devoir moi-même des excuses, si j'avois eu la moindre part à l'aventure qui paroissoit la chagriner; & lui expliquant ce qui s'étoit passé sans ma participation, je finis par lui présenter le billet d'engagement, dont je ne désirois point d'autre fruit que de lui avoir marqué mon respect & ma soumission. Elle refusa de l'accepter sans être convenus d'une somme pour la liberté du secrétaire. Oh! madame, lui dis-je en le mettant en pièces, vous n'avez point assez bonne opinion de moi. Il entroit un peu de dépit dans

ma réponse. La facilité que j'avois à lui rendre mon dragon détruiſoit toutes mes vues, & je les avois effectivement comme abandonnées, par la force d'un aſcendant qui me faisoit aller au-devant de tous ſes deſirs : mais j'aurois ſouhaité qu'elle eût jugé mieux de mon caractère, qu'elle ne m'eût pas cru capable de joindre un motif d'intérêt à ma politesse, qu'elle eût compris qu'avec l'envie de l'obliger, j'avois celle de mériter ſon eſtime ; enfin qu'elle eût tu dans mon cœur un empressement qui ne reſſembloit point au zèle ordinaire. Cependant que pouvoit-elle y lire, lorsque j'étois encore ſi éloigné d'y rien connoître moi-même ?

Le ton dont je m'étois exprimé lui ayant fait juger qu'elle ne pouvoit plus me propoſer de composition qui ne me parût choquante, il ne fut plus queſtion, de ſa part & de celle de ſon mari, que de reconnoiſſance & d'amitié. J'y répondis en homme ſenſible. La converſation devint plus libre & plus familière. Je demandai au mari, qui me paroifſoit fort abattu, quelles étoient ſes infirmités. Il me dit que s'étant peu ménagé pour le travail, avec un tempérament très-foible, il étoit tombé depuis près d'un an dans une forte d'éthiſie, qui le conſumoit de jour en jour ; qu'il avoit perdu le ſommeil & l'appétit ; & que depuis trois ou quatre mois

l'affoiblissement continuel de ses forces ne lui permettoit plus de quitter son lit. Je conçois, lui répondis-je assez malignement, que dans cet état vous n'avez pas de consolation plus douce que la compagnie d'une chère moitié, qui semble avoir déclaré la guerre au monde, pour ne pas vous perdre un moment de vue. Il fut touché de ce discours, jusqu'à verser quelques larmes. Hélas ! me dit il, l'éloge d'une femme est mal placé dans la bouche d'un mari. Mais si madame ne m'écoutoit pas, je vous la donneroie avec le plus sincère témoignage de mon cœur, pour la première personne de son sexe. Elle méritoit plus de satisfaction dans les liens du mariage, & mon désespoir est de ne pouvoir la rendre plus heureuse. Il interrompit une réponse modeste, qu'elle avoit commencée. Je la presse continuellement, reprit-il, de voir le monde & de chercher les amusemens qui conviennent à son âge. Savez-vous la vie qu'elle s'obstine à mener dans cette maison ? Du matin au soir, elle est à lire ou à travailler sous mes yeux. Elle ne me quitte que pour entrer dans ce cabinet, où elle a fait placer son lit, & d'où pouvant m'entendre nuit & jour, elle s'empresse au moindre bruit, de venir m'offrir des services qu'elle seroit fâchée que je refusasse d'une autre main. Je ne regretterai qu'elle

dans la vie , ajouta-t-il ; mais je perdrai la vie fans regret , parce que ma mort la mettra malgré elle dans une situation plus digne de son mérite & de sa vertu. Madame de B. fit une réponse si naturelle & si touchante , qu'avec les défiances qui me restoient encore sur la crédulité d'un homme privé de la moitié de ses sens , je sentis qu'il m'étoit comme impossible de résister à la persuasion qui sortoit d'une si belle bouche. On fit venir le secrétaire pour me remercier ; & la manière timide & soumise dont je lui vis recevoir les avis de sa dame , affoiblit encore mes soupçons. Elle me dit que c'étoit un enfant de famille qui étoit fort recommandé à son mari , & qui n'avoit que de bonnes inclinations. J'entendis cet éloge avec moins de peine que je n'avois lu les termes de sa lettre.

Loin de faire attention que ma visite devenoit trop longue , ou d'être ennuié de la présence d'un malade , je ne m'étois jamais moins apperçu de la longueur du tems. M. de B. . . . crut remarquer que je ne me déplaçois pas dans la compagnie de sa femme & dans la sienne. Ma physionomie me rendit un bon office. Il me trouva de la douceur & de la modestie. Si je pouvois espérer , me dit-il , qu'en faveur de madame de B. . . . vous eussiez quelquefois le

courage de venir respirer un mauvais air dans la chambre d'un malade, je vous presserois beaucoup de me faire cette faveur. Je me hâtai de le promettre avec plus de satisfaction qu'il n'en pouvoit avoir à l'obtenir. Mais je découvris de l'embarras dans les yeux de sa femme. Le mari qui s'en aperçut aussi, lui demanda si elle ne seroit pas charmée que je vinsse passer avec eux le tems que je voudrois bien employer si mal. *Moi ?* dit-elle, je partagerai toujours le plaisir que vous prendrez à voir chez vous M. le comte, & je ne suis embarrassée que de l'ennui qu'il en recevra. Mais le monde est un censeur extrêmement dangereux. S'il vous connoît, lui répondit assez vivement M. de B. . . ., il sera forcé de vous respecter ; & que vous importe ses jugemens, s'il ne vous connoît pas ? D'ailleurs, ajouta-t-il, sa malignité seroit ici bien aveugle & bien ridicule. C'étoit ma cause que cet honnête malade plaidoit avec cette thaleur. Je le secondai, en promettant à madame de B. . . . que ma conduite justifieroit les bontés de son mari & les siennes.

Une joie délicieuse que je rapportai de cette visite, me fit assez connoître que madame de B. . . . m'étoit chère, puisque j'avois peine à distinguer de quoi j'étois plus satisfait, ou de pouvoir déjà juger sur des apparences raisonna-

bles qu'elle étoit innocente, ou de la certitude que j'avois de la revoir. Mais, dans mes principes, il me paroïssoit si impossible que je pusse jamais prendre d'autres sentimens que ceux de l'estime & de l'amitié pour une femme engagée dans le mariage, que je ne pensai pas même à me défendre contre la foiblesse de mon cœur. J'aurois acheté bien cher les deux avantages que je venois d'obtenir. Le premier me portoit dès le même jour à détromper l'intendante & tous ceux qui étoient dans les mêmes préventions. Cependant je me souvins que la même entreprise m'avoit mal réussi pour le financier, parent du marquis de. . . ., & je ne voulois rien donner au hasard. Le monde n'est pas seulement injuste dans ses jugemens, il est aveugle & furieux à les soutenir; comme si la honte de l'erreur étoit bien à couvert sous l'obstination. C'est le comble de la malignité, mais elle est vérifiée continuellement par l'expérience. Pour la permission qui m'étoit accordée de retourner chez M. de B. . . ., j'étois bien résolu d'en user avec une discrétion qui ne pût exposer l'honneur de sa femme à de nouveaux outrages. Je laissai passer deux jours sans m'y présenter.

Fin du premier Livre.

LIVRE

LIVRE SECOND.

C EPENDANT je n'oubliai pas, vers le soir, que j'avois pris d'autres engagements avec le vieux marquis. Je me rendis à la petite maison du chevalier, dont la route commençoit à me devenir familière. C'étoit la complaisance & la civilité qui m'y conduisoient presque uniquement. Après avoir été trompé deux fois par le marquis, je ne me promettois pas beaucoup d'amusement de cette troisième fête. J'avois vu la première sans estime, & la seconde sans plaisir. Je croyois la scène épuisée. Des filles, & d'honnêtes femmes : tous les caractères du beau sexe ne se rapportent-ils pas à ces deux ordres ? Je ne me serois jamais imaginé la possibilité d'un troisième.

La compagnie étoit déjà rassemblée. Les hommes étoient à peu près les mêmes. Pour femmes, on avoit deux des plus célèbres actrices de l'opéra, avec deux fort jolies personnes, l'une maîtresse d'un directeur de la compagnie des indes, qui étoit allé depuis deux jours à l'Orient pour la vente des marchandises ; l'autre d'un homme de robe, qui avoit eu le matin une att-

que de goutte. En arrivant, je trouvai la joyeuse bande qui sortoit du fallon pour entrer au jardin. Je fus présenté aux quatre demoiselles comme un homme riche & de qualité, à qui les femmes n'avoient encore rien inspiré depuis plus de deux mois que j'étois à Paris. Oh ! cela est tout-à-fait nouveau, interrompit mademoiselle X, l'une des deux actrices ; & s'adressant à moi d'un air libre & folâtre, est-ce à nous, monsieur, me dit-elle, que vous réserviez votre cœur ? Venez, venez ; mes chaînes, continua-t-elle, en roulant sur ce mot, font d'une douceur charmante. Mademoiselle XI, l'autre actrice, m'arrêta par le bras, & me dit du même air, en roulant aussi sur le dernier mot ; non non, monsieur, c'est une conquête dont je dispute la gloire. Aussi-tôt, mademoiselle XII, maîtresse du Directeur, s'avançant vis-à-vis de moi, me fit un compliment poli, mais dans des termes plus simples. Mademoiselle XIII, maîtresse de l'homme de robe, ne lui laissa que le tems de finir, & me fit aussi le sien. Je conçus à merveille que sur le titre d'homme arrivé depuis deux mois, les quatre friponnes avoient voulu me mettre d'abord à l'épreuve. J'affectai le même badinage ; & leur répondant successivement dans le même ordre, avec les mêmes roulemens, je-dis à la première que c'étoit l'amour même qui m'avoit réservé pour ses chaî-ai-

avoit son mérite. Mademoiselle X, étoit une petite blonde, fort bien faite, qui dans deux petits yeux bleus bien ouverts, avoit assez de feu pour en rendre quatre très-vifs. Tous ses mouvemens étoient tournés de même à la vivacité & à l'enjouement. Son langage y répondoit. Si le son en étoit charmant, il ne pouvoit pas sortir aussi d'une plus jolie bouche. Elle chantoit comme elle parloit, légèrement & d'un air badin. Sa voix n'avoit pas l'étendue des plus grandes; mais il y en a peu d'aussi flexibles & d'aussi douces.

Ce n'est point absolument par sa figure que mademoiselle XI, auroit fait ma conquête. J'ai connu des gens qui l'admiroient : mais une grosse tête, avec le front fort petit, & le menton pointu, ne m'a jamais causé d'admiration. Elle me parut d'ailleurs fort mal faite, quoiqu'on m'assurât qu'elle n'avoit pas toujours eu l'embonpoint qui lui rendoit la taille trop courte & trop épaisse. En récompense, elle avoit un fond infini d'agrémens dans l'humeur, & le ton le plus fin de l'esprit dans ses moindres discours. Je n'ai jamais vu tant de fécondité à fournir de ces bagatelles agréables que j'ai nommées de jolis riens. La folle imagination ! Après une partie de six ou sept heures, on auroit cru que toutes les plaisanteries qu'elle avoit prodiguées, lui étoient rentrées dans

la tête, pour en fortir sous une nouvelle forme. Peu de voix d'ailleurs, mais agréable; & le repertoire de chansons badines le plus complet que j'aie connu.

Pour la beauté, mademoiselle XII l'emportoit de bien loin sur les trois autres. On voit peu de visages aussi réguliers. Le teint, les cheveux, le port & la taille assortis. De la vivacité, fort au-dessous des deux premières; mais assez pour s'animer avec le secours du vin de Champagne & de l'exemple. Un air trop réfléchi dans le badinage, qui venoit peut-être de vanité & d'émulation. Elle méditoit ce qu'elle avoit à dire. J'en pris une meilleure idée de son jugement, mais elle lui faisoit faire le rôle de la folie, qui ne lui convient guères. On me dit qu'elle avoit inspiré une passion si vive à son amant, qu'il avoit eu quatre accès de fièvre de la nécessité de partir. Il l'avoit obligée à la fidélité par des sermens exécrables. Elle nous confessa qu'ils avoient été prononcés de bonne foi, mais qu'elle s'en étoit repentie le lendemain, & qu'elle n'étoit pas sûre de s'en souvenir le jour d'après. Mademoiselle XII, ne chantoit point. Son talent étoit la danse, qu'elle exerçoit avec beaucoup de grâce, & qu'elle regardoit comme une ressource contre tous les revers de la vie, parce qu'ayant appris au magasin, elle croyoit appartenir à l'opéra.

Au premier coup d'œil, mademoiselle XIII n'étoit que jolie. A ceux qui la voyoient un quart d'heure, elle paroissoit plus que belle. C'étoit la magie de ses yeux, d'où il se répandoit mille charmes sur toute sa personne. Quoiqu'elle eût le teint clair & la peau fort blanche, elle n'avoit pas un trait régulier. Mais cet air dominant de deux yeux les plus fins & les plus tendres du monde, assortissoit des choses qui n'étoient pas faites pour se trouver ensemble. Elle avoit la bouche grande, par exemple, & les dents d'une petiteffe surprenante; le nez court & pointu; le front étroit & les tempes larges; le bras très-gros & la main fort petite. Mais le regard dont elle accompagnoit un sourire, le rendoit enchanteur. Les lèvres de cette grande bouche étoient vermeilles. Ces petites dents, d'un ordre & d'une blancheur admirable. Sur ce front si étroit, les cheveux étoient placés divinement, & les tempes ne s'ouvroient si fort que pour y faire serpenter deux belles veines. Je n'ai rien vu de si piquant que ce petit nez retrouffé en pointe, qui sembloit remonter vers les yeux pour leur dérober de l'éclat. Enfin ces mains enfantines, qui étoient comme déplacées au bout d'un bras si charnu, on les auroit crues volées à quelque statue de l'amour. Avec tous ces agrémens, mademoiselle XIII, avoit de l'esprit & de la gaieté, mais autant

de caprice dans l'humeur que de bizarrerie dans la figure.

Nous commençâmes notre promenade comme de vrais fous, chantant, dansant, courant l'un après l'autre, pillant des fleurs pour nous les entre-jeter sur les coëffures & les perruques. Le vieux marquis étoit le premier à faire des sauts & des gambades. En passant devant les statues, je m'attendois à quelque réflexion conforme au sujet. Mais XII & XIII, y jetèrent à peine un coup d'œil & passèrent sans dire un seul mot. XI, dit d'un ton plaisant; la belle instruction pour des Vestales! Quelle modestie, reprit X, de croire qu'on puisse s'apprendre quelque chose. Le Marquis voulut hasarder quelque bouffonnerie libre; on lui répondit; vous tairez-vous vieux libertin? En un mot, les statues perdirent leur montre. Pour moi, qui me souvenois des sales discours que j'avois entendus dans le même lieu au premier souper, & de la morale austère du second, j'admirai cet honnête tempérament dans nos quatre nymphes.

On s'avança jusqu'à la pièce de verdure, où la propreté & la fraîcheur de l'herbe invitèrent les demoiselles à danser régulièrement. On fit quelques pas de menuet qui se terminèrent par un branle aux chansons. Ensuite, on s'assit par lassitude. Les demoiselles choisirent pour siège

le beau gazon qui étoit au pied du groupe de statues. Nous nous plaçâmes péle-mêle entre toutes ces figures de marbre. On proposa des petits-jeux. Il y en eut de toutes les sortes, & la plupart fort ingénieux. Je me souviens que dans celui des comparaisons, mademoiselle X, que je n'aurois pas soupçonnée de justesse d'esprit, se tira d'affaire deux fois par des comparaisons fort heureuses. Sur la demande, à quoi comparez-vous ma pensée ? Elle avoit dit, à un œuf. Le mariage étoit la pensée, il falloit comparer un œuf au mariage. Rien de si semblable, dit-elle, avec sa vivacité ordinaire, car ils ne sont bons tous deux que le premier jour. Sur une autre demande, son mot avoit été une basse de viole, & la pensée étoit un oreiller. La comparaison ne s'offroit à personne. Oh ! je les compare, dit-elle aussi-tôt. Ils adoucissent tous deux les inquiétudes du jour.

On joua aux proverbes, à l'alphabet d'amour, aux propos interrompus, au petit bon homme vit-il, à la bonne mère Angotte, à vendez-vous du ruban, au petit sifflet, enfin à tous les jeux proposés, car il n'y a personne qui n'ait le sien à proposer dans ces occasions. Les gages furent tirés, & ce badinage se soutint avec un agrément infini jusqu'à l'heure du souper. Le maître d'hôtel étant venu dire gravement qu'on avoit servi, tout

le monde se plaignit d'être interrompu. C'étoit un vieux domestique, qui avoit élevé le chevalier. Les demoiselles trouvèrent plaisant de lui faire rompre la gravité de sa marche, pour le punir du contretems. Elles commencèrent à lui jeter de l'herbe & des fleurs, à le pincer, à lui faire un fouet de leur mouchoir; & les hommes se mettant de la partie, monsieur le maître prit la fuite à toutes jambes, & fut poursuivi par l'orage jusqu'au bâtiment. La troupe folâtre y arriva fort en désordre & toute hors d'haleine.

Cependant l'appétit ne manquoit pas plus que la gaieté. On se mit à table de fort bon cœur, à la vue d'un service qui ne flattoit pas moins l'odorat que les yeux. J'observai qu'en se plaçant, les acteurs, sans être plus sérieux, prirent pendant quelque tems un air plus mesuré. Les demoiselles se traitèrent civilement de madame. Cette qualité m'ayant paru nouvelle, j'en demandai l'explication à mon voisin, qui m'apprit que c'étoit leur usage lorsqu'elles veulent se marquer de la considération; soit parce que la plupart ont déjà l'avantage d'être mères, soit parce qu'elles peuvent le devenir. De même, elles ont l'habitude, en parlant des jeunes gens de la cour ou de la ville, de ne pas joindre à leur nom monsieur, ni d'autres titres. C'est familièrement Erasme & Damon: ce qui paroît encore

fondé sur une sorte de droit, parce qu'ils ont été leurs amans, ou que du jour au lendemain ils peuvent l'être. A l'égard des femmes de condition, qu'elles négligent aussi quelquefois de nommer madame, en se contentant du *la*, qui est le style simple, comme la Bélise, la Dorimène; je ne pus découvrir quelle est la source de cet usage.

A mesure que l'appétit cédoit à l'envie de parler & de rire, on recommença le badinage & les discours agréables. Je ne puis donner une juste idée de mille propos, qui tirent leur principal agrément des circonstances, & qui perdroient trop d'ailleurs dans un simple récit, c'est-à-dire dépouillés de la chaleur & de la vivacité de l'action. Mais ce qui entretient la joie pendant toute une nuit, ne sauroit être insipide; ce qui plaît si long-tems, ne peut être grossier & ridicule; ce qui amuse l'esprit & les sens jusqu'à faire oublier tout autre soin, mérite assurément le nom de plaisir. Je n'en connoissois point encore de cette nature, où sans blesser l'honnêteté des mœurs, on pût tirer parti entre les deux sexes, de tout ce qu'ils peuvent employer mutuellement pour se plaire. La vertu n'est pas de si bonne composition dans une honnête femme; mais le vice grossier ne s'arrête point aux mêmes bornes. Dans une fête si vive, au milieu de la

bonne chère & du vin, il n'échappa pas un mot ni un geste dont la bienfiance pût être blessée. A la vérité, les équivoques, les allusions badines, les contes naïfs ou plaisans, les aventures d'amour & les intrigues de théâtre, le ridicule des airs & des manières, furent des sujets fort exercés. Mais je n'apperçus nulle ombre de malignité pour la réputation d'autrui, de jalousie pour le mérite, de ressentiment même pour certaines préférences, sur lesquelles j'aurois cru plus de sensibilité aux demoiselles de cet ordre. Il sembloit qu'à force de voir & d'entendre, elles eussent reconnu les justes bornes où elles devoient se renfermer, & qu'elles fussent accoutumées à ne pas porter leurs idées plus loin. A l'égard même des petites concurrences que j'aurois cru capables de les diviser entr'elles, je remarquai que chacune se rendoit à-peu-près justice & la rendoit aux autres; qu'elles avoient leurs degrés & leurs rangs établis; que sachant bien d'ailleurs par quels principes les hommes se gouvernent, elles attendoient moins de leur propre mérite que du caprice des amans; & que les plus sottes ayant trouvé quelquefois les meilleures fortunes, une préférence présente n'étoit pas pour les autres une raison de jalousie, parce qu'elles avoient toujours l'espérance de plaire à leur tour, & souvent à ceux même

qui les avoient d'abord négligées. Enfin je leur trouvai non-seulement des façons & des usages, mais encore des principes qui leur étoient propres. Elles ne s'en écartèrent pas un moment ; & dans la satisfaction qu'elles me causoient, je répétai plus d'une fois à l'oreille du marquis : elles sont charmantes.

Il auroit été difficile que l'ennui se glisât dans notre assemblée, car un plaisir étoit toujours prêt à suivre l'autre. Le chant succéda aux propos de table, Mesdemoiselles X & XI nous amusèrent long-tems par une abondance de jolies chansons. Après s'être fait entendre successivement, elles nous donnèrent des *duo*, avec autant de justesse & de précision qu'à l'opéra. Les couplets vinrent ensuite. Ceux qui n'ont point entendu chanter des couplets aux demoiselles X & XI, ignorent ce qu'il y a de plus agréable au monde. On finit par des rondes & des *chorus*, qui nous conduisirent fort avant dans la nuit. Le chevalier qui vouloit faire sa cour à toutes nos belles, avoit proposé de danser en sortant de table, pour faire briller le talent de mademoiselle XII. Mais comme la nuit étoit fort claire, elle fut la première à souhaiter d'en passer le reste au jardin. Abandonner un plaisir tel que la danse, après avoir passé quatre heures à table, c'étoit marquer que nous avions des

amusemens de reste. On fit quelques tours d'allées qui aboutirent à retourner sur ce délicieux gazon, où nous avons passé deux heures avant le souper. Le marquis avoit ses vues en nous y conduisant. Il étoit pour les histoires nocturnes, c'est-à-dire pour les petits récits entre clair & sombre, tels qu'il nous en avoit procurés à notre seconde fête. Il en fit la proposition aux demoiselles, qui ne marquèrent point d'éloignement pour cette nouvelle scène. On s'assit, & mademoiselle X commença sans se faire presser.

Ma vie, nous dit-elle plaisamment, n'a rien de plus héroïque que mes rôles de théâtre; mais j'ai eu dans mes chaînes un héros dont je veux vous raconter une singulière aventure. Il avoit entendu parler de moi jusqu'au fond du nord; car où n'ai-je pas porté la gloire de mes fers? Ayant été dangereusement blessé dans une bataille, il prit le prétexte de quelques douleurs qu'il ressentoit après sa guérison, pour venir consulter les chirurgiens de Paris. Son premier motif étoit de me voir. Il me le protesta du moins à son arrivée, quoique la suite ait fait connoître qu'il avoit besoin de secours pour sa blessure. Je ne fus point insensible à l'empressement qu'il marqua pour me plaire. Mais j'étois liée avec un autre amant qui n'étoit pas moins passionné pour moi, & que je ne voulois pas perdre. Il

étoit question d'accorder ces deux intrigues. Je trouvai un expédient merveilleux. Il ne me fut pas difficile de savoir à quels chirurgiens mon étranger s'étoit adressé. Je les allai voir. Je ne leur cachai point qu'il avoit des vues sur moi ; & je leur demandai si l'état de sa santé lui permettoit de penser à l'amour. Ils me répondirent qu'étant beaucoup plus mal qu'il ne se l'imaginait, rien ne pouvoit être si dangereux pour sa vie. Cette réponse favorisoit mon dessein. Je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me rendre service, & d'obliger tout à la fois deux honnêtes gens ; ce qu'ils pouvoient faire d'un côté , en me donnant un certificat formel de leur décision , & de l'autre en persuadant la même chose à l'étranger. Ils y consentirent. Je partis fort contente de ma visite. Dès le même jour , j'expliquai à mon amant l'occasion qui se présentait pour moi d'obtenir des avantages considérables , & je lui montrai le certificat qui devoit le rassurer. Aux doutes & au chagrin qu'il me témoignait , je répondis par des reproches & des plaintes. Ne lui offrois-je pas une preuve de tendresse & de fidélité ? N'aurois-je pas pu le tromper par des artifices , ou le quitter sans ménagement ? S'il ne fut pas persuadé de ma bonne-foi , il m'aimoit trop pour ne le pas feindre. Lorsque je fus assuré de lui , je tournai mes batteries vers

l'étranger. Je lui dis que ne voulant point avoir sa mort à me reprocher, il étoit impossible que j'eusse pour lui toutes les complaisances qu'il désiroit ; mais que j'avois de la reconnoissance pour ses sentimens, du goût pour ses bienfaits, & que s'il étoit disposé à remplir ses offres, je serois fort assidue à le voir & fort attentive à lui plaire. L'ordonnance des chirurgiens, qui se joignit à mes représentations, le fit entrer dans toutes mes vues. Il se crut trop heureux qu'une fille de ma sorte voulût passer le jour près de lui dans l'oïveté, pour une grosse somme néanmoins qu'il convint de me donner tous les mois. Je me trouvai la plus heureuse créature du monde ; riche par les libéralités de deux amans, & tranquille, parce que je n'avois rien à me reprocher. L'amant du jour m'envoyoit prendre le matin dans son carrosse pour me traiter délicieusement jusqu'au soir ; & l'autre étoit le soir à m'attendre chez moi, pour m'accabler de caresses jusqu'au lendemain. Cette agréable vie dura six semaines. Je ne m'en serois jamais lassée. Mais voyez de quoi le bonheur dépend, & si la prudence y contribue beaucoup. Dans le tems que je croyois ma fortune établie, un maudit laquais. Jusqu'ici le récit de mamadoiselle X. avoit été fort sérieux ; mais voilà l'envie de rire qui la prend, avec ces grands

éclats que ceux qui l'ont connue , peuvent se représenter. Nous la regardâmes avec surprise & toutes nos instances pour lui faire continuer son histoire , ne pûrent arrêter ce transport. Comme elle se tenoit les côtés, en recommençant toujours, nous nous mîmes à rire aussi pour la contrefaire. Cette voie nous réussit. Ha ! le maudit laquais, reprit-elle. Aussi étoit-il Moscovite, pour le moins, & ces gens-là n'entendent guères la galanterie. En me reconduisant le soir jusqu'à la porte de ma chambre, avec un zèle que je ne lui demandois pas, il apperçut sans doute mon amant, qui m'attendoit en robe de chambre. Quatre minutes se passent. On frappe à ma porte. C'étoit l'étranger. Là-dessus les ris de mademoiselle X. recommencèrent, jusqu'à lui faire perdre haleine. Nous affectâmes d'être sérieux. Je ne trouve là rien de si risible, lui dit gravement le marquis. Rien n'y servit. Il fallut encore laisser passer cet accès. Ah ! s'écria-t-elle, en éclatant comme une folle, je ris de mes souvenirs. Vous n'avez pas été témoins d'une si plaisante scène. Il étoit comme l'autre en robe de chambre & en bonnet de nuit, couvert de ses emplâtres & de ses cataplasmes. Jugez quel fut mon embarras au milieu de deux hommes qui étoient si peu contents de se rencontrer. Je me mis à rire comme je ne puis encore m'en empêcher

empêcher. Effectivement, les éclats recommencèrent. Enfin, après avoir ri jusqu'aux larmes, elle nous promit d'achever sérieusement. Je pris néanmoins mon parti, reprit-elle, qui fût de lui demander ce qu'il souhaitoit de moi si tard. Il me reprocha ce qu'il lui plut de nommer assez grossièrement ma friponnerie. Ce ton me piqua, mais sans me faire oublier qu'à la figure il y avoit peut-être quelque chose de choquant pour lui dans ma conduite. Je tâchai de faire tourner l'aventure en plaisanterie. Cette affaire, lui répondis-je gaiement, peut être jugée de deux manières; ou par l'exemple, ou par le droit. De ces deux méthodes, si nous prenons la première, voilà un galant homme, continuai-je en lui montrant mon amant, qui se contente de me voir environ douze heures sur les vingt-quatre, & qui s'en accommode fort bien, quoiqu'il ne soit pas moins exact que vous à payer. En France, l'exemple est une règle. Cependant, ajoutai-je, si vous ne vous tenez pas à nos usages, & que vous imaginant m'avoir seul depuis six semaines, vous ayiez prétendu me payer chaque jour pour les vingt-quatre heures, la difficulté n'est pas plus grande; il ne s'agit que de vous rendre la moitié de la somme. Cette plaisanterie, pendant laquelle il eut le tems de faire ses réflexions, ou peut-être la fermeté de

mon amant qui ne paroissoit pas fort ému de l'aventure, lui fit prendre le parti de se retirer fans me répondre. J'attendis impatiemment le lendemain, dans le doute si je verrois arriver son carrosse. Il ne m'envoya qu'une lettre, accompagnée de cent louis. La lettre ne contenoit pas le moindre reproche. Elle portoit que se rendant justice, il reconnoissoit qu'à son âge & dans sa situation, il ne devoit pas exiger qu'une fille telle que moi lui sacrifiât ses plaisirs; qu'il me remercioit d'une complaisance qui s'étoit soutenue trop long-tems, & qu'il m'envoyoit les dernières marques de sa reconnoissance. Je trouvai de la noblesse dans ce procédé. J'aurois été capable de lui renvoyer ses cent louis, si j'eusse été plus piquée. Mais je suis bonne. Je lui pardonnai le petit chagrin qu'il m'avoit causé, & je lui fis le plaisir d'accepter son argent.

Nous trouvâmes ce récit dans la vraisemblance de l'humeur & du caractère. Mademoiselle XI. avoit eu le tems de préparer le sien. Ce fut apparemment ce qui le rendit si court.

J'ai eu des amans, nous dit-elle; eh! qui n'en a pas? Mais ce qui peut vous surprendre à la première vue, j'en ai eu quarante, de bon compte; car j'ai toujours eu soin d'en tenir un état fort exact. Si vous demandiez comment cela

arrive, on seroit embarrassé soi-même à vous le dire. L'un déplaît ; l'autre vous quitte. C'est un petit-maître qui n'est capable d'attachement que pour quinze jours, un officier qui n'a que six semaines à passer à Paris, un homme de robe, ou d'église, qui craint le scandale au bout de trois mois. On n'est pas maîtresse de la constance d'autrui. Mais je vous proteste, foi d'honnête fille, que je n'ai jamais eu deux intrigues à la fois. Ainsi, toutes mes infidélités sont sur le compte des hommes. Il y a quelques années qu'un fort honnête financier prit un goût très-vif pour ma figure. J'étois libre, je ne le rebutai pas. Il étoit prêt à conclure, lorsque le hasard le fit tomber dans mon cabinet sur un écrit intitulé, Liste de mes amans. Ils y étoient tous, noms & titres, avec la date de l'engagement & de la séparation. Je m'aperçus de l'effet que cette découverte produisoit sur lui. Un poison froid ne l'auroit pas glacé plus subitement. Mon foible n'est pas de me déconcerter. D'ailleurs, c'étoit un homme raisonnable ; aussi le pris-je par la raison. Connoissez-vous, lui dis-je, quelque femme qui soit mariée depuis dix ans ? Oui, me répondit-il. Je la suppose aimable, repris-je, croyez-vous que si elle devenoit veuve, vous eussiez du dégoût

pour elle par la raison qu'elle auroit été dix ans la femme d'un autre ? Non, me dit-il ; celle que je connois est une femme sage, & son mari est un honnête homme. Eh bien, répliquai-je, il y a dix ans que je suis dans la galanterie ; le nombre des nuits n'a pas été plus grand pour moi que pour cette femme si sage, & je n'ai jamais eu deux amans à la fois. Figurez-vous que les quarante n'en font qu'un, qui a toujours été le même. Mon financier fut si frappé de ce raisonnement qu'il entra aussitôt dans mes chaînes.

On tomba d'accord avec mademoiselle XI, que pour les sens il y a peu de différence entre une femme qui a passé dix ans avec le même homme, & celle qui en a vu successivement quarante dans le même espace. Mais vous comptez pour rien, lui dit quelqu'un, le désordre du cœur dans cette multitude d'engagemens ? Bon, répondit-elle, c'est ce qui nous rend plus aimables & plus piquantes. De quoi se forme le mérite d'une femme, si ce n'est de l'agrément de l'esprit & des manières ; & qu'est-ce qui le donne, si ce n'est l'expérience, qui ne s'acquiert après tout, que par l'exercice & la variété ? Votre chaste veuve n'a qu'une façon de plaire, qui étoit le goût de monsieur son mari. Nous

en avons mille. Essayez-en trois mois, & payez bien, vous verrez qu'une fille d'opéra est un trésor.

Quoique personne ne s'offrit pour cet essai, nous reconnûmes tous de bonne foi que l'éloge étoit juste, & qu'il n'y avoit rien de si séduisant qu'elle & toutes ses compagnes. Moi-même, qui n'en jugeois pas sur les mêmes principes que l'assemblée, je cessai de m'étonner qu'elles fissent des impressions si fortes sur une infinité d'hommes qui ne cherchent que de la dissipation & de l'amusement. Pour les petits soupers du moins & les parties libres de plaisirs, je les mis fort au-dessus de tout ce que j'avois vu dans le même lieu.

Mademoiselle XII, fut un peu moins prompte à commencer son récit. Pour parler d'elle-même, elle auroit voulu s'être préparée plus long-tems; & je vis fort bien qu'elle pensoit moins à nous amuser, qu'à nous donner une haute idée du pouvoir de ses charmes. Cependant elle nous fit cette histoire. Vous ne sauriez croire, nous dit-elle, combien mon dernier engagement m'a causé d'embarras. J'étois sollicitée par deux hommes, entre lesquels j'ai été très long-tems à me déterminer; le D. de... & Z... à qui j'ai enfin donné la préférence. Ce n'est pas que je ne sache mettre de la distinction entre un homme de qualité &

un homme d'affaires. Il est bien doux, messieurs, d'entendre demander qui l'on est, aux spectacles ou à la promenade; & d'entendre dire autour de soi, c'est la maîtresse de M. le D. de...; il en est fou, il se ruine pour elle. Cela procure une certaine considération. Les gens vous regardent, & s'entretiennent de vous. Est-on chez soi? On est respectée de son hôtesse & des domestiques. Mais comme je quitte peu ma maison, & que j'ai l'humeur douce, je ne me soucie point de ce qu'on pense dehors, & je n'ai pas besoin du nom d'autrui pour être obéie des gens que je paye. D'ailleurs je considérois que les seigneurs sont incommodés par le bruit. Ils veulent qu'on leur connoisse un attachement. Ils amènent leurs amis à souper. Ils s'enivrent. Ils perdent le respect, & vous êtes traitée dans ces occasions comme une fille. Enfin j'étois déjà portée à préférer Z..., qui est un homme fort riche, ennemi du faste, capable de me faire du bien, & de s'attacher pour long-tems. Deux raisons ont achevé de me tourner vers lui. Un jour, le D... qui se désespéroit de mon incertitude, me proposa cinquante louis pour obtenir mes faveurs. Ce compliment me fit voir qu'avec beaucoup d'amour, il avoit peu d'estime pour moi. Eh! si, lui dis-je. Vous me donneriez cinquante louis ce soir, & vous me quitteriez. Ne serois-je pas demain la plus mal-

heureuse fille du monde ? Il voulut réparer cette grossièreté. Il m'offrit de m'assurer une forte pension pour quatre ans , avec promesse de la faire durer toute ma vie , si nous étions contents l'un de l'autre. Peut-être parloit-il de bonne foi. Mais il m'avoit choquée. Je soutiens mon état avec honneur. Je suis fille à sentimens. Il arriva , deux jours après , un incident fort comique , qui acheva de me dégoûter de lui pour jamais. La D... sa femme ayant appris qu'il étoit continuellement chez moi , s'imagina fort bien ce qu'il y pouvoit chercher. On prétend qu'elle l'aime. D'autres veulent que leur bien étant dérangé , elle s'efforce d'arrêter ses dépenses. N'importe quel motif. Je me laissai conduire à l'étoile avec une de mes compagnes , par deux amis du D... , qui venoient souvent me voir avec lui. Nous n'y fûmes pas long-tems sans appercevoir deux dames , qui avoient leur carrosse dans l'allée d'en haut , & qui s'approchèrent de nous à pied. Elles me considérèrent avec attention. Nos guides les ayant saluées avec un sourire , je commençai à prendre quelque défiance. Mes soupçons se confirmèrent , lorsqu'ayant jeté les yeux vers l'allée d'en haut , je reconnus un carrosse de D... & la livrée de D... Mais on ne prétendoit pas me laisser dans le doute. En prêtant l'oreille , j'entendis madame la D... qui disoit tout bas à l'autre dame :

Il faut convenir que cette créature est fort bien. Je ne l'aurois pas crue si belle. Voilà de quoi faire tourner la tête à mon mari. Mais, ajouta-t-elle assez haut pour être entendue, j'aurai soin de la faire avertir que si elle le reçoit plus long-tems, elle sera dans quatre jours à l'Hôpital. Cette menace, dont je ne perdis pas un mot, me rendit furieuse. Je ne pus m'empêcher de répondre; allez, madame, ce n'est pas ma faute si je suis plus belle que vous; & pour une grande dame, c'est fort mal fait de s'en prendre à moi. Gardez-le bien, votre monsieur le D..., on ne pense pas à vous l'enlever, & je ne veux pas qu'on m'accuse de faire mourir les D... de jalousie. Elle passa, d'un air dédaigneux, sans marquer d'attention pour ma réponse. Dans la satisfaction que j'avois de n'être pas demeurée muette, je ne laissai pas de sentir un mortel dépit, qui alla jusqu'à me faire pleurer. Je m'obstinai à vouloir retourner sur le champ à la ville. En arrivant, je déclarai aux deux amis du D... que je pénétois à merveille la pièce qu'ils m'avoient jouée; mais que ce seroit la dernière, & pour le D... & pour eux. Les ordres furent donnés à ma porte, sans que rien ait été capable de me les faire rétracter. Dès le même jour, j'acceptai les offres de Z..., avec qui j'ai vécu depuis fort tranquillement. Il n'a d'autre défaut que de m'aimer

trop. Cependant je ne le hais pas, & je ne trouve pas même sa jalousie importune. J'ai la complaisance de ne voir que lui. C'est la première fois, depuis long-tems, que j'ai pris droit de son absence pour souper avec ces messieurs, dont la plupart sont mes anciens amis; & quoique je le trouve fort ridicule d'avoir prétendu me lier par des sermens, je puis m'en repentir, & même les oublier, sans être tentée de les rompre.

Le récit de mademoiselle XII, m'avoit attaché. Je ne le pris point du côté qu'elle s'imaginait, c'est-à-dire, comme une peinture assez burlesque de l'effet de sa beauté, & de l'amour du D,.. mais j'avois été frappé de son langage, de ses principes, & de tout ce qui n'avoit servi qu'à faire rire les autres. Je me rappelai ce que le marquis m'avoit promis, sur le peu de goût que je lui avois marqué pour nos deux premiers soupers; une troisième partie, qui n'auroit rien de semblable aux deux premières. Je la trouvois en effet dans les agrémens singuliers des deux demoiselles de l'opéra; mais plus encore dans le caractère de mademoiselle XII, qui étoit tout à fait nouveau pour moi. C'étoit le point que j'avois cru impossible entre l'honnêteté & la débauche. J'admirois une femme, qui, sans connoître la vertu, en retenoit une certaine image, & m'y paroïssoit même attachée jusqu'au scrup-

pule. Comme je n'ignorois pas que Paris est rempli de cet ordre de demoiselles, dont j'apprenois pour la première fois les usages & les maximes, & que j'étois informé qu'elles font les délices d'une infinité de gens qui emploient le superflu de leurs richesses à les entretenir, je regardai ce goût comme une espèce de luxe inconnu à nos ancêtres; mais je compris aussi qu'à la réserve de la religion, qui n'admet aucun tempérament, il y avoit peu de devoirs civils avec lesquels il ne pût s'accorder. Je sentoits du moins qu'il tient un rang distingué entre les plaisirs; & qu'en supposant, dans toutes les femmes de cet ordre, la même retenue dont j'avois l'exemple devant mes yeux, avec le même air de liberté & les mêmes charmes, il n'y avoit rien dans leur commerce, non-seulement qui choquât la bienséance des mœurs, mais qui ne le rendît infiniment agréable.

Pendant que je me livrois à cette pensée, on avoit engagé mademoiselle XIII, à faire son récit. Je suis une plaisante fille, nous dit-elle d'un ton charmant; je n'ai jamais pu joindre quatre phrases ensemble. Mon talent est pour les exclamations. Cependant quand on m'écoute jusqu'à la fin, on parvient quelquefois à comprendre ce que j'ai voulu dire. Je me souviens qu'il y a trente ans.... La folle ! interrompit

le chevalier ; elle n'en a pas dix-huit. Ne voilà-t-il pas , reprit-elle ; on oublie qu'il faut m'écouter jusqu'au bout. Mais vous serez cause que je vais m'observer davantage. C'est de ma mère que je parle, Il y a trente ans , & je m'en souviens , parce qu'elle ne cesse pas de me le répéter ; que s'étant mariée dans une province éloignée , elle écrivit à son frère qui étoit valet de chambre d'un jeune seigneur à Paris , qu'elle avoit eu un rêve fort extraordinaire. Oh ! des rêves , j'en ai quelquefois aussi de fort bizarres ; mais je parle de celui de ma mère. Elle avoit donc rêvé , quoiqu'elle n'eût point encore d'enfans , qu'elle se trouvoit mère d'une fille extrêmement jolie , qui faisoit la fortune de toute sa famille. Son frère , que je puis nommer hardiment mon oncle , car il est revêtu aujourd'hui d'une bonne charge , lui répondit qu'il ne falloit pas négliger les avis du ciel ; que s'il lui venoit une fille , il falloit l'élever avec beaucoup de soin , & l'envoyer toute jeune à Paris ; qu'il achèveroit de la faire instruire , & que suivant ses talens , il la pousseroit dans le monde pour accomplir la prédiction. Il se passa douze années entières sans qu'elle eût d'enfant. On avoit perdu confiance à l'oracle. Enfin , je vins au monde dans la treizième. La rare pièce ! & de combien d'efforts la nature n'a-t-elle pas eu besoin

pour ce chef-d'œuvre ? Toutes les espérances renaissent. On me trouve jolie, c'est-à-dire, chifonne, telle que vous me voyez encore. On m'élève fort bien pour des gens de notre état. Lorsque je fus à l'âge de douze ans, il prit envie à ma mère de vérifier son ancien songe. Elle écrit à mon oncle qui servoit encore le même maître. Sa lettre portoit que me trouvant en âge d'être propre à quelque chose, avec bien de petits agrémens dont il seroit surpris lui-même, elle me mettoit dans le coche, qui devoit arriver le sixième jour ; que c'étoit sur lui désormais qu'elle se reposoit de mon éducation & de ma fortune ; qu'il devoit me mettre quelque part en apprentissage, & ne pas manquer sur-tout de m'aller recevoir à l'arrivée du coche. Cette lettre vient à Paris par la poste, est portée à mon oncle, qui se trouve absent par hasard, & jusqu'à son retour, prend place sur une table dans une des antichambres de l'hôtel. Le maître avoit eu le tems de vieillir depuis environ vingt-quatre ans ; mais le goût du plaisir ne vieillit point. Il apperçoit la lettre. Il s'attribue le droit de l'ouvrir. Il la trouve si intéressante, qu'il l'ayant serrée fort soigneusement, il attend son valet de chambre avec un plan tout dressé pour l'éloigner. Il lui ordonne de prendre sur le champ le meilleur cheval de son écu-

rie, & de se rendre à Versailles sans perdre un moment. C'étoit pour une affaire si pressante, qu'elle ne pouvoit souffrir le moindre délai. Il lui donne une lettre de sa main pour un seigneur de la cour, qui devoit lui expliquer d'autres ordres. Mon oncle part, charmé de la confiance de son maître. La lettre dont il étoit chargé contenoit une prière à celui dont elle portoit l'adresse, de faire enfermer le messager pour quatre jours, sous une clé des plus sûres. En effet, mon oncle est conduit sous divers prétextes, dans une chambre à l'écart, où l'on attend qu'il soit entré, pour lui déclarer que par des raisons mystérieuses, qui ne doivent pas l'alarmer, il aura le tems de dormir pendant quatre jours. Il n'en restoit que deux jusqu'à l'arrivée du coche. Le maître les employe à faire meubler proprement une petite chambre, dans une rue écartée. Il y met une servante, à qui il promet une jolie maîtresse. Ensuite, prenant un habit convenable à son dessein, il vient tranquillement me recevoir au coche. Il demande sa nièce. Je me jette à son cou. Eh ! bon jour, mon cher oncle. Je l'embrasse pour mon père, pour ma mère, & pour moi. Il me fait entrer dans un fiacre, où il me rend mes embrassemens à son aise. Nous arrivons au logement qui m'attendoit. Il me promet de m'y

tendre heureuse comme une petite reine; Rien n'y manquoit pour charmer les yeux d'une jeune fille. Je fus toute glorieuse de voir une servante sous mes ordres. Enfin, il m'assure que Paris est un lieu dangereux; où il ne peut me laisser seule pendant la nuit, exposée aux esprits & aux voleurs. Ainsi je trouve, sans y penser, un amant fort tendre dans mon oncle. Vous me demanderez si j'y fus absolument trompée, ou si j'étois déjà capable d'être entraînée par le plaisir. Non; je suis de trop bonne foi pour le dire. Mais le charme de l'abondance, la vue de mille jolis colifichets, & l'espérance d'une vie heureuse, m'aveuglèrent. Cependant mon oncle revint deux jours après. Je ne fais de quelles précautions son maître eut besoin pour lui apprendre son artifice. Il le fit consentir à se taire, & le prix de cette complaisance fut une bonne direction qu'il obtint pour lui dans les fermes. Je fus adorée de mon amant. Ma mère, à qui je marquai ma fortune & celle de mon oncle, m'écrivit qu'elle venoit de perdre mon père, & se hâta de recueillir tout ce qu'elle possédoit pour venir s'établir avec moi. Nous avons vécu dans cet état près de quatre ans & demi, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de mon amant. Il m'a laissé une pension viagère de douze cens livres, qui auroit suffi pour me conduire à quel-

que chose, si mon oncle avoit daigné prendre quelque intérêt à mon établissement. Mais ayant acquis de quoi se procurer une charge honorable, il a refusé de me voir depuis la mort de son maître. Le chagrin de me trouver comme abandonnée, l'habitude d'une vie commode, & les conseils de ma mère, qui s'est accoutumée aussi à l'opulence, m'ont fait écouter les offres de l'homme de robe, qui prend soin à présent de mes affaires. Il est riche. Il est homme commode. Ses accès de goutte me laissent souvent une liberté dont je n'abuse jamais. Miséricorde ! s'écria mademoiselle XIII, en s'interrompant. Je crains d'avoir ici distillé l'ennui & le sommeil. Et je sens moi-même à la fin de mon histoire, une langueur qui me fait bâiller.

Nous l'assurâmes au contraire qu'elle nous avoit fort amusés. J'avois été plus attaché qu'un autre, par quelques idées dont elle m'avoit fourni l'occasion. La manière dont elle étoit entrée dans la route du plaisir, m'avoit servi d'explication pour ce grand nombre de jeunes filles qui sont réduites au même sort, & dont la multitude doit causer de l'étonnement. On demande quelle est la source d'une dépravation si commune dans un sexe, dont le partage naturel semble être la pudeur & la modestie ? Il est certain qu'elle vient moins de leur incontinen-

ce, que de celle des hommes. Aussi en sont-elles ordinairement la victime. Les plus heureuses, & sans doute les moins coupables, sont celles qui se tenant au premier degré de leur chute, regardent avec horreur des précipices beaucoup plus profonds, qui ne sont pas bien loin au-dessous d'elles. Dans cette situation, où la débauche grossière les révolte encore, où quelques restes de sentiment échappés au naufrage de leur vertu, produisent le goût de la bien-séance, sans affectation & sans austérité, si elles joignent de l'esprit & de la politesse aux agréments naturels qui ont causé leur perte, elles forment ce troisième ordre, cette classe singulière, où l'on trouve presque autant de décence que de liberté dans les plaisirs.

L'aurore commençoit à nous annoncer le jour. Sa lumière nous fut moins incommode que sa fraîcheur. Les demoiselles, en se disposant à partir, eurent le courage de nous donner encore quelques airs de chant, pour entrer en lice avec les rossignols, qui se faisoient entendre sur tous les arbres du bois. On ajouta cent jolies choses sur la naissance du soleil. Comme il y entroit plus de vivacité que d'ordre & de raison; quel persiflage! s'écria mademoiselle XI. Ce mot étoit nouveau pour moi; ou plutôt je l'avois entendu plusieurs fois, sans en avoir pu deviner le sens.

Je le demandai au vieux marquis. Ma foi, me dit-il, je l'emploie comme un autre, sans l'entendre mieux que vous. Mais je crois qu'à le bien prendre, c'est ce que nous faisons à présent & ce que nous avons fait toute la nuit. Demandons-le à mademoiselle XI, qui vient de s'en servir. Elle nous protesta qu'elle l'ignoroit, & qu'elle ne l'avoit appliqué à nos extravagances que pour l'avoir entendu mille fois dans les mêmes occasions. Toute la compagnie fit le même aveu d'ignorance. De cent personnes à qui j'ai fait depuis la même demande, je n'en ai pas trouvé deux dont les définitions se soient accordées. La mienne, pour joindre ce trait de grammaire à mon histoire, ne sera ni longue ni recherchée. Le persiflage, autant que j'ai pu le comprendre dans la suite, est l'art de railler agréablement un sot par des raisonnemens & des figures qu'il n'entend pas, ou qu'il prend dans un autre sens. Mais nos demoiselles ne se croyoient pas si obligées de savoir ce qu'elles disoient, que de le dire avec beaucoup de grâce & d'enjouement. Elles nous firent terminer la fête par une danse générale, pour nous marquer qu'elles ne se rendoient point au sommeil; & se dérobaient comme des éclairs, elles se jetèrent dans les voitures qui devoient les reconduire.

Comme je n'avois point entendu parler de présent, & que je supposois qu'elles n'étoient parties qu'après avoir été payées, je demandai au marquis si je n'avois pas dû leur donner aussi quelques louis d'or. Justice ! s'écria-t-il. Eh ! de quel barbare climat sortez-vous ? Vous auriez joué à vous faire dévisager. Apprenez qu'à l'opéra on ne connoit point l'intérêt fordide. On est volontiers d'une partie de souper. Si l'on se croit capable d'y donner du plaisir, on vient aussi pour en prendre. Enfin l'on se croit compagnie. Je ne dis point, ajouta-t-il, que si vous avez trouvé les demoiselles assez aimables pour vous faire souhaiter de les revoir, vous ne puissiez offrir quelque jour, une tabatière de prix, une belle robe, un diamant qu'elles vous feront la grâce d'accepter. Mais vous aurez soin que le présent soit du meilleur goût, & qu'il soit offert avec quelqu'affaisonnement de fine galanterie. Je ne vous conseille pas même d'y manquer, si vous voulez paroître quelquefois avec un peu de considération dans les coulisses. Bonne instruction, lui dis-je. Je ne me lasse pas d'entendre ce qui augmente mon admiration pour un petit peuple si aimable. Cette partie, que j'ai trouvée charmante, ne sera point apparemment la dernière. Je vous ferai ma cour, peut-être chaque

mois d'un ou deux de ces délicieux soupers, comme je vais une ou deux fois la semaine à l'opéra.

Après les douces fatigues d'une si belle nuit, le jour entier ne me parut pas trop long pour réparer l'épuisement de plusieurs veilles. Mais je n'eus rien de si pressant le troisième jour, que de retourner chez monsieur & madame de B... Les reproches du mari, pour une absence qui lui avoit paru trop longue, me persuadèrent enfin qu'il trouvoit une satisfaction sincère à me voir. Je ne pus être assuré de même, des véritables sentimens de madame de B.. La politesse & la douceur étoient trop inséparables de son caractère pour me laisser voir d'autres apparences; mais une sévère modestie sembloit faire la garde autour d'elle, & veiller sur toutes ses actions. J'aurois appréhendé de la contraindre, si l'air aisé qui accompagnoit ses moindres mouvemens, & la bonté même avec laquelle elle paroissoit me souffrir, ne m'eussent persuadé que cette retenue lui étoit naturelle. J'avois pris la fin de l'après-midi pour ma visite. M. de B... me proposa familièrement de demeurer à souper près de son lit avec sa femme. Elle prévint ma réponse. Ne gênez pas M. le comte, lui dit-elle. Vous figurez-vous qu'il n'ait pas ses parties faites, & qu'il puisse trouver de l'amusement à souper seul

avec nous ? Je lui répondis, sans affectation, qu'il y avoit sans doute vingt soupers dont je pouvois être, mais que n'ayant point d'engagement formel ce jour-là, j'accepterois volontiers l'offre de M. de B..., si elle avoit la bonté d'y consentir. Je demurai. Tous les plaisirs du monde n'approchent point de cet agréable souper. Je mangeai peu, quoique nous fussions fort bien servis. Mais je trouvai dans les charmes de madame de B..., une nourriture délicieuse pour tous mes sens. J'étois à deux pas du lit, placé néanmoins vis-à-vis d'elle, & la table assez étroite. Que je lui découvris de nouvelles perfections ! Quels trésors de beauté, d'esprit & de grâces ! Je sens bien que dans l'admiration que m'inspiroit une si belle perspective, il entroit déjà de vives étincelles du feu qui s'allumoit secrètement dans mon cœur. Mais avec autant de liberté pour la voir, pour l'observer, pour l'entendre, elle n'auroit pas paru moins charmante à tous les hommes du monde. C'étoit la justice même que je croyois lui rendre, qui m'empêchoit encore de distinguer la nature de mes sentimens.

Je me retirai si plein d'elle, que les raisons qui m'avoient déterminé à mettre quelque distance entre mes visites, me parurent beaucoup plus foibles. Le lendemain j'attendis impatiemment le soir. Je repris le même chemin vers la

même heure. Elle parut surprise de me voir. Mais ce fut l'impression d'un moment. Son mari témoignant toute la joie qu'il étoit capable de sentir dans la situation, nous recommençâmes un entretien dont il ne parut pas moins satisfait que moi. J'allois me retirer, lorsque me regardant avec un sourire; n'y a-t'il pas d'indiscrétion, me dit-il, à vous demander où vous êtes engagé? Je ne le suis pas, lui répondis-je, autrement qu'hier. Que ne demeurez vous donc avec nous, reprit-il; du moins si vous ne vous laissez pas de faire mauvaise chère, en triste compagnie? Je n'osai répondre, sans avoir jeté un coup d'œil sur madame de B... Elle baissa la vue; mais je ne remarquai rien sur son visage de contraire à mes desirs. Non, dis-je aussitôt à son mari, je ne m'en lasse point, & je lui donne assurément un meilleur nom; je demeurerai volontiers. Mon caractère, ajoutai-je, se ressent peu de mon âge. Il ne me porte point à la dissipation. J'aime au contraire la maturité de l'esprit, quand elle est jointe à la bonté du cœur; & je trouve ici l'une & l'autre. Il seroit fort heureux pour moi, répondit-il, que vous me crussiez seulement capable de vous reconnoître ces deux qualités, & de les estimer tout ce qu'elles valent en effet. J'en jugerai par le plaisir que vous prendrez à nous voir; & du plaisir, par la constance de vos visites.

Je rappelle ici les invitations & les instances de monsieur de B... pour justifier en quelque sorte l'assiduité avec laquelle je continuai de le voir, & de souper même chez lui presque tous les jours. Je suis bien éloigné de prétendre que les sentimens qu'il avoit pris pour moi, fussent mon seul motif. Mais ils servirent long-tems à me déguiser l'état de mon cœur. Dirai-je qu'ils me devinrent funestes par une trompeuse illusion ? Je ne dois jamais nommer l'amour sans frémir, parce qu'il m'a précipité dans les plus cruelles infortunes ; mais il m'a fait connoître aussi le bonheur par des impressions si charmantes, que j'ai peine à lui donner des noms trop durs, & que je ne prononcerai jamais le sien sans respect.

Ces visites, ces soupers, auxquels je me livrois avec si peu de ménagement, étoient un mortel poison dont je m'enivrois. Ce ne fut point à l'excès du plaisir que je m'en apperçus ; je m'en étois fait une trop douce habitude. Je ne reconnus l'amour qu'à ses tourmens. Bientôt, au lieu de cette douce émotion, dont je ne pouvois me défendre à la vue de madame de B..., au lieu de cette tranquillité pleine de charmes que je goutois ensuite auprès d'elle, de cette vivacité qu'elle m'inspiroit à table, de cette gaieté dont elle m'animoit, & de mille sentimens délicieux qu'elle sembloit créer dans mon cœur, d'un regard ou

d'un sourire; enfin au lieu du bonheur même, dont j'avois goûté comme les prémices, je tombai dans un état que je ne puis encore me rappeler sans étonnement. Si je désirois de la voir avec une mortelle impatience, ce n'étoit plus pour me livrer à la joie dans sa présence. Il me sembloit au contraire qu'elle devenoit comme le signal de mille sombres idées qui s'élevoient dans mon esprit, & d'autant de tristes sentimens qui se formoient dans mon cœur. J'avois une avidité extrême de l'entendre, & presque nul empressement à lui répondre. Si je la regardois, ce visage que j'avois considéré tant de fois avec un goût si vif d'admiration & de complaisance, rendoit mes yeux immobiles, & les attachoit long-tems avec une langueur stupide, où je ne me surprénois pas moi-même sans confusion. Un coup d'œil, qu'elle jetoit sur moi, sembloit me faire sortir un moment de ma létargie; cependant ce mélange de vivacité & de douceur qui donnoit tant de grâce & de finesse à ses regards, ne tiroit de moi qu'un sourire lent, presque aussitôt fini que commencé; ou ne servoit qu'à me faire changer de posture pour la considérer d'une autre manière, en retombant dans les mêmes méditations. Je souffrois, sans distinguer le siège de ma douleur. J'étois inquiet, avec un extrême étonnement de ne me trouver aucun sujet d'inquiétude. Il m'é-

chappoit des soupirs, & je n'avois rien à craindre ni à regretter. M. de B... qui s'apperçut du changement de mon humeur, me demandoit souvent, avec les inquiétudes de l'amitié, s'il m'étoit arrivé quelque fujet de chagrin. Je lui répondois naïvement que j'ignorois moi-même d'où venoit cette altération, & que je me croyois menacé de quelque maladie. Sa femme ne me faisoit pas les mêmes questions; mais je croyois lire de l'embarras dans ses yeux: & quoiqu'elle me regardât peu, je remarquai qu'elle m'observoit quelquefois avec un air d'intérêt. Ses moindres attentions m'étoient pernicieuses. Elles produisoient dans tous mes sens une révolution qui alloit souvent jusqu'à m'effrayer. Un mot qu'elle m'adressoit me pénétoit jusqu'au fond du cœur. Tout ce qui venoit d'elle, ce qu'elle avoit touché, prenoit pour moi une force magique, qui m'y attachoit par des liens comme invincibles.

Il ne falloit pas des preuves si claires pour me faire connoître la vérité de ma situation. Je n'étois pas arrivé à l'extrémité du mal, sans avoir ouvert mille fois les yeux sur l'état de mes sentimens. Mais défendu, comme je croyois l'être, par des principes dont la nécessité ne m'étoit pas moins présente, je me reposois sur eux de la conduite de mon cœur, & je ne voyois aucun risque à suivre le plus doux de tous les penchans

avec des vues innocentes. J'ignorois les illusions du plaisir, D'un degré à l'autre la distance est imperceptible ; d'ailleurs la pente est si douce, qu'on y glisse presque nécessairement. Cependant tous ces degrés, qui composent une longue chaîne, changent de nature à mesure qu'elle s'étend ; & l'on est effrayé de toucher au crime après avoir commencé par l'innocence.

Je puis le dire néanmoins à l'honneur de ma fermeté : ce ne fut pas la crainte de manquer de pouvoir sur moi-même, & de me rendre méprisable par quelque indiscretion aux yeux de madame de B... & de son mari ; qui me firent rappeler toutes les forces de ma raison ; mais sentant que le désordre de mon cœur étoit contagieux pour ma santé, manquant d'appétit, ne connoissant plus le sommeil, & perdant le goût de mes plus agréables amusemens, je me fis honte à moi-même d'une foiblesse dont les effets étoient si dangereux. Je réduisis toute la question à ce raisonnement : il n'y a point de penchant si doux, d'illusion si flatteuse, de charme si puissant, qui puisse me faire violer les droits de l'hospitalité & du mariage. C'est un devoir sacré qui ne souffre pas même d'objection dans mes principes. Il ne me reste que le plaisir secret du sentiment ; mais je n'y trouve plus qu'un cruel supplice ; & le progrès naturel d'une si violente

altération, ne peut-être à présent que la perte de ma santé & de ma raison. Plaisir funeste ! Il faut y renoncer.

Dès le même jour je prévins monsieur & madame de B. . . . , sur le besoin que j'avois de garder quelque tems ma chambre, pour une ancienne infirmité qui m'obligeoit à ce régime. Je leur fis ce compliment d'un ton tranquille & qui se sentoit déjà de la force de mes résolutions. Le mari me témoigna de l'étonnement; mais ne pouvant rien opposer à des raisons de santé, il se réduisit à faire des vœux pour mon rétablissement. Madame de B. . . . , de qui je pris aussi congé avec un compliment civil, me fit une réponse fort courte. Je ne la regardai point pour être plus sûr de moi, & j'ignorai ce que son visage & ses yeux pouvoient exprimer. Mais quand vous reverrons-nous ? me dit son mari, en me voyant prêt à partir. Je ne fais pas, lui répondis-je tristement; & je fortis sans avoir jeté un regard sur madame de B.

L'effort que je faisois sur moi-même devoit être bien violent, puisqu'en traversant l'antichambre, je sentis des larmes amères qui sortoient de mes yeux. Je m'éloignai néanmoins avec la même constance, & j'allai me renfermer chez moi le reste du jour. J'y passai la soirée

dans un abattement incroyable. La nuit ne fut pas plus tranquille. Je ne l'employai qu'à combattre les mouvemens de mon cœur, & qu'à repousser comme un poison, des images charmantes dont j'avois fait mon bonheur dans un autre tems. Il me fut aisé de concevoir que je ne devois rien espérer de la solitude ; je résolus de me livrer à la dissipation.

Depuis trois semaines que j'étois possédé de ces tyranniques sentimens, j'avois évité les amusemens d'éclat. On m'avoit proposé vingt petits soupers que j'avois refusés. Les maisons tumultueuses m'avoient encore inspiré plus d'éloignement. Comme l'heure où je me rendois chez M. de B..... étoit le point sur lequel tous mes desirs se réunissoient pendant le jour, j'avois cherché pendant le reste du tems des occupations douces & tranquilles. La société du président, & quelques autres maisons dont il m'avoit ouvert l'entrée, celle de la marquise où je voyois régulièrement M. de La..., un petit nombre de visites que je ne pouvois refuser à la bienséance, m'avoient suffi pour remplir les plus longs jours. Mais en réfléchissant sur ma situation, je la trouvai trop insupportable pour en attendre le remède du tems, & je pris le parti de le chercher dans le tumulte du plus grand monde.

J'allai dîner le jour suivant à l'hôtel de... maison célèbre par la brillante & nombreuse compagnie qui s'y rassembloit. J'y passai trois ou quatre heures qui me parurent les plus longues de ma vie. Loin d'y porter l'esprit d'observation, je savois par d'autres expériences que ces grandes assemblées, où personne n'est dans son naturel, n'offrent rien qui puisse attacher l'esprit ni le cœur ; mais c'étoit cette raison même qui m'y conduisoit. Je voulois voir beaucoup de visages différens, des robes, des parures nouvelles, des montres & des tabatières de nouvelle mode, entendre des propos vagues auxquels on n'est point obligé de faire des réponses plus justes, me prêter au bruit, au faste, en un mot, me remplir l'imagination de pompeuses bagatelles. Il n'y manquoit rien de ce que je désirois ; mais après m'être ennuyé plus d'une heure & demie à table, & deux heures à trouver affecté tout ce que je voyois faire ou que j'entendois dire, je me crus délivré du supplice en quittant une compagnie, qui avoit eu l'art de me fatiguer sans me causer de peine ni de plaisir.

C'étoit l'heure de la comédie. Je me flattai d'y trouver une autre sorte de variété qui jetteroit plus de mouvement dans mon imagination. Le spectacle, l'assemblée, la figure des actrices,

la liberté de courir du théâtre aux loges , à l'amphithéâtre , à l'orchestre , aux foyers , m'avoient quelquefois fort amusé. En mettant le pied sur le théâtre , je trouve à l'entrée d'une coulisse le vieux marquis , qui lorgnoit attentivement les balcons & les loges. Je fus obligé de le saluer deux fois , pour le tirer de sa méditation. Enfin m'ayant reconnu , avez-vous vu cet enfant , me dit-il avec transport. Il parloit de mademoiselle XIII , cette jolie maîtresse d'un homme de robe , que nous avons eue à souper. Elle étoit fort brillante dans un balcon. Il faut , reprit le marquis , que nous l'enlevions ce soir à son amant. Il est guéri de sa goutte ; le triomphe en sera plus glorieux.

Je l'écoutai sans lui répondre , il me pressa d'être de la partie. Dans l'impatience des mouvemens qui m'agitoient , je lui dis assez froidement que je le trouvois fort heureux de ce goût vif pour le plaisir , qui ne l'abandonnoit pas un moment ; & je m'assis pour en prendre , s'il m'étoit possible , à la représentation d'une fort belle pièce.

Pendant que je faisois mes efforts pour y fixer mon attention , le marquis , qui ne se rebutoit de rien , alla tenter mademoiselle XIII , par ses offres. Elle m'avoit apperçu sur le théâtre. Son caprice lui avoit inspiré quelques sen-

timens pour moi dans notre première partie. Elle accepta la proposition du souper à deux conditions ; l'une, que j'en ferois, pour le plaisir, lui dit-elle, qu'elle trouvoit à me voir ; l'autre, que son amant, qui devoit la venir prendre à la fin du spectacle, en seroit aussi, parce qu'elle ne pouvoit honnêtement s'en défaire, & que pour ses vues d'ailleurs, elle souhaitoit que j'eusse avec lui quelque liaison. Le marquis conçut tout ce qu'il y avoit de favorable pour moi dans cette explication. Il passa sur la répugnance qu'il avoit à mettre l'amant de la partie, & se hâtant de venir à moi, il me dit à l'oreille que je lui avois des obligations que j'ignorois ; que mademoiselle XIII me vouloit du bien, & lui en avoit dit assez de moi pour se faire entendre ; qu'elle le destinoit sans doute pour la confidence ; qu'il rendoit volontiers ce service à ses amis ; qu'au fond elle méritoit bien que je fusse un peu sensible à ses avances ; que sans chercher à savoir d'où venoit mon air sombre & chagrin, il vouloit absolument que je profitasse de l'occasion ; qu'il alloit faire chercher le chevalier de * * * pour lui demander sa petite maison, en lui offrant d'être lui-même de la fête, & dire à mademoiselle XIII, que j'acceptois avidement le plaisir de souper avec elle.

Il prit ma froideur & mon silence pour un consentement. Son zèle le fit partir aussitôt pour exécuter ce qu'il m'avoit offert. Un moment de réflexion sur son projet, me le fit mettre au nombre des amusemens dont je pouvois espérer de la dissipation. La belle inclination de mademoiselle XIII, me parut un badinage ; mais je me souvenois que son humeur m'avoit réjoui, & c'étoit un remède à tenter pour ma tristesse. Je pris le moment de la saluer du lieu où j'étois. Vers la fin de la petite pièce, son amant se fit voir dans le balcon. Le marquis, qui le connoissoit, & qui avoit déjà donné tous ses ordres pour le souper, voulut se faire un mérite de l'inviter lui-même. Nous le joignîmes. La partie fut liée sans affectation.

M. de XXX, étoit un maître des requêtes, dont la figure & les manières me plurent beaucoup. Je ne lui trouvai pas l'esprit moins agréable. En arrivant à la petite maison, nous apprîmes que le chevalier n'avoit pas voulu souffrir que le souper se fit en notre nom, & qu'ayant consenti d'en être avec quelques-uns de ses amis, il avoit déjà ordonné les préparatifs. Tout agité que j'étois par le trouble de mon cœur, je m'efforçai de ne pas faire un personnage ridicule dans une partie si riante. Les regards & les attentions de mademoiselle XIII,

aidèrent plus que le discours du marquis , à me persuader que je n'étois pas mal dans son esprit. Il eut soin , pendant la promenade , de prendre souvent le maître des requêtes à l'écart , pour me laisser plus de liberté auprès d'elle. La petite coquette en profita mieux que moi. Elle me fit assez comprendre que je ne lui trouverois pas d'aversion pour mes soins. Je reçus ses ouvertures avec plus de politesse que d'empressement.

En nous mettant à table , le marquis ne manqua pas de me placer favorablement. J'étois à la droite de la belle , & son amant à sa gauche. Il se fit pendant tout le souper un petit commerce de ses pieds avec les miens ; c'est-à-dire , que me pressant sans cesse le pied , elle me mit dans l'embarras pour répondre à des déclarations si vives. Au fond , je n'y prenois pas assez de goût pour ne pas regretter une paire des plus beaux bas du monde , qu'elle me salissoit sans pitié. Je me gardois bien aussi de lui rendre ses agaceries , parce que je craignois d'engager le jeu trop loin. Cependant je ne pus me dispenser de les payer quelquefois d'un sourire ; & c'étoit trop encore , puisqu'on prit cette réponse dans un autre sens que le mien. La séance fut fort gaie. Je me fis une cruelle violence , pour

ne laisser rien échapper de l'amertume de mes sentimens.

Avant que de nous quitter, mademoiselle XIII se procura l'occasion de me dire à l'oreille qu'elle avoit su ma demeure du marquis, & que j'aurois le lendemain de ses nouvelles. Cette promesse me toucha si peu, que retombant aussitôt sur le perpétuel sujet de mes peines, je passai le reste de la nuit dans mes agitations ordinaires. A mon réveil, je reçus la visite du marquis, & son premier compliment fut de se féliciter lui-même sur le bon office qu'il m'avoit rendu. Je vous porterois envie, me dit-il ensuite, si j'étois d'un autre âge; elle est charmante, & je la livre à vous dans deux jours. J'avois pris jusqu'alors toute cette aventure pour un badinage, dans lequel je n'étois entré que pour me distraire; & j'allois répondre dans le même sens au marquis, à qui je me serois bien gardé de confier mon triste secret: mais on me rendit une lettre au même moment. Elle venoit de mademoiselle XIII. Lisez vous-même, dis-je au marquis, & voyez si je veux avoir quelque chose de caché pour vous. Il se mit à lire. On m'écrivoit que si j'avois une partie des sentimens dont on aimoit à se flatter, je ferois un peu de gré à la plus tendre fille du monde de s'être ménagé, pour le soir même, la facilité de nous voir. Je n'avois qu'à me rendre à sa porte,

un quart d'heure après minuit. L'incommode n'y seroit plus, & la femme de chambre seroit à m'attendre. L'ai-je prévu ? me dit le marquis, en m'embrassant avec transport. Elle est à vous, sans qu'il vous en coûte un sou. Vous voilà sûr de la plus jolie fille de Paris.

En effet, je commençai à regarder cette intrigue d'un autre œil. Dans la ferme résolution que j'avois d'oublier madame de B. . . . , pouvois-je me procurer une diversion plus agréable ? Je ne lui donnois pas le nom de remède, parce qu'il n'étoit pas question du cœur, qui étoit la source de mes peines ; mais ne pouvois-je pas espérer de tromper du moins mes sens & mon imagination ? Je ne fais à quoi cette espérance m'auroit porté, si je n'avois fait réflexion en même tems, que mademoiselle XIII étoit la maîtresse d'un autre, & que son amant étoit même un fort galant homme. Je n'eus pas besoin de me consulter deux fois. Il est fâcheux, dis-je au marquis, que je n'aye pas un peu moins d'éloignement pour l'injustice ; mais on ne me reprochera jamais d'avoir usurpé le bien d'autrui. Il rit beaucoup de mon scrupule. Quelle fantaisie ? reprit-il. A peine connoissez-vous l'amant ; & vous croyez lui devoir de tels sacrifices ? Si j'avois plus de liaison avec lui, répliquai-je, je balancerois bien moins, puisque

Je regarderois la séduction de sa maîtresse comme un crime des plus odieux. Mais il me suffit qu'il ait des droits sur sa fidélité par la dépense qu'il fait pour son entretien. Je trouve une femme bien méprisable de manquer à son amant, lorsqu'elle se fait payer pour être sage ; mais j'ai plus de mépris encore pour l'homme qui entreprend de la séduire, & qui cherche des plaisirs de cette nature aux dépens d'autrui.

Le marquis étonné de ce discours, me débita une doctrine curieuse sur le fond du droit & sur l'usage. Pour le droit, me dit-il, je suis persuadé qu'une femme qui est une fois sortie des règles austères du devoir, appartient à tout le genre humain. C'est le frein de l'unité rompu dans la religion. Il importe peu que vous soyez calviniste ou luthérien, si vous n'êtes pas romain. Mais quand vous rejetteriez ce principe, continua-t-il, pouvez-vous ignorer quel est l'usage établi ? Le grêluchonage est-il un nom étranger pour vous ? Les maîtresses les plus réglées n'ont-elles pas un favori qu'elles reçoivent secrètement dans l'absence de celui qui les paye ? L'un est pour le cœur, l'autre pour la fortune. Condamneriez-vous deux passions aussi naturelles que la tendresse & le désir de vivre à son aise ? Une femme née pauvre & sensible, seroit bien à plaindre, si elle étoit forcée d'acheter les ri-

chesses au prix de son bonheur. N'est-ce pas assez qu'elle y mette ses charmes ? Enfin, la mode, ajouta-t-il, est si claire sur ce point, que tout homme sensé qui se charge de l'entretien d'une maîtresse, fait son compte là-dessus. Je ne répondrai pas sérieusement, lui dis-je, à votre pitoyable apologie. Mais avec toute la reconnaissance imaginable pour les offres de mademoiselle XIII, vous allez voir de quel ton je vais lui écrire. Je me fis donner une plume & de l'encre, & je fis cette courte réponse.

« Je suis pénétré de votre mérite, & je con-
» nois tout le prix de la faveur que vous m'of-
» frez. Mais je sens que si j'étois attaché à vous,
» rien ne seroit si affligeant pour moi que de
» vous trouver infidelle. Permettez que je n'ex-
» pose point le galant homme qui vous aime,
» à des chagrins qui me feroient mourir de dou-
» leur si j'étois à sa place. » Cette lettre par-
tit aussitôt, malgré les oppositions du marquis, qui trembloit, me disoit-il, pour le ridicule que j'allois me donner dans le monde. Rassurez-vous, lui répondis-je, je ne les crains pas de cette nature. Je ne connois de redoutable ici que le reproche de mon cœur, qui ne se pardonneroit pas de manquer d'honnêteté, dans les plaisirs mêmes de l'amour.

Cet acte de vertu m'avoit peu coûté ; car la

pensée que j'avois eue d'accepter le rendez-vous de mademoiselle XIII, étoit venue de mon trouble, plus que de mon penchant ; & lorsque je revins seul à l'examiner, je la regardai comme une profanation. Il me falloit néanmoins des soulagemens pour le plus pressant de tous les maux. Je continuai pendant plusieurs jours de les chercher dans la dissipation. Il n'y eut point d'assemblées de plaisir où je ne me fisse présenter : spectacles, musique, parties de campagne & de chasse. Je passai des journées entières à prendre pour remède l'exercice des visites, que j'avois été quelquefois surpris de voir choisir à d'autres comme une agréable occupation ; c'est-à-dire, que faisant mettre mes chevaux dès le matin au carrosse, je parcourois toutes les maisons de ma connoissance, avec le dessein formé de ne m'y arrêter qu'un moment. Triste amusement des gens oisifs, & sans passions ou sans goûts. J'en rapportois un double mal, en joignant à ma tristesse une fatigue inutile.

Un jour que je revenois le soir avec ma langue ordinaire, le hasard me fit passer dans la rue de madame de B.... & devant sa maison. L'envie de m'approcher de ce temple m'avoit pris plusieurs fois, & j'avois toujours eu la force d'y résister. Mais je me crus autorisé par l'occasion à me traiter avec un peu plus d'indul-

gence. La nuit étoit obscure. Je fis arrêter mon carrosse à l'extrémité de la rue ; & donnant ordre à mes gens de m'attendre , je revins seul jusqu'à la porte de cette maison terrible , que je regardois comme la cause de tous mes tourmens. Ah ! l'air m'y parut enchanté , & ma respiration d'une douceur admirable. Le poison de l'amour malheureux n'est pas toujours noir & épais. Au milieu de l'inquiétude & du tremblement dont je ne pouvois me défendre , je crus sentir que mon sang circuloit avec plus de légèreté , & que mon cœur battoit moins de tristesse que de joie. Je demurai près d'une heure dans cet oubli de mes peines , attaché par le charme d'une si douce émotion , autant que par mille images flatteuses qui se renouveloient comme à l'envi dans ma mémoire. J'y aurois passé toute la nuit , si l'inquiétude de mes gens ne les eût portés à me venir chercher malgré mes ordres.

Une heure de plaisir , goûtée avec tant de tranquillité & d'innocence , me parut une si précieuse faveur de l'amour , que je me demandai pourquoi je n'avois pas cherché plutôt une consolation si simple , & ce qui m'empêchoit encore de m'en procurer d'autres , dont ma raison , ni la vertu de madame de B..... ne fussent pas plus blessées. Si j'avois vu cette aimable femme

à l'église, ne pouvois-je pas l'y voir encore, l'admirer sans en être aperçu, la recommander au ciel comme son plus parfait ouvrage, enfin, m'accorder une satisfaction qui n'offenseroit personne & qui seroit même ignorée d'elle ? Je dormis d'un sommeil plus paisible, après m'être endormi sur ces idées. Je ne manquai pas le lendemain d'aller à l'église. Je l'y vis arriver avec la modestie, la douceur & la beauté qui composoient son cortège. On auroit remarqué mon trouble si l'on m'avoit observé. Cependant je gagnai sur moi de ne pas sortir du coin où je m'étois placé, & d'où je la considérois librement. Mes sentimens devoient être bien soumis à ma raison, puisqu'en cessant de la regarder, je ne me sentoient point embarrassé à tourner les yeux vers l'autel, pour y adresser mes vœux en sa faveur. Elle sortit. Je la suivis par de longs regards, qui firent passer par mes yeux tous les mouvemens de mon cœur. Après son départ, je ne pus résister à l'envie d'aller m'asseoir sur sa chaise. J'y demeurai plus d'un quart-d'heure, & je n'aurois pas été plus glorieux & plus content sur le premier trône de l'Univers. Le soir, je retournai dans le même lieu où j'avois passé la veille une heure si charmante. J'y trouvai la même douceur, & j'en rapportai de nouvelles consolations.

Depuis plus de huit jours que j'étois dans un état si violent, M. de B. . . . m'avoit fait demander plusieurs fois des nouvelles de ma fanté. J'avois répondu qu'il n'y avoit encore aucun changement. Ses gens m'avoient trouvé au lit, & cette situation sembloit confirmer mes réponses. Mais étant venus dans d'autres tems, ils apprirent enfin, que non-seulement je fortois tous les jours, mais qu'à la réserve d'une profonde mélancolie, on ne me connoissoit aucune marque d'infirmité. Je répondois aux politesses de monsieur de B. . . . en lui envoyant quelquefois aussi mon valet de chambre. Il ne manquoit pas de lui faire diverses questions ; & quoique j'eusse pris soin de dicter les réponses, on fait que pour les moindres commissions, il y a peu de fond à faire sur le bon sens d'un valet. Il m'auroit été bien difficile, au retour du mien, de ne pas l'interroger sur tout ce qui appartenoit à madame de B. . . . Je voulois savoir s'il l'avoit trouvée dans l'appartement, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle avoit dit, quel habit elle portoit ce jour-là, si elle avoit l'air gai ou triste. Les moindres circonstances attachoient mon attention. Lorsque mon messager étoit conduit au lit de son mari, elle s'approchoit pour écouter le compliment dont il étoit chargé : mais elle laissoit à M. de B. . . . le soin de la

réponse. Il ne lui échappoit pas même un mot. C'étoit toujours monsieur de B.... qui s'intéressoit beaucoup à ma santé, & qui me faisoit faire les complimens de madame & les siens.

Cependant, après avoir reconnu par une expérience continuelle, que les occupations tumultueuses ne changeoient rien à ma situation, je me réduisis aux sociétés dont le président m'avoit procuré la connoissance. J'y trouvai plus de douceur. La compagnie de plusieurs personnes de mérite, dont les sentimens étoient aussi réglés que l'esprit, & les discours aussi agréables que les manières, flattoit du moins mon goût pour tout ce qu'il y a de vertueux & d'aimable. C'étoit le véritable commerce des honnêtes gens dans toute la perfection qui répondoit à mes idées. Je m'imagine que c'est d'après un si beau modèle qu'on regarde Paris comme la ville du monde la plus polie & la plus éclairée. Tous les jours je découvrois quelque nouvelle maison, où la société me paroissoit établie sur les mêmes principes. Je ne faisois pas toutes ces découvertes par mes yeux; car avec la multitude de connoissances que j'avois déjà, je ne cherchois pas à les augmenter; mais je réglois mon estime pour les nouvelles sociétés dont j'apprenois les noms, sur celle des hon-

nêtes gens que je fréquentois ; & je ne craignois pas d'être trompé sur le mérite d'autrui par le témoignage de ceux que j'estimois aux mêmes titres. Ainsi, malgré la corruption qui règne en public, je m'accoutumai à distinguer dans tous les ordres de Paris une infinité de maisons d'élite, qui font le véritable ornement de cette grande ville.

L'air de mélancolie dont je ne pouvois me défaire, sembloit intéresser tout le monde à mon amusement. Je recevois à tous momens quelques marques obligeantes de cette tendre compassion ; mais loin de m'ouvrir sur la cause de ma tristesse, la même raison qui m'avoit fait abandonner M. de B.... & sa femme, me portoit à la cacher soigneusement. J'aurois appréhendé de me déshonorer par l'aveu d'une passion que je me croyois obligé de combattre ; ou du moins, comme il n'y avoit que mon propre cœur qui connût bien la nature de ses sentimens, je craignois que les moindres explications ne pussent nuire à mon caractère, & même à l'honneur de madame de B.... C'étoit la seule difficulté qui m'avoit empêché de m'ouvrir au meilleur de mes amis, à M. de La..., pour qui je n'avois d'ailleurs rien de réservé. Dans le chagrin de me voir si triste, il me pressoit de lui apprendre mes peines, & d'avoir pour

lui autant de confiance que je devois lui croire de zèle à me servir. La marquise, sa parente, qui n'avoit pas pour moi moins d'amitié, me faisoit les mêmes instances ; je ne me défendois que par des soupirs, qui augmentoient leur inquiétude & leur surprise.

Il s'étoit passé près de trois semaines, pendant lesquelles ma plus puissante consolation avoit été de voir madame de B... à l'église, & de passer tous les soirs quelques momens à sa porte. Son mari, qui ne pouvoit douter que ma santé ne me permît de le voir, puisqu'elle me permettoit si souvent de sortir, & qui avoit trop étudié mon caractère pour se défier du fond d'amitié que j'avois pour lui, résolut enfin de me forcer dans cet oubli que je marquois de la sienne. Il m'écrivit une lettre fort tendre, qui contenoit des reproches & des invitations. Mais ce qui me causa un extrême étonnement, je reconnus à la fin de la page deux ou trois lignes de madame de B... Il me disoit en finissant, que pour donner plus de force à sa prière, il vouloit que sa femme y joignît la sienne.

Rien n'étoit si simple que cette prière de madame de B... Elle me marquoit que si j'étois capable d'un peu de reconnoissance pour mes amis, je ne devois pas laisser plus long-tems son

mari dans l'impatience de me voir, & qu'elle me donnoit volontiers cet avis pour le satisfaire. Capable de reconnoissance, moi, m'écriai-je : ah ! si vous connoissiez mon cœur ! Et relisant quatre fois les deux lignes : pour le satisfaire ! Hélas ! repris-je, il n'y a donc que lui dont la satisfaction vous intéresse. Tout le reste est indifférent pour vous ; respect, adoration, vous n'approuvez rien dans un autre ; vous n'apercevez rien ; vous parlez de reconnoissance, & vous n'êtes pas capable vous-même de sentir qu'on meurt pour vous. Toutes ces idées m'attendrissant jusqu'aux larmes, je ne fus pas capable de résister au mouvement qui m'entraîna chez M. de B... Je me repaïssois même en chemin du seul mot que j'avois trouvé flatteur pour mes sentimens. On me donne cet avis volontiers : on ne fera donc point offensé que je l'exécute. On me verra sans peine. On me souffrira sans regret & sans ennui. Il ne me vint pas à l'esprit que mes principes n'étant point changés, cette visite n'alloit peut-être servir qu'à rendre ma situation plus insupportable. Je sentis une joie délicieuse en arrivant, comme si j'eusse cru toucher à la fin de mes peines.

La vive satisfaction dont M. de B.... me parut pénétré, me prouva mieux que jamais l'affection qu'il avoit pour moi. Sa femme s'é-

toit retirée à sa prière ; il l'avoit priée de ne pas se trouver à mon arrivée, pour lui laisser la liberté de m'exprimer sa joie. Je ne fus pas fâché de ne la point appercevoir dans ce premier moment. Le désordre de mon cœur auroit éclaté dans mon langage ou dans mes regards. Après quelques discours pleins de tendresse, M. de B... me pressa d'un ton plus sérieux, de lui expliquer la cause d'une si longue absence. Vous m'aimez, me dit-il, j'en suis sûr ; vous êtes sensible à l'amitié que j'ai pour vous. Je ne puis croire que vous haïssiez ma femme, continua-t-il en fixant les yeux sur moi. Que fait-il donc que je pense de trois semaines d'absence & d'oubli ? Comme je ne pus tirer mes excuses que de ma santé & de mes occupations ; vous n'êtes pas sincère, reprit-il, & je vois malgré vous l'embarras où ma curiosité vous jette. Me pardonneriez-vous si je devine une partie de vos sentimens ? Je ne pus répondre sans rougir à une question si pressante. Cependant je lui promis ce qu'il me demandoit. Vous êtes amoureux, me dit-il, & je l'ai découvert depuis long-tems. Mon embarras ne faisant que redoubler, il ajouta, sans me laisser le tems de me reconnoître : vous êtes amoureux de ma femme.

Quoique le ton de notre entretien ne m'an-

nonçât rien de fâcheux, je demeurai si incertain de ses intentions, que je ne pouvois pas l'être moins pour ma réponse. Ah ! lui dis-je avec un trouble extrême, me serois-je écarté du respect que je dois à madame de B. . . ? Je ne me le pardonnerois jamais. Remettez-vous, me dit-il en fouriant ; car je m'apperçois que j'ai frappé l'endroit sensible. Et continuant avec la même franchise, il m'assura que dès le troisième jour de notre connoissance, il avoit pénétré tous les secrets de mon cœur ; que loin d'en être alarmé, il avoit pris plaisir à voir le progrès de ma passion, & que souvent il avoit eu pitié de mes peines ; que la supposition d'une maladie ne l'avoit pas trompé un moment ; & qu'ayant jugé, par ma tristesse, du combat qui se faisoit dans mon cœur, il avoit admiré la force de mon courage : que dès le jour de mes adieux il avoit ouvert plus d'une fois la bouche, pour me déclarer que l'amour & la jalousie n'étant pas les passions d'un homme mourant, & croyant d'ailleurs la vertu de sa femme à l'épreuve, il ne trouvoit rien d'offensant pour lui dans mes sentimens ; que l'opinion qu'il avoit de mon caractère l'auroit encore affermi dans ce dessein, s'il n'eût désiré ensuite de savoir comment je serois capable de supporter l'absence ; mais qu'il avoit lui-même assez souffert de la mienne : que dans

sa situation, un ami tel que moi lui étoit aussi cher que madame de B...., & qu'il ne mettoit point de différence entr'elle & moi. Enfin, me tendant la main avec le sentiment d'une vive tendresse ; mon cher comte, me dit-il, j'atteste le ciel que dans la confiance que j'ai à votre honnêteté & à la vertu de ma femme, je ne condamne point votre amour. Elle est charmante, vous ne vous y trompez pas. Fiez-vous au témoignage d'un mari. Aimez-la donc, & ne refusez rien à votre cœur. Mais que je me sente un peu de cette tendresse ; & songez qu'en mettant peut-être votre bonheur à voir librement madame de B...., vos visites & votre entretien seront ma consolation.

Je m'imagine ; ajouta-t-il, qu'elle ne peut ignorer votre passion, puisque vous vous êtes trahi à mes propres yeux ; mais je n'ai rien remarqué qui puisse me faire croire qu'elle la connoisse autrement. Qu'en est-il ? reprit-il agréablement ; parlez sans contrainte. J'avois écouté jusqu'alors, avec une admiration qui m'avoit coupé la voix ; mais réveillé par cette question, je pris sa main que je ferrai entre les miennes. Ah ! lui dis-je, qu'ai-je jamais fait que de l'adorer au fond du cœur, & de la respecter comme le ciel même ? Rendez justice à mes sentimens, puisque vous les avez pénétrés. Je n'ai pas ba-

lancé entre la crainte de vous offenser l'un & l'autre, & les tourmens d'une absence insupportable. Je vous regrettois aussi; car je n'ai point d'ami qui me soit plus cher que vous. Mais que je vais vous aimer ! Que je vous promets d'attachement ! N'êtes-vous pas le meilleur de tous les hommes, le plus généreux, le plus tendre, le plus digne de madame de B . . . ? Oui, ajoutai-je, vous pouvez vous reposer sur mon honneur & sur la sainteté de mes principes. Ne vous reposez pas moins sur sa vertu, à quelque épreuve qu'on puisse jamais la supposer; & bien plus, lorsque je suis si éloigné de croire que je puisse toucher son cœur. C'est ce que j'ignore, reprit-il en riant; car les femmes ont un art de feindre auquel nous n'atteignons pas. Au reste, ajouta-t-il du même ton, comme vous vous imaginez bien que je n'ai point eu là-dessus d'ouverture avec elle, vous me dispenserez aussi de lui arracher son secret pour vous l'apprendre.

Tandis qu'il tournoit ainsi son aventure en badinage, je m'occupois d'une réflexion que je lui communiquai dans l'abondance de mon cœur. Hélas ! lui dis-je, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, avec aussi peu de risque pour votre intérêt que pour mon innocence. Mais dites-moi donc quelle contenance je vais avoir devant vous, lorsqu'étant aussi souvent

vent

vent ici que je me le propose & que vous avez la bonté de le désirer, j'aurai tout à la fois à soutenir les regards de madame de B. . . . & les vôtres. Que voulez-vous dire ? me répondit-il. C'est à moi, peut-être que ce personnage devrait-être difficile ; mais il ne le sera point avec l'opinion que j'ai de ma femme & de vous. Cette pensée m'avoit causé tant d'embarras, que dans la joie de me trouver comme à l'aise par sa réponse, je baisai sa main presque aussi tendrement que j'aurois fait celle de sa femme. Ah ! lui dis-je dans le même transport, pourquoi retarder le bonheur que vous m'accordez ? Que n'est-elle ici ? C'est vous qui êtes le plus heureux de tous les hommes ; vous la voyez & vous l'entendez sans cesse. Il sonna aussitôt. Madame de B. . . . qui étoit à lire dans le cabinet voisin ; s'empressa de paroître, dans la crainte qu'il n'eût besoin de quelque secours.

Le ciel ouvert ne m'auroit pas fait détourner les yeux en la voyant. Après l'avoir regardée avidement, comme si mon cœur eût appréhendé qu'on n'eût changé le moindre de ses traits, à peine trouvai-je de la voix pour lui adresser un compliment timide. Elle me répondit d'un ton plus libre, mais avec une réserve qui marquoit aussi quelque embarras. Son mari, vers lequel je tournai la tête pour consulter son vi-

sage, nous observoit avec beaucoup d'attention. Cependant il prévint le silence où nous allions tomber pour expliquer les raisons qui m'avoient éloigné si long-tems, & rendre témoignage que je lui avois promis plus d'affiduité dans mes visites. La conversation s'anima insensiblement jusqu'à l'heure du dîner, car c'étoit avant midi que j'étois venu. Je me mis à table sans en avoir été prié. Il est vrai qu'on avoit paru s'y attendre, & qu'ayant vu mettre deux couverts j'avois pris la permission de M. de B. . . . dans ses yeux. Mais je n'en admirai pas moins le nouveau sentiment qui me rendoit si familier. Je mangeai avec appétit. Madame de B. . . , qui m'en avoit vu manquer tant de fois en soupant avec elle, paroissoit surprise de ce changement, & me félicita plusieurs fois sur le parfait rétablissement de ma santé. Je ne cherchai point à pénétrer si ses félicitations pouvoient recevoir un autre sens. J'étois enchanté de la voir & de l'entendre. Cette double joie remplissoit un cœur affamé par une si longue absence. Je la regardois ; je jetois aussitôt les yeux sur son mari, pour lui faire connoître mon transport, & quelquefois avec inquiétude, comme si j'avois appréhendé qu'il ne lui prît envie de rétracter ses promesses.

Il m'encourageoit au contraire par des signes

d'approbation & d'intelligence. Mon cœur continua de s'épanouir, & ma gaieté d'augmenter. J'avois remarqué, en nous mettant à table, que madame de B.... avoit aussi l'humeur gaie & le visage tranquille; ces apparences, qui me persuadoient du moins qu'elle me voyoit sans dégoût, contribuoient encore à soutenir l'air de joie que je faisois éclater. Mais j'observai bientôt que le sien diminuoit par degrés. En vain m'efforçai-je de prévenir ou d'écarter ce nuage. Les soins mêmes que j'y apportois, sembloient produire un effet opposé. On n'avoit pas fait difficulté jusqu'alors de me regarder en m'écoutant. On cessa tout-à-fait de tourner les yeux sur moi, & l'on devint si sourde & si muette, qu'à peine m'honorait-on d'une réponse froide & sérieuse, qui sembloit n'être accordée qu'à la bienséance. Hélas! qu'avois-je donc fait qui pût m'attirer de la haine ou des mépris. Je m'examinai soigneusement. Auroit-elle deviné, disois-je, les termes où je suis avec son mari, & sa vertu en seroit-elle alarmée? Cette réflexion & la crainte de lui avoir déplu, me jetèrent à mon tour dans une profonde méditation. Ma gaieté m'abandonna. Je devins triste & rêveur, jusqu'à m'attirer les reproches de M. de B.... Mais, par une révolution bien plus étrange, les yeux de la femme parurent s'éclaircir à mesure que

les miens s'appesantissoient, & sa bonne humeur renaître dans la même proportion que ma tristesse. Ce fut pour moi un nouveau sujet d'agitation. Je cherchois d'où pouvoit venir tant de vicissitudes. Cette femme, disois-je, que j'ai cru si supérieure aux foiblesses communes, seroit-elle capable de se laisser dominer par son imagination ? Avec tant de perfections adorables, auroit-elle des légèretés & des caprices ? Que j'étois éloigné de me flatter ! Je ne me serois jamais persuadé mon bonheur, quand je l'aurois vu à découvert. Quel moyen de me l'imaginer sur de si foibles apparences ! D'ailleurs, je suis obligé de reconnoître aujourd'hui que mon erreur étoit un bienfait du ciel, & que non-seulement l'intérêt de ma sagesse & de mon repos, mais que celui même de ma vie, ne demandoit pas que je pénétrasse sitôt ce qui se passoit en ma faveur dans le cœur & dans l'esprit de madame de B. . . . Les malheurs qui m'attendoient la nuit suivante, auroient triomphé de ma constance, si j'avois eu dans mon infortune, tous les biens que j'ignorois, à regretter.

Le reste du jour & la soirée se passèrent agréablement, dans un mélange de jeu & d'entre-tretien. M. de B. . . . aimoit le piquet. Nous fîmes sa partie, en nous accommodant à sa situation. La facilité que j'avois d'admirer tous

les charmes de sa femme, à mesure que je conduisois son jeu ou que je lui montrois le mien, me fit goûter mille nouvelles délices auprès d'elle. Mais je fus surpris qu'après avoir fini, M. de B. . . , me demanda le récit d'un incident que je croyois ignoré de tout le monde. L'intérêt qu'il avoit pris à ma santé, me dit-il en souriant, lui ayant fait employer un de ses gens pour observer mon régime, il avoit appris qu'on m'avoit vu fort empressé à la vente de ce qui restoit de bien & de meubles à M. Y. D. Y, que je n'en avois rien acheté, mais que j'avois paru m'y intéresser avec chaleur ; & qu'il avoit su par d'autres informations que cet honnête avocat se retrouvoit en possession de tout ce qu'il avoit été forcé de vendre. Je l'arrêtai, parce que je compris à ce langage équivoque, qu'il avoit reçu des éclaircissements dont je ne me ferois pas défié. Il m'en fit bientôt l'aveu lui-même. Je suis fâché, dis-je, que la reconnaissance de M. Y. D. Y. lui ait fait trahir mon secret. Il ne me l'auroit point arraché, si j'avois prévu qu'il en dût faire cet usage. Mais voici le fait, puisqu'il seroit inutile de le déguiser. Le hasard m'avoit fait apprendre que M. Y. D. Y. ayant été ruiné par divers malheurs, ses créanciers avoient fait saisir le reste de son bien, qui devoit être vendu suivant la forme établie.

Tout le monde louoit son mérite & sa probité, en plaignant sa disgrâce. On ajoutoit qu'étant chargé d'une grosse famille, il ne restoit plus d'espérance d'éducation pour ses enfans ; qu'à son âge, à peine seroit-il capable de les nourrir par son travail ; & qu'après lui, il falloit s'attendre de les voir à la mendicité. Cette peinture me parut d'autant plus touchante, qu'entre plusieurs personnes fort riches à qui on la faisoit comme à moi, je ne vis point qu'elle excitât d'autre mouvement qu'une stérile compassion. Je n'expliquai pas mes idées ; mais j'eus soin dès le même jour, de m'assurer du caractère & de la situation de M. Y. D. Y. par des témoignages irréprochables. Avec le bien que j'ai reçu de mon oncle, j'ai trouvé quatre-vingt mille francs dans ses coffres. Je les avois ici chez un notaire. Pouvois-je les employer mieux qu'à secourir le mérite infortuné ? Je les aurois envoyés sur le champ à l'honnête famille, dont le sort m'attendrissoit. Mais les biens étant saisis & la vente annoncée pour le lendemain, je formai un autre plan, dont le secret me parut plus sûr. Je m'informai de la nature des biens, qui consistoient dans une terre du revenu de quinze cens livres, & deux maisons à Paris. Trois personnes de confiance se chargèrent de les acheter pour moi, mais séparément & sous des noms

supposés. Je n'assistai à la vente que pour vérifier l'emploi du prix, & la satisfaction des créanciers. Mes agens acquirent pour soixante mille livres, ce qui valoit sans doute un tiers de plus ; & le prix des meubles n'excéda guères cinq mille francs. Les sommes furent comptées avant la nuit. J'étois dans une impatience si vive de délivrer M. Y. D. Y. de la tristesse où je le croyois plongé, que dès le soir je lui envoyai les contrats de vente avec la quittance de tous ces créanciers. J'y joignois un billet fort simple : « Il étoit si doux pour moi, lui disois-je, d'avoir obligé un honnête homme, que je le conjurois de ne pas troubler la satisfaction de mon cœur par une curiosité importune. » Au retour de mon notaire, que j'avois chargé de cette commission, je fus étonné de revoir les contrats & les quittances. Il m'apportoit aussi la réponse de l'avocat, qui l'avoit pressé inutilement pour savoir mon nom. Dans le transport de sa surprise & de sa reconnoissance, il lui étoit échappé des violences & des injures. Prenez mon bien, lui avoit-il dit, prenez ma vie & celle de mes enfans, mais faites-moi connoître leur bienfaiteur & le mien. Le notaire ayant exécuté constamment mes ordres, il l'avoit forcé de reprendre les papiers, & lui tournant le dos, il lui avoit dit brusquement :

Je n'accepterai jamais les bienfaits d'un cruel, qui me refuse le pouvoir de l'aimer en me sauvant la vie.

Je me crus trop récompensé, par ce tendre emportement d'un cœur honnête & sensible. Retournez, dis-je au notaire ; & sans la moindre explication, laissez les papiers sur la table. Mais cette voie ne me réussit pas mieux. Le notaire revint, sans avoir eu la précaution d'observer qu'il étoit suivi. Pendant qu'il me rendoit compte de son voyage, je vis entrer dans ma chambre un homme en robe de palais, âgé d'environ soixante ans, & d'une figure respectable. C'est lui-même, me dit le notaire. Je n'avois besoin de personne pour le connoître. Cet honnête homme se seroit jeté à mes pieds, si je ne m'étois hâté de le retenir. Ah ! me dit-il les larmes aux yeux, ne me cachez pas plus long-tems mon dieu & mon sauveur. Si vous refusez mes adorations, permettez du moins que je vous serre dans mes bras. Il faut que mon cœur se soulage un moment, car je ne puis résister aux sentimens qui l'étauffent. Il me tint long-tems embrassé, en me serrant de toute sa force. J'entendois ses soupirs, qui sembloient sortir effectivement d'une poitrine oppressée ; & le plaisir que je ressentois de son émotion, m'ôtoit à moi-même la liberté de parler.

Je n'étois point à la fin de cette scène. Il avoit amené les trois enfans, qu'il avoit fait demeurer dans l'antichambre ; une fille de dix-sept ou dix-huit ans, un garçon de quinze & l'autre de dix ou douze. La grâce qu'il avoit demandée à mes gens avoit été de lui permettre d'entrer sans être annoncé. Il quitta mes bras sans prononcer un seul mot ; & marchant vers la porte, il fit signe à ses enfans de s'avancer. Mettez-vous à genoux tous trois, leur dit-il, en me les présentant. Voilà l'homme que vous devez honorer & chérir après dieu. Il vous donne l'honneur & la vie. C'est lui que vous devez nommer à présent votre père. Ils furent plus prompts à lui obéir que je ne pus l'être à les arrêter. D'ailleurs, j'avoue que ce tendre spectacle me touchant jusqu'au fond du cœur, je me le sentis si ferré à mon tour, que j'eus besoin de m'appuyer sur une chaise pour me soutenir. Je fis signe au notaire de faire lever les enfans. Cessez, cessez, dis-je au père, de me causer des agitations qui surpassent mes forces. Une reconnaissance si vive est trop au-dessus du bienfait, Vous m'en ôtez même le mérite, en me faisant si bien connoître que ce que j'ai fait pour un homme tel que vous, étoit un devoir.

. Nous commençâmes un entretien plus tran-

quille. Il fallut satisfaire M. Y. D. Y., en lui apprenant l'occasion & les motifs qui m'avoient porté à le secourir. Sa fille étoit fort aimable. Je lui demandai s'il ne pensoit point à la marier. Dans l'état de sa fortune, dont je venois de sauver les débris, il me dit qu'il étoit forcé d'attendre des circonstances plus heureuses. Comme il me restoit quinze mille francs des quatre-vingt mille que j'avois destinés à le servir, je lui fis trouver bon, après de longues résistances, que je les donnasse pour dot à sa fille. Je voulus savoir ensuite s'il avoit quelques vues pour l'aîné de ses fils, qui paroïssoit se sentir d'une bonne éducation. Le désordre de ses affaires l'avoit obligé de le retirer du collège. Je lui offris de le prendre dans ma compagnie, & joindre quelque chose à la paye du roi pour son entretien. Il se rendra digne de son père, ajoutai-je; & s'il répond à l'opinion que je prends de lui, je m'engage à lui faire tomber ma cornette, pour le conduire par degrés à d'autres emplois.

Ainsi j'eus le pur & délicieux plaisir d'avoir rendu d'honnêtes gens fort heureux, sans me croire digne de beaucoup d'éloges, puisque je n'ai fait à leur bonheur que le sacrifice d'un bien superflu. Et, fortune à part, si l'on ne veut comparer que le sentiment du cœur au sentiment, on ne me persuadera point que M. Y. D. Y.

ait pu tirer plus de satisfaction du rétablissement de ses affaires, que moi d'y avoir contribué par mes services.

Monsieur & madame de B... me prodiguèrent des admirations, que je ne croyois pas mériter pour avoir suivi le simple mouvement de mon cœur. Mais si je n'étois pas fâché que le mari se confirmât dans l'idée qu'il avoit de mon caractère, je trouvai une douceur extrême à recevoir de sa femme des témoignages naturels de la plus haute estime. L'amour a cet effet sur les ames généreuses. Il leur fait chercher à plaire par l'exercice de toutes leurs vertus. Je n'aurois pas été capable d'informer madame de B..., comme au hafard, de ce qui étoit propre à me relever dans son esprit; mais je ne pouvois me défendre d'une vive joie, lorsque le témoignage d'autrui, ou des aveux qui m'étoient arrachés par l'occasion, me sembloient faire cette impression sur elle.

Etoit-ce à la fin d'un si beau jour que la fortune devoit commencer à me déclarer sa haine? Je me retirois, avant minuit, dans une chaise à porteurs, dont j'étois résolu de me servir désormais, pour éviter l'éclat dans le voisinage. Je n'avois qu'un laquais avec moi. Tout étoit tranquille dans les rues. J'entendis la voix d'un homme, qui disoit à mes porteurs: Arrêtez, j'ai

deux mots à dire ici. Les porteurs s'arrêtent. Je demandai ce qu'on fouhaitoit de moi. L'inconnu me pria honnêtement de lui accorder un moment d'entretien, Je sortis pour le satisfaire.

L'obscurité, me dit-il, vous empêche sans doute de me reconnoître. Je suis S. V... En effet je le remis aussitôt. C'étoit le frère de la demoiselle du même nom que mon père avoit eu dessein d'épouser. Ah ! lui répondis-je, je suis charmé de vous voir à Paris. Il dépend de vous, reprit-il, de m'y faire trouver la même satisfaction à vous voir. Vous comprenez les raisons qui m'y amènent. Et continuant de s'expliquer, il me dit que l'éloignement de sa garnison, qui étoit à Strasbourg, lui avoit fait ignorer longtemps les démêlés que j'avois avec sa sœur : que par des craintes hors de saison sa famille s'étoit dispensée de l'en informer ; mais que ses amis l'ayant servi plus fidèlement, il avoit été fort étonné d'apprendre ce qui s'étoit passé dans son absence ; en un mot, qu'il ne m'avoit pas reconnu au détail qu'on lui avoit fait de mes procédés, & qu'il venoit me demander des éclaircissemens à moi-même.

Je ne vous les refuse point, lui répondis-je ; & votre embarras sera bientôt fini, si vous êtes disposé à me croire sur ma parole. Alors je lui racontai naturellement l'aventure de mon père

& la mienne. En finissant, je protestai avec les sermens de l'honneur, que je n'avois rien changé à la vérité. Je ne vous soupçonne pas d'imposture, reprit-il, mais rendez-moi la même justice. Mon honneur est blessé dans celui de ma sœur. Le public est un tyran. Vous sentez à quoi votre refus m'oblige malgré moi.

Outre l'aversion que j'avois pour les querelles sanglantes, je connoissois S. V... d'un caractère doux & sensé. J'employai toutes sortes de raisons pour lui persuader qu'il n'avoit aucune plainte à faire de moi. Je lui appris même à quoi le scrupule m'avoit engagé; & je lui protestai que dans une affaire dont j'étois peut-être dispensé de m'occuper si sérieusement à mon âge, je n'avois pas eu de juge plus sévère que moi-même. Il ne fit qu'une réponse à toutes mes justifications, mais elle étoit sans réplique. Indépendamment de ses propres idées, me dit-il, dans lesquelles il ne trouvoit pas qu'il fût obligé de tuer son ami ou de se faire tuer pour sa sœur, il étoit poussé par une nécessité cruelle. Les officiers de son corps étoient informés de notre différend. Il s'étoit déjà tenu des discours qui l'offensoient. En un mot, n'étant venu à Paris que pour me chercher, il étoit question d'entendre de ma bouche oui ou non. Vous devez sentir lui dis-je, que le choix ne m'est pas libre;

mais, repris-je encore, de justes explications ne satisferoient-elles pas votre corps? Non, me répondit-il froidement; & mettant l'épée à la main, il me conseilla de me défendre. Je lui dis du même ton que je ne tirois la mienne qu'à regret. Ainsi nous commençâmes un combat d'autant plus dangereux, qu'il s'étoit engagé sans emportement & sans haine. S. V... en vouloit à ma vie. J'étois résolu de la bien défendre, mais je pensois à ménager la sienne. Toute mon attaque porta au bras de l'épée, dans le double dessein de le blesser ou de le désarmer; ce qui lui donnoit un extrême avantage sur moi, à la foible lueur d'une lanterne à demi éteinte, qui m'obligeoit encore plus de mesurer mes coups. Il m'en porta un dans les chairs du côté, mais sans m'affoiblir. Je le lui rendis au milieu du bras, & je ne m'apperçus pas non plus qu'il en fût moins ferme. Presqu'aussitôt, il me fit une profonde blessure au bas-ventre. Je commençai à craindre que la perte de mon sang ne diminuât mes forces; & rappelant toute mon adresse je lui perçai si malheureusement le bras au-dessus de la jointure, que du même coup je le blessai dangereusement près du sein. Son épée tomba de ses mains. Je mis le pied dessus, pour l'écouter. Mais je le vis tomber aussitôt lui-même.

Mes gens n'étoient qu'à trente pas dans la rue voisine ; car notre entretien nous avoit donné le tems de nous écarter. Je les appelai ; c'est-à-dire, les porteurs & mon laquais. Mes enfans, leur dis-je, j'ai besoin de votre secours ; mais je ne veux le recevoir qu'après avoir porté mon ennemi chez le premier chirurgien. Il s'en trouvoit un dans la même rue. S. V... n'étoit pas mort, comme je pris soin de m'en assurer au battement de son pouls. Il fut transporté sans connoissance & livré aux secours de l'art. Pour moi, dans la confiance que j'avois en mon valet de chambre, dont mon père m'avoit garanti l'habileté après l'avoir eu vingt ans à son service, je rentrai dans ma chaise pour gagner ma demeure. J'arrivai avec toute ma présence d'esprit, & je ne la perdis qu'un moment pendant la première opération.

Il ne m'étoit pas échappé un mot, depuis l'ordre que j'avois donné à mes porteurs de me conduire chez moi. J'étois retombé, après un combat si sanglant, dans cette même froideur où j'étois en tirant mon épée, & toutes mes réflexions ne pouvoient m'en faire sortir. Mais dois-je nommer froideur la noire tristesse où j'étois plongé ? Que de sombres idées étoient venues s'emparer de mon imagination ! innocente ou coupable, à quelle horrible catastrophe me

vois-je arrivé, sans en avoir eu le moindre pré-sentiment ! Ma destinée vouloit-elle s'annoncer tout d'un coup ? J'avois douté plusieurs fois si j'étois fait pour une vie heureuse. Ma passion pour madame de B... m'avoit déjà causé de mortels tourmens ; & dans le changement même qui venoit de se faire en ma faveur, j'avois assez prévu qu'il falloit m'attendre à des peines bien plus vives que mes plaisirs. La seule nature de cet attachement n'en étoit-elle pas une, dont toute la force de mes sentimens ne m'empêchoit pas de gémir ? J'étois une femme mariée. Eh ! pourquoi cet injuste amour, qui ne pouvoit être satisfait que par l'usurpation du bien d'autrui ? D'ailleurs, mon caractère, que je reconnoissois de jour en jour si différent du commun des hommes, me promettoit-il beaucoup de bonheur dans leur société ? Quelle apparence de pouvoir trouver de la satisfaction dans les mêmes choses, quand on ne se ressemble point par les idées & par les goûts ? Je n'avois donc jamais fait beaucoup de fond sur les avantages de la fortune & de la jeunesse, pour me rendre la vie aussi douce que mes inclinations naturelles me la faisoient désirer ; ou si je parvenois à me faire une situation qui répondit jamais à mes desirs & à mes vues, je prévoyois combien j'aurois d'orages à redouter, dans cette société d'hommes où je trouve-

Étois toujours moins de partisans que de censeurs. Telles étoient déjà mes idées sur tout ce qu'on appelle douceur & félicité de la vie. Mais quelle autre perspective se découvroit devant moi ? Au premier pas dans cette affreuse carrière, je me trouvois forcé, pour me défendre, de tuer un honnête homme, & de revenir couvert de mon propre sang. De quelles horreurs devois-je me croire menacé ? Etois je donc choisi par le ciel pour grossir le nombre funeste des célèbres malheureux, & pour étonner quelque jour l'univers par mes infortunes ou par mes crimes ?

Tandis que mille noirs pressentimens me faisoient pénétrer dans l'avenir, mon valet de chambre, pour qui j'avois une forte confiance que je devois à son attachement, vint me demander si j'étois bien certain que le bruit de mon aventure ne pût se répandre, & s'il n'y avoit pas des mesures à prendre pour ma sûreté. Cet avis, que je trouvai fort de saison, me fit chercher dans ma mémoire de qui je pouvois espérer plus de lumières. A qui m'adresser au milieu de la nuit ? La tendre amitié qui me lioit avec M. de La... me le fit regarder comme le seul qui me pardonneroit d'avoir troublé son sommeil. J'envoyai chez lui sur le champ, avec ordre même de l'amener dans ma chaise à porteurs s'il avoit la complaisance de se laisser con-

duire. Il se fit apporter en robe de chambre & en bonnet de nuit, avec toute l'impatience que je m'étois imaginée. Quoique mes gens l'eussent prévenu sur ma situation, il fut effrayé de ne trouver autour de moi que des traces sanglantes de mes blessures. Je lui tendis les bras, en lisant dans ses yeux l'inquiétude & l'émotion de son cœur.

Il s'affit près de mon lit. Vous me voyez, lui dis-je, dans le plus triste état du monde, & plus sensible néanmoins à mes agitations d'esprit & de cœur, qu'à la perte de mon sang qui met peut-être ma vie dans quelque danger. Les porteurs lui avoient dit, que c'étoit en sortant de chez M. de B... que j'avois rencontré mon ennemi. Il avoit cru trouver dans cette circonstance, non-seulement l'explication du combat, mais celle de la profonde mélancolie où il m'avoit vu pendant plus de trois semaines. Ainsi prenant l'ouverture de mon discours dans le sens qui répondoit à ses idées, il m'interrompit, avec le plus tendre empressement, pour se plaindre du mystère que je lui avois fait de mes peines. Je ne suis plus surpris, me dit-il, de la tristesse que se vous reproche depuis si long-tems. Madame de B... est capable d'inspirer une grande passion; & le chagrin de lui avoir trouvé le cœur prévenu, doit avoir été pour vous une source de

peines. Il est vrai que lui entendant tenir ce langage, je ne doutai point qu'il n'eût pénétré mon secret. Je suivis le sentiment qu'il réveillait dans mon cœur; & perdant de vue non seulement mes blessures, mais le sujet même qui m'avoit porté à le faire éveiller, je m'attachai tout à la fois à justifier l'innocence de madame de B... contre les fausses impressions qui s'étoient répandues, & la vive passion que j'avois pour elle, & le mystère que j'en avois fait au meilleur de mes amis. Trois points si féconds ne purent manquer de produire un long discours. Enfin M. de La..., surpris de tout ce qu'il avoit entendu, me représenta que ma situation ne me permettoit pas de parler si long-tems.

Il entroit peut-être dans cet avis un peu d'impatience de me répondre. Après m'avoir marqué beaucoup d'étonnement sur l'état de mon cœur, & sur le degré de faveur où j'étois chez M. de B..., il me demanda sérieusement, si je pouvois douter que sa femme eût pour le moins autant de goût pour moi que je m'en croyois pour elle? J'avoue que je fus révolté de cette question. Du goût, premièrement. Ah! lui dis-je, donnez un meilleur nom à la plus vive passion qu'on ait jamais sentie. Le goût pour une femme de mérite n'est point un ascendant invincible; un empire, une tyrannie qui asservit l'ame & les sens,

& qui leur fait quelquefois éprouver un cruel martyr. J'ai du goût pour mille femmes aimables; & madame de B... me fait connoître l'amour. Dites, continuai-je, qu'elle n'est pas sans quelque sorte de goût pour moi; je me le persuaderai volontiers, & ses bontés m'en répondent; mais vous êtes aussi loin de la vérité en lui supposant pour moi tout ce que je sens pour elle, qu'en confondant mal-à-propos le goût avec l'amour.

M. de L... étoit un homme aimable, qui grâce à l'excellence de son caractère & au commerce des honnêtes gens, ne se ressentoit pas de l'odieuse corruption qui altère les principes. Mais à force d'entendre déclamer contre les femmes, & pour avoir fait de fâcheuses expériences dans quelque malheureux engagement, il étoit parvenu à se former une idée peu avantageuse du sexe entier, & même à regarder la belle tendresse comme un aveuglement ridicule. Cependant il ne se fit pas presser pour reconnoître qu'elle devoit être distinguée du simple goût; & dans un homme de mon âge, qui aime pour la première fois, il convint qu'elle pouvoit être plus ou moins vive, suivant la disposition naturelle du cœur & le mérite de l'objet. Mais revenant à madame de B..., qu'il croyoit capable de m'inspirer la plus forte passion, il ne se relâcha point

sur l'inclination qu'il lui supposoit pour moi. Il en jugeoit, mē dit-il, sur la peinture même que je lui avois tracée de sa conduite & de ses manières. Elle n'attendoit, à son avis, que l'ouverture de mes sentimens, pour y répondre avec la liberté que son mari sembloit autoriser. Elle souffroit, peut-être, du retardement. Enfin, ne donnant point de bornes à ses idées, il me fit un reproche de n'avoir pas profité mieux du penchant d'une femme si aimable, sur-tout dans un tems où elle étoit comme perdue pour le reste du monde, par la constance qu'elle avoit à ne pas s'écarter d'un malade. Vous avez dû pénétrer mieux que moi, ajouta-t-il malicieusement, si c'est la tendresse ou l'intérêt qui l'attache si fort à son mari; mais je vous réponds qu'il dépendra de vous, après votre rétablissement, de triompher de l'un & de l'autre.

J'avois écouté ce discours sans l'interrompre. A quelqt'un que j'aurois moins aimé, peut-être aurois-je marqué moins de modération. Ce n'est pas que dans le monde, & dans les sociétés mêmes dont j'ai loué le commerce, je n'eusse reconnu à peu près les mêmes sentimens sur les femmes. Erreurs propres à la plupart des grandes villes, & fondées sur l'exemple de quelques illustres coupables, qui déshonorent leur sexe. Mais j'étois affligé de trouver cette prévention

dans le plus cher de mes amis. Apprenez, lui dis-je pour aller au-devant de quelque nouveau conseil, que j'ai de madame de B..., l'opinion que je vous ai déclarée; & que non-seulement son mérite m'a séduit le cœur autant que sa beauté, mais que ma passion s'éteindroit bientôt si le premier de ces deux alimens lui manquoit. Dans ce principe, ajoutai-je, je n'ai pas besoin de votre caution pour un avantage que je me garderai bien de solliciter, & que je refuserois peut-être, s'il m'étoit offert. Enfin voici mes maximes: De quelque passion que je sois capable pour une femme, je ne lui demanderai jamais rien qui blesse la fidélité de ses engagements si elle aime son mari, ou les droits de son mari si elle en est aimée.

M. de La..., qu'un peu de corruption en amour n'empêchoit pas d'avoir le cœur & l'esprit admirables, ne put refuser d'applaudir à mes sentimens. Il ne se retrança que sur la difficulté de trouver des femmes telles que je peignois madame de B..., & qu'elles devroient être toutes pour le bonheur de leur sexe & du nôtre. Où est l'homme, me dit-il, qui n'adorât point le mérite & la vertu réunis avec la beauté? Mais s'apercevant qu'un si long entretien m'altéroit, il me pria de lui apprendre comment mes blessures se trouvoient liées avec ma passion. Je fis réflexion moi-même que mes sentimens m'avoient

emporté trop loin, & je le surpris beaucoup en lui apprenant qu'ils n'avoient aucun rapport à ma tragique aventure. Je lui avois raconté dans un autre tems les prétentions de mademoiselle de S. V... Il comprit le sujet du combat, lorsque je lui parlai d'elle & de son frère. Les circonstances, que je lui expliquai soigneusement; & qui pouvoient être vérifiées par trois témoins, lui firent croire comme à moi, que toutes sortes de précautions étoient inutiles. Je le pressai de se retirer. Il refusa de quitter mon lit jusqu'au lendemain, pour juger lui-même de mes blessures en voyant lever le premier appareil. Vous voyez, lui dis-je en souriant, que la tendresse peut attacher quelqu'un au lit d'un malade. Que votre exemple vous inspire un peu d'indulgence. Il comprit ma pensée, & son amitié le fit entrer dans mes idées par une réponse flatteuse.

Il passa le reste de la nuit dans un fauteuil. Le matin, vers neuf heures, tandis que le sommeil me fermoit assez légèrement les yeux, on frappa brusquement à ma porte. J'avois deux antichambres. M. de La... se hâta de passer dans la première, pour avertir qu'on fit moins de bruit. Mes gens, qui avoient veillé toute la nuit, s'étant retirés, à la réserve de celui qui ouvrit la porte, un officier de la justice, accompagné de quelques gardes, entra sans résistance. Il tra-

versa la première antichambre lorsque M. de La... passoit dans la seconde; de sorte que le voyant paroître en robe de chambre & en bonnet de nuit, il ne put douter que ce ne fût moi-même. J'ai ordre, monsieur, lui dit-il, de vous arrêter, & de vous conduire au Fort-l'Evêque. Vous ne m'obligerez pas, sans doute, à la violence. M. de La... conçut aussitôt que l'ordre ne regardoit que moi. Avec autant d'adresse que de zèle, il entreprit d'aider à l'erreur des gardes, & de se faire prendre à ma place. Il réveilla lui-même son valet de chambre, qui couchoit dans un cabinet voisin, & que deux mots firent entrer dans son projet. Mes habits convenoient si fort à sa taille, que pour confirmer le succès de son artifice, il demanda le tems de s'habiller. On lui apporta du linge, un habit, & jusqu'à mes souliers. Tandis qu'il se préparoit négligemment, il témoigna quelque surprise à l'officier, de se voir arrêté pour une affaire où il ne se croyoit coupable de rien. On lui répondit froidement qu'il en auroit plus de facilité à se justifier. Mes gens s'étant levés pendant cette scène, il affecta de leur donner des ordres, & de demander à l'officier s'il ne lui étoit pas libre d'en prendre un du moins avec lui. Cette permission lui fut accordée. Il trouva le moyen de dire secrètement au valet de chambre, que dans quelque sens que

je pûsse prendre cette aventure, je ne devois pas perdre un moment pour me mettre à couvert ; & descendant à la tête de ses gardes, il ne fit pas difficulté de monter dans un fiacre qu'ils tenoient prêt à la porte. Il avoit choisi, pour le suivre, un laquais fort sage, qui me servoit depuis long-tems.

A peine fut-il sorti, que mon valet de chambre se hâta de m'éveiller. Mon sommeil n'étoit pas si profond que je n'eusse entendu quelque mouvement dans l'antichambre. Je demandai ce qu'étoit devenu M. de La... On ne balança point à me faire un récit qui me causa beaucoup d'étonnement. Quoiqu'il n'y eût aucun danger pour mon ami dans le service qu'il m'avoit rendu, je regrettai l'embarras où sa généreuse amitié l'engageoit ; & sûr comme je l'étois de mon innocence, je délibérai si je devois le laisser à sa place dans une prison, lorsqu'en m'y rendant moi-même, il me sembloit que le pis-aller étoit d'y demeurer un peu plus long-tems que lui. Il n'y avoit pas de crainte qui pût me faire abandonner cette idée, si mon valet de chambre ne m'eût représenté que mes blessures demandoient un autre régime que celui d'une prison. En levant le premier appareil, il trouva celle du bas-ventre assez dangereuse pour me recommander les plus scrupuleuses précautions. Je pouvois consentir

aux soins extérieurs qu'il me prescrivoit ; mais il s'élevoit dans mon cœur des mouvemens sur lesquels je n'avois pas le même empire.

Le conseil de me cacher, que M. de La... m'avoit fait donner avec tant d'instances, sembloit entraîner la nécessité de quitter Paris ; car je n'y connoissois point d'asile impénétrable, & si je pouvois être enlevé dans toutes sortes de lieux, il importoit peu que ce fût dans ma maison ou dans celle d'autrui. J'ignorois même comment & sur la délation de qui on avoit découvert sitôt mon nom & ma demeure ; mais j'en prenois une fort bonne idée de la police, à qui les désordres nocturnes ne demeuroient pas cachés plus long-tems. Quitter Paris, c'étoit renoncer à ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie & la liberté, au plaisir de voir madame de B..., & peut-être à l'espérance d'entendre jamais parler d'elle. Cette réflexion me rendoit presque insensible au conseil de M. de La... mes gens néanmoins me pressoient de me faire transporter chez quelque ami, en attendant que je prisse d'autres résolutions. Le parti auquel je m'arrêtai fut de communiquer mon embarras à M. le comte de... mon colonel.

Tandis que mon valet de chambre étoit allé chez lui avec mes ordres, je reçus des offres de service de la part des deux personnes du mon-

de de qui je devois le moins les attendre. Mon ennemi, ce même S. V.... qui n'étoit venu à Paris que pour m'égorger, m'écrivit qu'à la sollicitation de sa sœur, il s'étoit retiré chez les pères..., où sous prétexte de vouloir faire une retraite spirituelle, il avoit été reçu avec beaucoup d'affection : que ses blessures étoient dangereuses, & qu'il jugeoit que les miennes ne pouvoient pas l'être moins ; qu'il venoit d'apprendre que la justice avoit paru chez lui, & qu'il en étoit d'autant plus étonné qu'en parlant de notre combat chez le chirurgien où je l'avois fait transporter, il l'avoit fait passer pour une attaque imprévue de quelques voleurs, ou de quelques ennemis qu'il ne connoissoit pas : que si la justice avoit approfondi la vérité dans un espace si court, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne me laisseroit pas tranquille chez moi ; que je pouvois me faire conduire secrètement dans le lieu qu'il avoit choisi pour asile, où nous serions en sûreté l'un & l'autre jusqu'au rétablissement de nos forces ; qu'alors nous choisirions mieux notre champ pour la décision absolue de notre querelle, & que sans me porter plus de haine, il s'en remettait d'avance à la fortune. Il ajoutoit que je pouvois donner toute ma confiance au porteur de sa lettre, qui me serviroit

de guide, si je n'étois pas sûr de la fidélité de mes gens.

J'admirai le caractère de S. V... dans ce projet & dans cette suite de conseils, comme j'en avois été frappé dans les préliminaires de notre combat. Mais je demeurai persuadé que les précautions qu'il avoit prises pour sa sûreté, lui étoient plus nécessaires qu'à moi. D'ailleurs j'étois fort éloigné de vouloir renouer la partie de si loin pour un duel. Mon rôle étoit de me défendre, lorsqu'il lui prendroit envie de m'attaquer; & l'honneur ne m'imposoit pas d'autre loi: sans compter que dans mes principes, il y avoit un abus odieux de la religion, à nourrir des idées de sang & de meurtre, dans le sein de la paix & de la charité, en les couvrant du voile d'une retraite spirituelle. Il m'apprenoit qu'il avoit choisi cet asile à la sollicitation de sa sœur; elle étoit donc à Paris, & peut-être avoit-elle eu part à notre combat par d'autres sollicitations. C'étoit une raison de plus pour éviter tous les lieux où je pouvois être exposé à la voir. Je n'apportai pas tant d'excuses à S. V... pour me dispenser d'accepter ses offres; mais je lui répondis en deux mots, que je ne me croyois point dans le cas d'appréhender la justice; & qu'à l'égard de ses vœux pour l'avenir, je lui promettois la même

fermeté, avec les mêmes attentions de générosité & d'honneur, s'il pensoit à me mettre encore dans la nécessité de me défendre.

Son messager étoit à peine sorti, que je reçus une autre lettre. J'en reconnus l'écriture. Dans un premier mouvement d'horreur, je fus tenté de la renvoyer sans la lire. Cependant ma curiosité fut la plus forte, & me la fit ouvrir. Elle étoit de mademoiselle de S. V... Loin d'y trouver des injures ou des reproches, je fus extrêmement surpris de n'y voir que les témoignages d'une vive douleur & d'une tendre inquiétude. Elle attestoit le ciel qu'étant venue à Paris avec son frère, elle avoit ignoré ses sanglans desseins, jusqu'au funeste moment, disoit-elle, où le voyant entrer percé de coups, elle avoit su de lui-même, qu'il m'avoit laissé dans le même état. Elle ajoutoit qu'il s'étoit loué beaucoup de ma générosité, & qu'en la quittant pour se mettre à couvert, il avoit emporté de l'inquiétude pour mon sort : qu'il n'avoit été manqué que d'un moment par la justice, qui étoit venue dès le matin pour l'enlever ; que me croyant menacé du même péril, elle me conseilloit de prendre des mesures pour ma sûreté ; que si je manquois d'asile, il lui étoit venu à l'esprit que j'en pouvois trouver un dans l'appartement de son frère, où l'on ne renouvelleroit pas les recherches, après en avoir

fait d'inutiles, & où personne ne s'imagineroit qu'il fallût chercher son ennemi : que je pouvois m'y faire conduire secrètement par le guide qu'elle m'envoyoit, & me fier non-seulement à son honneur, mais encore à tous les secours dont elle étoit capable pour hâter ma guérison.

Je balançai si je devois une réponse à cette lettre. J'étois même incertain quel nom je devois donner à ce mélange de haine & d'affection. La sœur & le frère étoient-ils d'accord à m'embarrasser autant par leurs services que par leurs outrages ? Et si je me rappelois qu'au fond l'un en vouloit à ma vie, l'autre à ma réputation, ne devois-je pas me défier de ces dangereuses politesses, qui pouvoient couvrir quelque vue funeste. Je ne croyois pas S. V... capable d'une perfidie, mais il l'étoit d'une violence. Enfin, quoique rien ne fût plus éloigné de mes idées que le véritable projet de la sœur, la seule considération de son sexe me fit passer sur la répugnance que je sentoits à lui écrire. Je crus le devoir remplir par deux lignes de remerciement, auxquelles je joignis quelques civilités de bouche. Après avoir congédié son messager, je donnai ordre que mon appartement fût fermé pour toutes sortes de messages & de visites ; & n'attendant que le conseil de mon colonel pour fixer mes résolutions, je crus devoir faire dire à mes

meilleurs amis, s'il s'en présentoit à ma porte, que je m'étois retiré pour quelques jours à la campagne.

Cette précaution m'épargna une scène fâcheuse. Mademoiselle de S. V..., qui n'avoit sans doute envoyé chez moi que pour y faire observer les circonstances, se crut autorisée par ma réponse à me rendre une visite. Je ne pus pénétrer ses intentions. Mais son carrosse s'étant fait entendre à ma porte, mes gens qui reconurent sa livrée, se hâtèrent de descendre pour lui faire la réponse que j'avois ordonnée. Elle ne put se persuader que j'eusse changé de demeure dans un espace si court. Ses objections & ses instances furent extrêmement vives. Enfin ne pouvant obtenir d'autre explication, elle prit le parti de se retirer, en versant quelques larmes qui furent apperçues de mes gens. Leur récit me causa une surprise extrême. Mais je n'entrepris point d'approfondir un incident qui devoit me toucher peu, & qui me paroissoit fort obscur. J'étois agité par des mouvemens beaucoup plus vifs. Dans l'incertitude de mon sort, je délibérois si l'amitié de M. de B... ne m'obligeoit pas de lui communiquer ma disgrâce, ou plutôt si je ne devois pas apprendre à sa femme que son absence m'alloit être plus insupportable que mes blessures. Les discours de M. de La...

m'avoient fait naître des espérances dont je n'aurois jamais trouvé la source en moi-même. Je ne m'en appercevois encore qu'au redoublement de ma passion, qui se nourrissoit secrètement des flatteuses interprétations d'un ami. Il m'avoit paru persuadé que madame de B... , n'étoit pas sans inclination pour moi : cette idée ne s'éloignoit pas un moment de mon esprit. Je cherchois dans ma mémoire tout ce qui pouvoit lui donner de la vraisemblance. Une si douce imagination me faisoit déjà trouver surprenant qu'une femme à qui l'on supposoit quelque retour pour ma tendresse, ne m'eût point encore marqué l'intérêt qu'elle prenoit à ma situation. Ah ! quelles auroient été mes inquiétudes, à la moindre altération de sa santé ! Cependant je considérois que dans une ville telle que Paris, un simple combat, entre deux officiers peu connus, n'est point une nouvelle qui passe tout d'un coup d'une bouche à l'autre ; & le bruit n'en pouvoit être allé jusqu'à madame de B... , puisqu'au défaut de son attention, j'aurois reçu quelque témoignage de celle de son mari. J'examinois donc si je devois attendre qu'ils fussent informés de mon aventure par la renommée, ou les en instruire moi-même, lorsque je vis arriver le laquais que M. de La... avoit pris avec lui jusqu'au Fort l'Evêque.

Il m'apportoit les éclairciffemens que ce fidelle ami s'étoit déjà procurés. Quoiqu'il n'eût pas cessé de passer pour moi, & qu'il y eût beaucoup d'apparence que l'erreur se soutiendrait jusqu'à l'interrogatoire, il me faisoit presser avec de nouvelles instances de me retirer promptement dans quelque lieu sûr. Il avoit appris des officiers qui l'avoient arrêté, que mon ennemi ayant retrouvé la connoissance chez le chirurgien où je l'avois fait transporter, & ne pouvant refuser quelque explication sur la cause de ses blessures, avoit cru nous mettre tous deux à couvert, en protestant qu'il avoit été attaqué par des inconnus, & qu'il regrettoit de n'avoir point appelé le guet à sa défense. Quelque opinion qu'il eût pu donner de sa bonne-foi, ceux qui l'avoient entendu, n'avoient pas manqué de faire ce récit aux archers du guet, qui avoient employé le reste de la nuit à découvrir mes traces. Il ne leur avoit pas été si difficile de trouver les siennés, après avoir pris des informations dans la maison même du chirurgien. Sur le rapport qu'ils avoient fait dès le matin, on avoit donné des ordres pour nous arrêter tous deux ; & mon affaire, qui étoit si favorable en elle-même, devenoit bien plus fâcheuse que celle de S. V..., puisqu'on cherchoit à m'arrêter en qualité d'assassin. Tandis que j'admirois la

bizarrière des évènements, le comte de . . . mon colonel, entra d'un air empressé, & me confirma tout ce que je venois d'entendre. A la première nouvelle de mon accident, il avoit couru chez M. le lieutenant criminel, pour faire révoquer l'ordre de m'arrêter, en expliquant la vérité de l'aventure, & s'offrant même pour caution. Dans l'idée qu'il avoit de mon innocence, il avoit failli de déclarer l'erreur où l'on étoit tombé, & d'en railler un peu la justice. Mais apprenant que j'étois chargé d'un crime fort noir, & que les éclaircissemens pouvoient traîner en longueur, il venoit me presser aussi de me mettre à couvert. Je ne vois point, me dit-il, de lieu plus sûr pour vous que notre garnison. Partez pour Sedan, si votre situation vous le permet. Il ajouta que, dans mon absence, trois jours suffiroient peut-être pour me justifier; au lieu que si j'avois le désagrément d'être arrêté, tout le crédit de ses amis & des miens, ne me sauveroit pas des lenteurs ordinaires de la justice.

Un terme aussi court qu'il me le proposoit, fit disparaître à mes yeux toutes les raisons qui m'avoient fait craindre l'éloignement. Je ne pouvois être alarmé non plus pour M. de La . . .; puisqu'étant connu des plus honnêtes gens de Paris, il lui suffisoit de paroître devant

les juges, pour leur faire comprendre que leurs officiers s'étoient trompés. Il n'y avoit de péril que pour ma santé. Le mouvement d'un long voyage pouvoit irriter mes blessures, & mon chirurgien protesta que sans régime il ne répondoit pas de ma vie. Le comte leva cette difficulté en m'offrant la litière d'un évêque du Languedoc, arrivé depuis deux jours à Paris. Il l'envoya demander sur le champ. Elle fut accordée. Nous prîmes le parti de la faire conduire à l'extrémité du faubourg, où je pouvois me rendre dans ma chaise à porteurs, & m'éloigner aussitôt sans laisser aucune trace de ma route. Le comte s'imagina que j'allois partir au même instant, & se proposoit de ne me pas perdre de vue jusqu'à la litière. Mais il fut surpris de m'entendre chercher des prétextes pour remettre mon départ à la nuit. J'avois, lui dis-je, des affaires à régler, des soins à prendre; enfin je le priaï de s'employer le reste du jour à ménager promptement la liberté de M. de La..., que je regrettois beaucoup de laisser en prison, & de se reposer sur moi de ma propre sûreté.

On m'entend si l'on connoît l'amour. Je pensois bien moins à mes blessures ou à la sûreté de ma route, qu'à me procurer la douceur de voir madame de B..., avant mon départ. Je voulois non-seulement satisfaire mes yeux par

une si chère vue, & munir mon cœur contre les tourmens de l'absence; mais jugeant qu'elle ignoroit encore ma situation, j'étois impatient de la mettre comme à l'épreuve, & d'observer quelle impression ma disgrâce alloit faire sur elle. J'envoyai au faubourg deux de mes gens, qui devoient me suivre à cheval; & ne prenant avec moi que mon valet de chambre, je sortis dans ma chaise avec la précaution de me faire conduire par des rues détournées. Il étoit environ deux heures. J'arrivai lorsque madame de B..., alloit se mettre à table. Mon visage étoit assez pâle pour lui faire naître des soupçons; & mon valet de chambre, qui m'avoit aidé à monter l'escalier, continuant de me soutenir pour traverser l'appartement, elle ne put douter qu'il ne me fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Cependant, comme j'avançois d'un air tranquille, elle se contenta de me regarder en silence, avec un œil de distraction & d'inquiétude. Je la saluai modestement; & lui ayant demandé la permission de m'asseoir, je ne pus me mettre dans un fauteuil, sans marquer par de légères grimaces, que je ressentois quelque douleur.

M. de B..., qui avoit été frappé comme elle du changement de mon visage, & qui le fut encore plus de ma posture, n'attendit pas que j'eusse

repris haleine pour me presser d'ouvrir la bouche. Eh quoi, me dit-il, prenez-vous plaisir à nous alarmer, & ne vous expliquerez-vous pas promptement? Je lui racontai d'une voix foible toutes les circonstances de ma malheureuse aventure, en évitant néanmoins de lui en apprendre la cause. Je ne parlois qu'à lui; & malgré le dessein que j'avois eu d'étudier les mouvemens de madame de B..., je me sentoient de l'embarras à lever les yeux sur elle. Enfin, tandis qu'il me témoignoit ses alarmes avec toute la tendresse d'une vive amitié, je laissai échapper quelques regards, qui me firent appercevoir de l'émotion dans ceux de sa femme. Elle les avoit comme abandonnés sur moi. Je n'ai jamais vu d'image si touchante de la pitié & de la douleur. Mais revenant tout d'un coup à elle-même, & paroissant faire attention qu'elle s'étoit oubliée, elle me dit sans affectation quelque chose d'obligeant sur mon récit, & sur les dangers du voyage que j'allois entreprendre. Hélas! lui répondis-je, je n'en appréhende que la durée.

Notre entretien fut fort triste. N'étant point en état de dîner avec elle, je la pressai de se mettre à table. Elle s'y mit: mais elle mangea si peu, que se croyant obligée d'apporter quelque excuse, elle parla d'une migraine qui lui étoit l'appétit. Son mari, inconsolable de mon

malheur & de la nécessité où j'étois de m'éloigner, me proposa les ressources qui lui tombèrent dans l'imagination ; mais elles m'exposoient toujours à me voir arrêter par la justice, & c'étoit précisément de quoi il falloit me garantir. L'offre de sa maison, où il se figuroit que je pouvois demeurer bien renfermé, fut la plus pressante tentation dont j'eus à me défendre. J'interrogeois les yeux de sa femme, & son silence sembloit marquer du moins qu'elle ne pensoit point à s'y opposer. Cependant, outre que je ne pouvois m'y croire mieux caché que dans toute autre maison de Paris, j'examinois intérieurement ce que je devois à l'honneur de mon ami, & je me persuadai que dans cette occasion l'amour & l'amitié devoient connoître les mêmes scrupules. J'étois soutenu d'ailleurs par le fond que je devois faire sur les promesses de mon colonel. Enfin, tout l'après-midi s'étant passé dans ces délibérations, la nuit vint m'avertir qu'il falloit rentrer dans ma chaise.

Il ne me restoit qu'à faire renouveler l'appareil de mes blessures. Mon valet de chambre avoit remis cette opération au moment de mon départ, dans la vue de les entretenir plus fraîches pendant la nuit. Je demandai à madame de B. . . la permission de passer dans son cabinet, quoique son mari me pressât beaucoup d'en user.

plus familièrement, & de ne pas m'éloigner de son lit. Mes plaies se trouvèrent fort vermeilles. Mais la satisfaction même que je venois de goûter, & qui servoit peut-être à les rendre si belles, avoit mis aussi mon sang dans une agitation qui le fit recommencer aussitôt à couler. Il sortit avec tant d'abondance, que mes forces, après s'être parfaitement soutenues depuis près de vingt-quatre heures, m'abandonnèrent entièrement. Le chirurgien me voyant sans connoissance, appela du secours. Madame de B... qui étoit dans la chambre de son mari, & qui n'avoit personne auprès d'elle, accourut avec le plus vif empressement. Elle ne prononça pas un mot, suivant le récit que je tirai ensuite de mon valet; mais s'étant employée avec une ardeur extrême à me faire rappeler mes esprits, elle fut si satisfaite aux premiers signes de vie dont elle s'aperçut, qu'elle saisit mes mains pour les presser tendrement. Je revenois effectivement à moi. J'ouvris les yeux. Mes regards tombèrent sur elle. Languissant comme j'étois sur un fauteuil, je fus si ému de la voir, si transporté de me sentir les mains dans les siennes, que je retrouvai des forces pour les serrer, pour pencher la tête jusqu'à ces mains adorées, & pour y attacher mes lèvres avec un sentiment inexprimable. Elle fit quelques efforts pour les retirer. Ah ! madame,

lui dis-je d'une voix éteinte, en réunissant tous les miens pour la retenir, laissez-moi jouir un instant de mon unique bien. Il me fut impossible de faire durer plus long-tems le plus heureux moment de ma vie, S'étant éloignée de quelques pas, je la considérai d'un œil douloureux, comme une divinité cruelle qui rejetoit mes adorations, comme l'unique source d'un bonheur dont je venois de faire un court essai & qui m'étoit durement arraché. Elle fut quelque tems à me répondre. Je crus démêler dans sa contenance qu'elle cherchoit des expressions. Cependant après s'être tournée vers mon valet de chambre, qu'elle exhorta à ne rien négliger, elle se rapprocha de moi : Vous seriez bien injuste, me dit-elle en rougissant, si vous ne me regardiez pas comme la plus tendre amie que vous ayez au monde. Elle n'attendit point ma réponse. Mais les sentimens dont je l'aurois accompagnée, ne s'élevant pas moins dans mon cœur; je fus prêt à retomber dans l'évanouissement dont je venois de sortir.

L'habileté du chirurgien & la force de ses élixirs, me remirent en état de me traîner jusqu'au lit de M. de B... Sur le récit que sa femme lui avoit fait de mon accident, il renouvela ses instances, pour m'ôter la pensée de partir, & pour m'arrêter chez lui. Ma foiblesse sem-

bloit m'y obliger nécessairement. Cependant mon valet de chambre, qui croyoit devoir autant d'attention à ma sûreté qu'à mes blessures, me représentoit qu'il y avoit peu de fatigue à craindre dans une litière d'évêque. La nuit n'étant pas fort avancée, il me conseilla de prendre quelques heures de repos, après lesquelles je me trouvai effectivement assez tranquille pour n'avoir aucune défiance de mes forces. Je ne désavouerai pas que les bontés de Madame de B..., n'eussent contribué à me soutenir, autant que l'art & les remèdes. Je partis sans la voir. Elle avoit souhaité d'attendre mon réveil pour juger de ma situation, & ne me laisser manquer d'aucune commodité; mais, en passant dans un autre appartement, j'avois exigé d'elle & de son mari qu'ils ne se gênassent point en ma faveur. Ce n'étoit plus la douleur de les quitter qui m'agitoit; c'étoit l'impatience de les revoir.

Qui m'eût annoncé, en sortant de cette maison chérie, que je ne devois m'en rapprocher qu'avec le désespoir dans le cœur, & pour y répandre l'horreur de mes sentimens; j'aurois cru cette menace impossible. Je n'étois pas plus sûr de mon existence que de ma fidélité. Dans un caractère tel que le mien, je sentojs qu'un engagement pris au fond du cœur valoit des sermens prononcés

au pied de l'autel. A quelque sort que le ciel me destinât, quelque révolution qui pût arriver dans ma fortune, j'étois à madame de B..., & je ne pouvois être qu'à elle. De son côté, je commençois à m'imaginer qu'elle n'étoit pas insensible. Je la connoissois : une tendre amitié étoit tout ce qu'elle se croyoit permis ; mais elle ne m'auroit pas tant offert, si son cœur n'eût senti beaucoup davantage. Aussi mes désirs n'alloient-ils pas plus loin. Ce que j'avois souhaité pour le bonheur de ma vie, j'osois me flatter enfin de l'avoir obtenu. Sans pénétrer trop curieusement dans l'avenir, je me croyois si heureux du présent, que loin de regarder M. de B..., comme un rival incommode, je m'applaudissois de laisser mon trésor sous une garde si sûre, & de pouvoir me fier presque également à la double garantie de l'amitié & du mariage.

Ainsi toutes mes réflexions s'attachant au sujet de ma joie, je ne voyois dans la nécessité de mon éloignement qu'une courte disgrâce, dont j'étois consolé par les plus douces espérances. La litière se trouva aussi commode qu'on me l'avoit représentée. Je me mis en chemin avant la pointe du jour, avec mon valet de chambre dans ma voiture, & deux laquais à cheval. Le reste de la nuit se passa tranquillement. Le jour ne m'ap-

porta point d'autre incommodité que celle d'une chaleur excessive. Etant arrivé le soir à Soissons, où je devois passer naturellement la nuit, mes gens m'avertirent qu'ils avoient remarqué depuis le matin un homme à cheval, qui m'avoit suivi à quelque distance; & que s'étant arrêtés plusieurs fois pour l'attendre, ils avoient été surpris de le voir aussi s'arrêter, comme s'il eût appréhendé d'être reconnu. Cet avis me fit prendre la résolution de continuer ma route, sans prendre plus de repos qu'il n'étoit nécessaire pour rafraîchir mes chevaux & changer l'appareil de mes blessures. Mon valet de chambre me fit craindre que cet excès de mouvement ne me devînt fort nuisible; mais il se rendit à la promesse que je lui fis de me reposer le lendemain. Cependant les deux laquais n'ayant pas cessé d'entendre marcher derrière eux pendant la nuit, je pris le parti de faire quelques lieues de plus le matin, pour trouver le moyen d'approfondir cet incident. Mes gens, à qui j'en donnai l'ordre absolu, s'embusquèrent à la sortie d'un bois. Ils arrêtèrent le cavalier, malgré les efforts qu'il fit pour s'échapper par la fuite; & l'ayant reconnu pour ce même domestique qui m'avoit apporté la lettre de mademoiselle de S. V..., ils le forcèrent de les suivre jusqu'à ma voiture. Je lui demandai quelles étoient ses intentions. Soit que la crainte

l'obligeât de parler, ou qu'il ne trouvât rien d'offensant pour moi dans sa commission, il me dit naturellement que mademoiselle de S. V..., l'avoit chargé à toutes sortes de prix de découvrir ma retraite; qu'étant retourné dans ma rue après lui avoir porté ma réponse, il avoit vu sortir de chez moi deux de mes gens à cheval; qu'il les avoit suivis jusqu'au faubourg, où ils s'étoient arrêtés, & que la vue d'une litière lui ayant fait assez connoître que cette voiture étoit pour moi, il s'étoit hâté de louer un cheval, dans la résolution de me suivre jusqu'au bout du monde. Loin de le faire maltraiter, j'admirai sa fidélité & son zèle. Votre curiosité sera satisfaite, lui dis-je, si vous continuez de me suivre. En effet je me déterminai sur le champ à lui en laisser la liberté, après m'être contenté de défendre qu'on lui apprît le terme de mon voyage jusqu'au moment de mon arrivée. Je remettois à considérer alors s'il me conviendrait de le laisser retourner sur ses pas, ou de le faire arrêter aussi long-tems que je le jugerois à propos.

La diligence me paroissant peu nécessaire, je consentis à me reposer pendant le reste du jour. Mais il n'étoit plus tems de regarder le repos comme une simple précaution. Le mouvement & la chaleur avoient enflammé fort dangereusement mes blessures. Mon chirurgien me déclara

qu'il ne répondoit de rien, si je ne m'abandonnois absolument à sa conduite. Il me força de passer deux jours & deux nuits à Rhetel. Cependant je me trouvai si bien le troisième jour, que m'étant remis en marche, je comptai de pouvoir achever la route sans péril. Mais, le jour même de mon arrivée, j'essuyai une chaleur extrême, qui me jeta dans un abbattement que je n'avois jamais éprouvé. Je perdis la connoissance en sortant de ma litière. Elle ne me revint que pour me faire sentir d'affreuses douleurs. Mon valet de chambre, effrayé de ma situation, leva l'appareil en tremblant; il trouva ma principale blessure dans un état qui lui fit craindre beaucoup pour ma vie. La fièvre m'avoit saisi avec violence. Je passai une nuit si douloureuse, que je ne dûs ma conservation jusqu'au lendemain qu'à la force de mon tempérament.

Le danger diminua le jour suivant; mais quoique la fièvre fût ralentie, elle ne me quitta plus. Mes douleurs étant toujours les mêmes, je crus sentir bientôt qu'il me restoit peu de tems à vivre, & que je n'étois plus soutenu que par un reste de vigueur naturelle qui étoit prêt à m'abandonner. J'entendois répéter d'ailleurs autour de moi, que dans une chaleur si excessive je ne pouvois éviter la gangrene sans miracle, & je jugeois par les observations redoublées de mon

chirurgien, qu'il s'attendoit sans cesse à la découvrir.

Ce fut dans cette situation, que le sixième jour, on m'annonça deux ecclésiastiques qui demandoient à m'entretenir sans témoins. Je ne doutai pas que ce ne fût un pieux artifice de mes gens, pour me proposer les derniers secours de la religion. Je n'en fus point offensé. J'avois la tête libre; cette facilité pour remplir le plus juste de tous les devoirs pouvoit me manquer à tous momens. Oui, répondis-je; on a raison de m'y faire penser. Mes gens néanmoins n'avoient pas la moindre part à cette visite, mais ils se persuadèrent comme moi qu'elle ne m'étoit pas rendue dans une autre intention.

Les deux prêtres s'assirent gravement près de mon lit. Après quelques réflexions convenables aux circonstances, le plus âgé me demanda, si, dans l'état où j'étois, je souffrirois sans peine qu'il me représentât la douleur & les droits d'une infortunée, qui avoit mis sa cause entre leurs mains. Vous m'entendez, ajouta-t-il, & j'attends pour m'expliquer que vous paroissiez y consentir.

Il se trompoit. Je l'entendois si peu, que prenant ses termes dans le sens dont j'étois rempli, je les regardai comme un langage ecclésiastique, qui exprimoit par des figures spirituelles le danger de ma situation & les besoins de mon ame.

Je lui répondis qu'il pouvoit exercer son ministère, & que je n'avois pas d'éloignement pour le devoir qu'il me proposoit. Quelle joie pour une malheureuse ! reprit-il, en suivant aussi ses idées. Elle ne tardera point à paroître ici, quoique ses peines & la fatigue d'un voyage précipité l'aient fort affoiblie. Je prends sur moi, ajouta-t-il, toutes les dispenses nécessaires, & dans l'état où vous êtes, ma qualité de curé me donne le droit des évêques. Il se levoit avec empressement, pour exécuter sans doute quelque plan déjà formé ; mais je crus l'avoir compris. Tout ce qui me restoit de sang se retira vers mon cœur. Mon combat, mes blessures, la présence de la mort, n'avoient pas causé de si étrange révolution dans mes esprits. J'étendis le bras pour retenir le curé, & trouvant à peine la force de parler dans un si grand trouble, je l'arrêtai moins par mes expressions que par mes signes.

Lorsqu'il se fut rapproché, avec beaucoup d'embarras, je pris un moment pour méditer mes termes ; car je n'avois pas besoin de préparation pour le fond de ma réponse. L'état où je suis, lui dis-je, méritoit plus de compassion. Votre zèle pour la personne qui vous emploie, devient une barbare cruauté à l'égard d'un homme mourant. Je ne suis pas curieux de vos motifs, & je veux supposer de la droiture dans vos

intentions ; mais apprenez que vous abusez en vain de votre ministère pour m'inspirer de fausses terreurs. Ce que vous me proposez à l'heure de la mort , je l'aurois fait dans toute la force de ma santé si j'avois pu le regarder comme un devoir ; l'espérance d'une meilleure vie à laquelle je touche de si près , doit me confirmer dans mes principes. Retirez-vous-donc , ajoutai-je , si vous n'êtes point amené ici par d'autres vues. Un discours si ferme , pour lequel j'avois eu besoin de recueillir toutes mes forces , lui fit perdre l'envie de me répliquer : il se contenta de m'offrir les secours ordinaires de la religion , que je reçus avec la soumission qu'on doit aux volontés du ciel.

L'abattement où je retombai après son départ , ne m'empêcha point d'interroger mes domestiques sur l'arrivée de mademoiselle de S. V... , en leur reprochant de n'avoir pas apporté plus de soin à me délivrer de cette persécution. Ils me confessèrent que dans l'inquiétude continue qu'ils avoient eue pour ma vie , ils avoient perdu de vue le courrier qu'elle avoit envoyé sur mes traces ; & qu'ayant ensuite appris qu'elle étoit à Sedan , ils n'avoient pu pénétrer son dessein. D'ailleurs la crainte de me causer trop d'agitation , leur faisoit cacher tout ce qu'ils croyoient capable de troubler mon repos , & jusqu'à

jusqu'à plusieurs lettres qu'ils avoient reçues pour moi. Mais au contraire, ils se feroient emprefés de me les rendre, s'ils avoient fu ce qu'elles contenoient. Le zèle de mes amis avoit déjà terminé mes affaires. Mon aventure étoit éclaircie, & mon combat justifié par la nécessité d'une juste défense. Mon père, qui s'étoit hâté de se rendre à Paris sur une lettre que mon valet de chambre lui avoit écrite sans ma participation, s'étoit joint à mon colonel pour arrêter les recherches de la justice. Il m'écrivoit qu'après m'avoir servi avec tant de diligence & de succès, il étoit résolu de faire le voyage de Sedan, dans les alarmes qui lui restoient encore pour mes blessures; & que non-seulement mon colonel, mais un jeune homme qui paroissoit pénétré d'amitié pour moi & qui avoit recherché la sienne depuis le moment de son arrivée, se proposoient de l'accompagner. Il parloit de M. de La..., à qui l'on avoit rendu la liberté dès le jour de mon départ.

J'ignorois ce que je devois à la tendresse paternelle & à l'affection de mes amis, lorsque vers le soir j'eus la douce consolation d'entendre la voix de mon père, & de me sentir pressé par ses bras. Il arrivoit avec M. le comte de... & M. de La... Ce n'étoit plus par mes yeux que je pouvois les reconnoître, ni par mes discours que j'étois

capable de leur exprimer les sentimens de mon cœur. Il ne me restoit qu'un souffle de vie. A peine avois-je distingué mon père au son de quelques tendres plaintes qui avoient accompagné ses embrassemens. La gangrène s'étoit déclarée. Je commençois à perdre l'usage de mes sens. L'ombre de la mort étoit répandue autour de moi; enfin depuis plus d'une heure, on s'attendoit à me voir expirer.

Tous les efforts que je fis pour prononcer quelques paroles, ne tirèrent de ma poitrine que des sons entrecoupés. Cependant je conservois un reste de connoissance. Je m'aperçus même qu'on prioit mon père de passer dans l'antichambre. M. de La... qui s'affit près de moi pendant son absence, se figura que si quelque chose pouvoit réveiller les forces de la nature dans la foiblesse mortelle où j'étois, ce devoit être le nom & le souvenir de madame de B... Il connoissoit l'innocence de ma passion; il savoit qu'un amour vertueux ne sort du cœur qu'avec la vie, parce qu'il ne connoît point de remords qui puissent l'en chasser. Il me dit : j'ai vu monsieur & madame de B... , dans le seul dessein de vous apporter quelque consolation, & je suis chargé par l'un & l'autre des plus tendres témoignages de leur affection. Il tenoit ma main. Je serrai la sienne avec toute la chaleur qui me restoit, & je sentis

que l'amour seroit le dernier mouvement de mon cœur.

Cependant mon père se rapprocha de mon lit, dans un silence que je pris d'abord pour un redoublement de tendresse & de douleur. Mais c'étoit le noir présage des malheurs dont il alloit comme ouvrir la source. Il me pria de recueillir toute mon attention pour l'écouter. Après m'avoir représenté que je touchois à ma dernière heure, il ajouta qu'il ne pouvoit me croire incertain de ma situation, depuis qu'il savoit que je m'étois occupé sérieusement d'une autre vie : qu'il manquoit néanmoins à mes préparations, non un devoir, puisque la religion & l'honneur dont je connoissois si bien la voix, ne me faisoient rien entendre, mais une surabondance de vertu, une action digne de la noblesse & de la bonté de mon caractère; que cette malheureuse S. V... étoit condamnée pour toute sa vie à l'opprobre, si la pitié ne me faisoit pas consentir à lui laisser mon nom; qu'elle venoit de l'en supplier avec tant de larmes qu'il en étoit lui-même attendri; qu'il m'importoit peu de mourir dans le célibat ou dans le mariage, c'est-à-dire, d'emporter au tombeau une qualité qui ne changeoit rien à mon sort : enfin qu'il me conseilloit d'avoir cette complaisance pour une fille infortunée & de rendre ma mort précieuse devant dieu &

les hommes, en faisant le bonheur d'autrui à mon dernier soupir.

Je me croyois en effet dans les bras de la mort, & chaque mouvement de respiration me paroissoit le dernier effort de la nature. Un sentiment de bonté naturelle, aussi pressant que l'exhortation de mon père, prit enfin l'ascendant sur toutes mes résolutions. Je ferrai la main de monsieur de L... pour lui faire comprendre à qui j'appartenois en expirant ; & d'un signe de tête je déclarai à mon père que je me rendois à ses ordres. Mademoiselle de S. V... & le curé, dont elle n'avoit pas manqué de se faire accompagner, furent au même instant dans ma chambre. Ils s'approchèrent de moi. J'avois les yeux fermés, & je ne pensai point à les ouvrir ; mais j'abandonnai ma main au curé qui me la demanda, comme la seule partie de moi-même que je voulois prêter à son ministère. Il prononça aussitôt la bénédiction nuptiale.

F I N.

TOUT POUR L'AMOUR,
ET
LE MONDE BIEN PERDU,
• OU
LA MORT D'ANTOINE
ET
DE CLÉOPATRE,
•
TRAGÉDIE.

Traduite de l'Anglois de DRYDEN, par l'Abbé
PRÉVOST.

THE
UNIVERSITY OF
TORONTO
LIBRARY
1827
ST. JEROME
STREET
TORONTO
ONTARIO
M5S 1A5
CANADA



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Des Œuvres de l'Abbé PRÉVOST.

EN donnant les Œuvres choisies de l'Abbé Prévost, j'avois écarté tout ce qui ne pouvoit pas convenir à cette collection, soit par le volumineux, soit par le genre, soit par ce qui pouvoit être contraire au goût françois. Ces deux derniers motifs m'avoient empêché d'annoncer la *Mort d'Antoine & de Cléopâtre*, Tragédie de Dryden, & la *Vie de Cicéron*, écrite par Midleton. Je considérois cette Tragédie angloise comme n'étant pas dans nos usages & nos mœurs, & malgré les grandes beautés qui s'y trouvent réellement, je craignois de fatiguer le Lecteur en lui donnant une pièce dont la conduite & le style ne sont pas toujours conformes

à la noblesse de nos Tragédies françoises. Cependant on m'a fait appercevoir que cette considération ne devoit pas exclure une pièce qui a fait courir toute l'Angleterre à ses représentations, qui passe pour un chef-d'œuvre sur le théâtre de Londres ; que par-tout où il y avoit des beautés, elles devoient prévaloir sur les défauts qui, au reste, ne sont que relatifs aux usages & aux mœurs ; que tout au moins c'étoit rendre un service au Public de le mettre en état de juger des ouvrages d'esprit des nations étrangères.

Ces raisons m'ont paru suffisantes pour me mettre à l'abri de tout reproche, & me déterminer à donner une pièce qui, d'ailleurs est si rare dans la Librairie & dans les Bibliothèques particulières, que j'ai été obligé de la sortir d'un Journal de l'Abbé Prévost, intitulé le *Pour & Contre*, où elle est dispersée, & où les Actes se trouvent presque tous sans division de Scènes.

C'est par les mêmes sollicitations, & à

AVERTISSEMENT. 5

cause de la même rareté, que je donne aussi la *Vie de Cicéron*, traduite par l'Abbé Prévost ; elle composera quatre volumes in-8°. qui termineront cette collection. Je l'avois écartée parce que cet ouvrage n'est pas dans la classe des Romans ; je la restitue aujourd'hui parce qu'elle fert à compléter davantage le choix des ouvrages agréables d'un Auteur célèbre.



ACTEURS.

MARC-ANTOINE.

VENTIDIUS, Général de Marc-Antoine.

DOLABELLA, Ami de Marc-Antoine.

ALEXAS, Eunuque de Cléopâtre.

SERAPION, Prêtre d'Isis.

MYRIS, autre Prêtre.

CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.

OCTAVIE, Epouse d'Antoine.

Deux Filles d'Antoine & d'Octavie.

CHARMION & IRAS, Suivantes de
Cléopâtre.

Un Gentilhomme d'Antoine.

Un Officier d'Antoine.

La Scène est à Alexandrie.



TOUT POUR L'AMOUR ,
ET
LE MONDE BIEN PERDU ,
OU
LA MORT D'ANTOINE
ET DE CLÉOPÂTRE.
TRAGÉDIE.

A C T E I.

Le Théâtre représente le Temple d'Isis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

LES prodiges & les monstres sont devenus si fréquens qu'ils en ont perdu leur nom. Nous

8 *TOUT POUR L'AMOUR,*

avons vu le Nil déborder avant la saison , & répandre ses eaux avec tant de précipitation & de violence , qu'elles n'ont pas laissé aux gardes de ses bords le tems de se retirer. Les hommes & les animaux ont été contraints de chercher un asyle au sommet des arbres. Et par un autre prodige, l'eau est rentrée si subitement dans ses bornes , qu'elle a laissé à découvert les animaux monstrueux qu'elle avoit apportés. On a vu des dauphins, des baleines & des chevaux marins , ramper dans la fange. Affreux spectacle ! Ils s'efforçoient de se lever ; & ne pouvant se soutenir , ils retomboient dans la boue en secouant la tête & en poussant des hurlemens.

SCÈNE II.

ALEXAS entre & prête l'oreille par derrière ;
SERAPION, MYRIS.

MYRIS,

PLaise aux dieux tout-puissans de détourner ces horribles présages !

SERAPION.

La nuit dernière entre onze heures & mi-

nuit, comme j'étois à me promener seul dans une des aîles du Temple, il s'éleva un vent furieux qui ébranla le dôme jusqu'aux fondemens. Toutes les portes se fermèrent avec violence autour de moi. Les verroux de fer qui défendent l'entrée de la voûte où reposent tous les Ptolomées, s'ouvrirent d'eux-mêmes. J'apperçus tous leurs monumens. Je vis paroître un fantôme armé sur chaque tombeau. Notre dernier roi levoit avec confusion sa tête foible & déshonorée. J'entendis ensuite un mélange de gémissemens confus, qui furent suivis de ce cri, poussé par une voix lamentable : *L'Egypte n'est plus.* Je confesse que tout mon sang se glaça dans mes veines. Mes genoux tremblans heurtèrent l'un contre l'autre. Je tombai d'horreur & de crainte sur le pavé du temple, & je perdis ainsi la fin de cette épouvantable scène.

ALEXAS *se montrant.*

Est-ce un songe que vous racontez ? ou bien seroit-ce une histoire que vous auriez inventée pour faire peur aux enfans d'Egypte, & les accoutumer de bonne heure à redouter vos prêtres & vos temples ?

SÉRAPION.

Seigneur, je ne vous voyois point, & je ne

10 *TOUT POUR L'AMOUR,*

me défois pas que vous pussiez m'entendre ;
mais je n'ai rien dit qui ne soit très-certain.

ALEXAS.

Un songe insensé, vous dis-je, l'effet des
vapeurs de vos saintes débauches & de vos
indigestions.

SÉRAPION.

Je fais mon devoir, seigneur ; ce que j'ai
vu n'ira pas plus loin.

ALEXAS.

Gardez-vous d'en parler, quand vos folles
visions seroient autant de vérités. Il n'est pas
tems d'alarmer le peuple par vos superstitions.
Les romains sont campés à deux pas de nos
portes, & l'orage pend sur nos têtes.

SÉRAPION.

Nos égyptiens font des vœux pour Antoine ;
mais dans le fond de leurs cœurs serviles, ils
sont disposés à reconnoître Octave.

MYRAS.

Pourquoi Antoine perd-il donc le tems à
réver ? Que ne tente-t-il la fortune, pour ré-
parer par quelque heureux effort tout ce qu'il
vient de perdre à Actium ?

ALEXAS.

Il croit son infortune sans remède.

SÉRAPION.

Il ne paroît pas néanmoins que l'ennemi presse fort le siège.

ALEXAS.

C'est ce qui me cause le dernier étonnement. Mœcenas & Agrippa qui ont tant de pouvoir sur Octave, sont ses ennemis déclarés. Octavie son épouse, qu'il a chassée de sa maison, sollicite la vengeance de cet outrage, & Dolabella qui étoit autrefois son ami, cherche aujourd'hui sa ruine par des ressentimens particuliers. Cependant la guerre semble dormir de part & d'autre.

SÉRAPION.

Il est étrange que depuis quelques jours Antoine n'ait pas vu une fois Cléopâtre. Il s'est retiré dans ce temple, & le sombre silence auquel il s'obstine, marque assez que son cœur se livre au désespoir.

ALEXAS.

J'apprends que son dessein ne soit de faire un effort pour se guérir de l'amour par l'absence.

SÉRAPION.

S'il est vaincu, ou s'il fait la paix, l'Egypte doit s'attendre à n'être plus qu'une province romaine, & nos riches moissons serviront à dé-

dommager nos maîtres de la stérilité de leur pays. Pendant la fortune d'Antoine, Alexandrie étoit la rivale de Rome, & le centre d'un vaste empire.

ALEXAS.

Si mes vœux étoient exaucés, ces tyrans de la nature, qui ne pensent qu'à réduire le genre humain sous leur puissance, périroient par l'épée l'un de l'autre. Mais puisque nos forces ne répondent point à nos désirs, il faut choisir un maître, & nous soutenir ou tomber avec lui.

SÉRAPION.

Que pense à présent la reine ?

ALEXAS.

Oh ! Sérapion, elle est plus passionnée que jamais pour ce malheureux vaincu. Elle prend plaisir à s'envelopper volontairement dans sa ruine. Si elle consentoit néanmoins à l'abandonner, si elle vouloit le livrer à ceux qui le poursuivent, elle pourroit encore nous sauver tous. Mais en vain.... C'est ce funeste aveuglement qui renverse tous mes desseins, qui obscurcit toutes mes idées, & qui me force à chercher toutes sortes de moyens pour retenir ici celui que je voudrois voir aussi loin d'elle que la surface de la terre l'est de son centre. Vous concevez l'état des choses. Qu'il ne soit plus

question de vos visions & de vos noirs pronostics. Songez plutôt à relever le courage du peuple.

S C È N E I I I.

VENTIDIUS *entre en s'entretenant à part avec un Gentilhomme d'Antoine*; ALEXAS, SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

Ces deux romains pourroient nous entendre. Mais qui est cet étranger ? Son air guerrier & la majestueuse fierté de son visage le font reconnoître pour un homme au-dessus du commun.

ALEXAS.

Ha ! c'est Ventidius, le Général de notre Empereur en Orient. C'est lui qui a le premier fait connoître aux romains que les parthes pouvoient être vaincus. Antoine à son retour de Syrie l'avoit laissé pour garder les frontières romaines.

SÉRAPION.

Vous paroissez le bien connoître.

ALEXAS.

Je ne le connois que trop. Je l'ai vu pour la première fois en Cilicie, lorsque Cléopâtre y fut au-devant d'Antoine. C'étoit le mortel ennemi de la reine & de l'Égypte; mais malgré la haine que je lui porte, je ne puis lui refuser la justice qu'il mérite. Jamais romain plus brave ne porta l'épée. Fidèle à son prince, mais en ami plutôt qu'en esclave. Il n'a jamais pris de part à ses plaisirs. Il ne le voit que dans les momens où il croit le trouver de sang rassis. Il préside le matin à son conseil. En un mot, c'est toute la droiture, la fierté & la rigide vertu d'un vieux romain. Son arrivée n'annonce rien de favorable pour nos affaires. Retirons-nous à l'écart pour l'observer mieux, & j'acheverai de vous communiquer les ordres de la reine, qui m'ont amené dans ce lieu.

Ventidius & le Gentilhomme s'avancent sur la Scène; Alexas, Sérapion & Mytis s'éloignent, & occupent le fond du Théâtre.

VENTIDIUS.

Je ne le verrai pas, dites-vous? Je prétends le voir. Je le veux.

LE GENTILHOMME.

Il a défendu, sous peine de mort, que personne ose approcher de lui.

VENTIDIUS.

Je lui apporte des nouvelles qui relèveront son courage , & qui lui feront renaitre l'envie de vivre.

LE GENTILHOMME.

Il ne voit pas même Cléopâtre.

VENTIDIUS.

Plût aux justes dieux qu'il ne l'eût jamais vue!

LE GENTILHOMME.

Il ne prend aucune nourriture. Il passe les nuits sans dormir. Il ne fait que rêver , dans un profond silence , ou s'il parle quelquefois , c'est à lui-même , avec toutes les marques d'un homme tout-à-fait hors de soi. Il défie alors le monde entier , & il le presse de s'avancer contre lui. Il se mord quelquefois les lèvres , & il accable Octave d'imprécations , en le traitant d'enfant. Ensuite , souriant avec dédain , il s'écrie : Prends tout , le monde n'est pas digne de mon inquiétude.

VENTIDIUS.

Je reconnois son caractère. La vertu est son chemin naturel : mais quelquefois trop étroit pour sa grande ame. Il s'écarte alors de sa route , & il suit aveuglément celle du vice , qui l'é-



loigne beaucoup de ses principes, & qui le plonge à la fin dans les plus grands malheurs. Il ouvre alors les yeux, & aussi vif à se reprocher ses fautes que prompt à les reconnoître, il s'accuse amèrement, il se juge avec sévérité, & il ne se pardonne point des foiblesses humaines, parce que ses qualités l'élevaient d'ailleurs au-dessus des hommes. Il ne faut point l'abandonner dans le triste état où vous me le représentez.

Alexas & les Prêtres s'avancent.

ALEXAS.

Je vous ai déclaré les volontés de la reine. Faites maintenant votre devoir, & publiez à haute voix ses ordres.

SÉRAPION.

Romains, égyptiens, écoutez l'ordre de la reine. Ce jour étant l'heureux jour de la naissance du grand Marc-Antoine, elle veut que le travail cesse, & que chacun de vous célèbre par des chants & des jeux le jour qui a donné un maître au monde. Que les acclamations du peuple s'élèvent jusqu'au ciel, & que tous les échos retentissent des marques de la joie publique.

VENTIDIUS, *de patriste*

Admirable comédie

SÉRAPION.

SÉRAPION.

Étalez devant vos portes les images de vos pères. Couronnez-les de lauriers. Que les rues soient parfemées de fleurs, & que les prêtres remplissent les temples de la fumée des sacrifices. Faites couler des ruisseaux de vin. Prenez tous les dieux à témoins de votre joie, & invitez-les à la partager avec vous.

VENTIDIUS.

Périsse la langue qui invite ici les dieux ou les hommes à la joie. Est-ce aux amis d'Antoine à se réjouir lorsqu'Antoine est en danger ? Cachez, romains, cachez les images de vos glorieux ancêtres. Leurs esprits reviendroient ranimer le marbre pour le faire rougir de voir des enfans si indignes de leurs pères.

ALEXAS.

Un amour sans bornes pour le grand Antoine, veut marquer par toutes sortes d'honneurs le jour où la puissance du ciel a travaillé pour sa grandeur, où chaque étoile a veillé pour attendre l'instant de sa naissance, & répandre sur lui ses plus précieuses influences. Notre reine a négligé le jour même de sa propre naissance, comme un destin vulgaire qui ne mérite point de sortir de l'obscurité,

VENTIDIUS.

Que n'est-il encore à venir, ce jour fatal !
Que n'a-t-il été remis à quelque siècle futur ,
pour la ruine de quelqu'autre malheureux
prince !

ALEXAS.

Notre empereur , tout livré qu'il est à pré-
sent à quelque ressentiment furieux , n'auroit
pas la dureté de faire un reproche à ma reine
de l'avoir trop bien aimé.

VENTIDIUS.

La victime fait-elle des reproches au prêtre
qui va la sacrifier ? Elle ignore qu'il est son
bourreau. Ah ! la ruine de mon empereur ne
vient que de Cléopâtre. C'est elle , avec son
amour empoisonné , qui l'a conduit au fond du
précipice , couvert de fleurs & de festons per-
fides qui lui ont fait trouver des charmes dans
sa perte. Elle a corrompu toutes ses vertus.
Oui, eunuque , je te le dis , elle l'a fait cesser
comme toi d'être homme. Quel romain le re-
connoîtroit aujourd'hui ? Qui verrait sans pitié
le maître de la moitié du monde , abattu , lan-
guissant , devenu le jouet d'une femme , dé-
pouillé d'un trésor de gloire & d'honneurs ,
& misérablement renfermé dans le coin d'un
temple en Afrique ? O Antoine ! le plus brave

soldat, le meilleur ami, le plus grand des hommes ! Aussi terrible au combat (1) que les premiers romains ; aussi bon , aussi doux , après la victoire , qu'un enfant du meilleur naturel.

ALEXAS.

Hélas ! qu'il seroit à souhaiter pour nous qu'à tant de vertus sublimes , vous pussiez ajouter de la fidélité pour celle qui l'aime !

VENTIDIUS.

Je voudrois ne le pouvoir pas. Mais qu'ai-je besoin de perdre des momens si précieux avec toi ? Tu es l'instrument favori des artifices de ta reine, le ministre de ses pernicieux desseins, le second fléau d'Antoine. Va, ne manque point d'apprendre à Cléopâtre que Ventidius est arrivé, pour rompre tous ses charmes. Que tes tambours égyptiens se fassent entendre seuls, & se gardent bien de mêler leurs sons efféminés avec les trompettes romaines. Lâches que vous êtes, vous n'avez pas le cœur de combattre pour Antoine ; allez prier pour qu'il vous plaira dans vos temples.

(1) Je dois avertir une fois pour toutes, que j'adoucis ou que je retranche fort souvent certaines figures qui seroient absolument choquantes dans notre langue.

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, UN GENTILHOMME
d'Antoine, SÉRAPION, MYRIS,
 ALEXAS; UN OFFICIER *d'Antoine*
entre.

L'OFFICIER.

L'EMPEREUR s'avance ici, & commande,
 sous peine de mort, que personne ne se pré-
 sente à ses yeux.

LE GENTILHOMME.

Je n'ose lui défobéir.

Ils se retirent tous, excepté Ventidius.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, *seul.*

JE l'ose, moi. Mais je veux l'observer un
 moment à l'écart, pour découvrir quelle pas-
 sion règne dans son ame. J'abandonnerai le reste
 au hasard.

S C È N E V I.

VENTIDIUS *qui se retire dans un coin du Théâtre* ; ANTOINE *entre seul.*

ANTOINE, *qui se promène quelque tems sans parler , avec des mouvemens fort agités.*

ON me dit que c'est aujourd'hui le jour de ma naissance, je veux le célébrer en redoublant ma tristesse. C'est ce que mérite le malheureux jour qui m'a vu naître. (*Il continue de se promener avec les marques du dernier abatement.*) Je me suis élevé comme le météore du monde ; on m'a vu suspendu dans les cieux ; j'ai brillé en cent endroits de ma course, jusqu'à ce que mes feux se sont consumés, & je suis enfin retombé à terre pour être foulé aux pieds par Octave.

VENTIDIUS, *à part.*

Quel spectacle ! O dieux ! que cette vue est touchante !

ANTOINE.

Compare tes gains, Antoine. Calcule aujourd'hui ta fortune. Voudrois-tu renaître à ce

prix ? Folle avidité de grandeur ! Ta jeunesse insatiable a tout dévoré. Il ne te reste aujourd'hui que la misère & le mépris pour dernier partage.

VENTIDIUS, à part.

Avec quelle violence la tristesse s'est emparée de son cœur ! Mais voilà l'orage qui abat l'arbre jusqu'aux racines, & qui étend ses nobles débris par terre.

ANTOINE, se jetant à terre.

Prends la place qui te convient, misérable ombre d'un empereur ! L'espace que tu occupes est à présent toute l'étendue de ton empire. Dans peu de jours il se rétrécira encore, lorsqu'étant réduit à un petit monceau de cendres froides, tu n'occuperas plus qu'une urne. Alors Octavie te possédera seule ; car Cléopâtre ne survivra pas à ce spectacle. Elle te portera à César, en contrefaisant la veuve affligée. Il pleurera à cette vue ; le *Crocodile* pleurera de voir un rival qui lui disputoit l'univers, dans une tranquillité, qui ne lui causera plus d'alarmes. . . . Je n'y veux plus pleurer. Qu'on me fasse entendre quelque musique. Ayez soin qu'elle soit triste. Je veux flatter ma mélancolie, jusqu'à ce que mon cœur étouffé de sou-

pirs , perde tout-à-fait le sentiment. (*On entend une musique douce.*) Elle est assez conforme à mon humeur ; mon imagination se représente ce que la nature a de reste à m'offrir pour me plaire. Je me figure que je me trouve seul dans une épaisse forêt, & que j'y suis changé en sauvage, en farouche habitant des bois, qui est abandonné du monde entier, & qui l'abandonne de même. Etendu au pied d'un vieux chêne, j'appuye ma tête sur la mousse qui l'environne. Ma couleur n'en est guères différente ; on croiroit, à me voir, que j'en suis sorti ; mes cheveux sans ordre tombent sur mon visage ; ma barbe & mes ongles ont toute la longueur que leur donne la nature. Là, je n'aime ni ne haïs ; je n'ai rien à perdre ni à espérer ; je ne suis ni persécuté, ni envié, ni trahi. Un ruisseau coule à mes pieds avec un doux murmure.....

V E N T I D I U S , à part.

Cette image me flatte. J'y voudrois être avec lui.

A N T O I N E

Les animaux qui habitent le même lieu, viennent sauter sans crainte autour de moi. Ils appaissent tranquillement leur soif, sans être effrayés de ma présence & de mes regards. Ils me pren-

ment pour un de leurs semblables. . . . J'aime cette idée. Tâchons de la faire durer. Elle charme les amers sentimens de mon cœur. . . .

V E N T I D I U S .

Il faut l'interrompre ; je ne puis résister plus longtems.

Il se présente à Antoine , qui paroît surpris.

A N T O I N E .

Es-tu Ventidius ?

V E N T I D I U S .

Êtes-vous Antoine ? Je suis moins changé que vous.

A N T O I N E .

Je suis irrité.

V E N T I D I U S .

Je le suis aussi.

A N T O I N E .

Je veux être seul. Laissez-moi.

V E N T I D I U S .

Je vous aime. Je ne veux point vous laisser seul.

A N T O I N E .

Vous ne voulez pas ? D'où vient cette hardiesse à me répondre ? Qui suis-je donc ?

VENTIDIUS.

Vous êtes mon empereur, l'homme que j'aime le mieux après les dieux. Vous êtes la bonté même, & si je l'ose dire, un dieu pour Ventidius.

ANTOINE.

Je suis le dernier des misérables. Vous ne voulez donc pas me laisser.

VENTIDIUS.

Je me suis expliqué trop hardiment, en disant, que je ne le veux pas; mais je n'ose vous laisser. Et il y a de la dureté à me chasser sitôt de votre présence, lorsque je viens de si loin pour vous voir.

ANTOINE.

A présent que tu m'as vu, es-tu satisfait? Car si tu es mon ami, tu m'as assez vu; & tu ne m'as vu que trop, si tu es mon ennemi.

VENTIDIUS, *versant quelques larmes.*

Mon empereur! Voyez ce qui sort de mes yeux. Il y a quarante ans que je n'ai versé de pleurs; mais toute la tendresse de mon enfance renaît dans mon cœur. Je ne puis les arrêter.

ANTOINE.

Par tous les dieux, le brave vieillard verse en effet des pleurs. Je vois les gouttes qui

s'entrefuivent & qui fillonnent son visage. Retiens-les, Ventidius, ou je vais expirer de confusion. Elles me rappellent trop vivement ma honte ; car c'est elle qui les fait verser.

V E N T I D I U S.

Eh bien ! je ferai mes efforts pour les retenir.

A N T O I N E.

Il faut qu'il y ait de la contagion dans les larmes de l'amitié. Regarde, je surprends aussi les miennes. Mais crois-moi, elles viennent moins de ma douleur que de la tienne.... & je puis dire, mon père..... *Il l'embrasse sans pouvoir achever.*

V E N T I D I U S.

Mon empereur !

A N T O I N E.

Laisse, laisse un si beau nom ; c'est le style de la victoire. Le soldat victorieux & rouge de son sang, que l'ardeur de son courage l'empêche de sentir couler, salue son général par ce titre ; mais jamais un son si glorieux ne frappera plus mes oreilles.

V E N T I D I U S.

Non, je ne l'espère plus.

ANTOINE.

Actium , Actium ! Ah !

VENTIDIUS.

Ne portez-vous pas aussi le regret trop loin ?

ANTOINE.

Ne l'augmente point par de vaines consolations. J'ai perdu une bataille.

VENTIDIUS.

Le grand Jules en avoit perdu plus d'une.

ANTOINE.

Tu me flattes , & la moitié de ce que tu penfes ne fort pas de ta bouche. Si Jules fut battu, il s'étoit défendu vaillamment. Mais, Antoine. . . .

VENTIDIUS.

Continuez.

ANTOINE.

Hé bien ! puisque tu veux que je le confesse, Antoine a tourné le dos comme un lâche. Il a fui, tandis que ses braves soldats combattoient ; il a fui le premier, Ventidius. Tu brûles de me le reprocher , & je te le permets. Je fais que tu n'es venu que pour railler ma foiblesse.

VENTIDIUS.

Je l'avoue.

ANTOINE.

Parle, je veux t'aider à augmenter ma confusion. J'ai été homme, Ventidius....

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez été, & le plus brave....
Mais.....

ANTOINE.

Je lis dans ta pensée. J'ai perdu la raison, j'ai déshonoré ma qualité de soldat par une honteuse oisiveté ; dans le fort de ma gloire, je me suis laissé enlever tous les fruits que j'en devois recueillir. Hélas ! la fortune étoit venue au-devant de moi dans ma jeunesse avec une profusion de caresses & de faveurs. Je me suis trouvé dans la pourpre en sortant de l'enfance ; lorsque je suis parvenu à l'empire, j'étois porté par les suffrages & les acclamations de tous les peuples du monde, qui se faisoient un bonheur d'être témoins de mes triomphes. J'étois les délices des nations, & l'univers me reçut à bras ouverts, comme le gage d'une paix éternelle. J'étois si grand, si heureux, si chéri, que la fortune même ne pouvoit m'abattre, & m'ôter ce qu'elle m'avoit donné, jusqu'à ce que j'aie

entrepris moi-même de ruiner son ouvrage. Je l'ai éloignée de moi par les froideurs & mes dédains ; j'ai négligé de la retenir, lorsqu'elle a menacé de me quitter. Cependant elle est revenue encore ; mais mon indolence, mon oisiveté, mes débauches l'ont enfin fatiguée ; elle m'a tourné le dos ; elle est disparue. Le divorce est fait pour toujours. Aide-moi, brave Ventidius, à confondre cet insensé, ce furieux, qui a travaillé lui-même à se rendre misérable. Accable-moi d'imprécations.

VENTIDIUS.

Non.

ANTOINE.

Pourquoi ?

VENTIDIUS.

Vous vous rendez justice, & vous ne sentez déjà que trop vivement vos fautes ; je suis pénétré de vos maux jusqu'au fond du cœur. Je voudrais verser sur vos plaies un baume propre à les adoucir, guérir les maladies de votre ame, & trouver du remède à vos infortunes.

ANTOINE.

Je suis certain que tu le voudrais. Je connois ton affection.

VENTIDIUS.

Je le ferai.

Antoine éclate de rire amèrement.

VENTIDIUS.

Vous riez.

ANTOINE.

Oui, je ris, de voir ton officieuse amitié, offrir des remèdes à un mort.

VENTIDIUS.

Vous voulez donc votre perte ?

ANTOINE.

Ne suis-je pas perdu ?

VENTIDIUS.

Non, vous ne l'êtes pas encore. Tentez la fortune.

ANTOINE.

Je l'ai tentée jusqu'à la dernière extrémité. Crois-tu donc que tu me voyes désespéré sans raison ? Non. Lorsque j'ai reconnu qu'il ne me restoit plus de ressource, je me suis caché aux yeux du monde, & j'ai appris ici à le dédaigner ; c'est ce que je fais à présent du fond du cœur. Je ne le crois pas digne de mes regards.

VENTIDIUS.

César ne pense pas de même ; il vous ré-

merciera de lui donner si libéralement ce qu'il ne fauroit prendre. Voulez-vous finir comme Ciceron ? Est-ce là votre dessein ? Eh bien, tendez la gorge à Octave, & mourez comme une victime apprivoisée.

ANTOINE.

Je puis me donner la mort de ma propre main, & j'y suis résolu.

VENTIDIUS.

Il est trop aisé de mourir. Vous me trouverez prêt à vous imiter, lorsqu'il en fera tems ; mais le ciel nous ordonne à présent de vivre, de combattre & de vaincre.

ANTOINE.

Tu rêves, Ventidius.

VENTIDIUS.

Ah ! c'est vous-même, Seigneur, qui rêvez indignement, & qui perdez dans une honteuse langueur des momens précieux que la fortune vous accorde encore. Réveillez-vous, au nom de l'honneur. Qui vous arrête ? Vous êtes attendu par douze légions, qui brûlent d'impatience de vous voir à leur tête. Je les ai conduites par une longue & pénible marche, malgré la chaleur & la faim, depuis les frontières des Partus jusqu'aux bords du Nil. Venez du moins

les remercier de ce qu'ils ont entrepris pour vous. Votre cœur se ranimera en voyant leurs visages brûlés du soleil, leurs yeux étincelans, & la fière intrépidité qu'ils ont acquise par leurs longs travaux & par leurs victoires. C'est parmi eux qu'il faut chercher la vertu ; ils vendront plus cher leurs cicatrices & leurs membres mutilés, que vous n'avez jamais acheté vos molles parures, & tous les ornemens de vos fêtes & de vos plaisirs.

ANTOINE, revenant comme à lui.

Où les as-tu laissés ?

VENTIDIUS.

Je vous l'ai déjà dit ; dans la basse Syrie.

ANTOINE.

Amène-les moi ; je les connois. Oui, j'espère encore.

VENTIDIUS.

Ils refuseront de venir.

ANTOINE.

Pourquoi me flattes-tu donc d'une fausse espérance ? Veux-tu redoubler mon désespoir ? Ils sont mutins sans doute ?

VENTIDIUS.

Non. Je répons de leur fidélité & de leur zèle ; mais ils demandent de vous voir à leur tête.

ANTOINE.

ANTOINE.

Je suis assiégé dans cette ville.

VENTIDIUS.

Vous ne l'êtes que d'un côté. Comment ai-je fait pour entrer ?

ANTOINE.

Je ne veux point sortir d'Alexandrie.

VENTIDIUS.

Vos soldats ne se contenteroient peut-être pas de cette raison.

ANTOINE.

Je n'ai jamais accoutumé mes soldats à me demander raison de ma conduite. Pourquoi ont-ils refusé de marcher ?

VENTIDIUS.

Ils disent qu'ils ne veulent point combattre pour Cléopâtre.

ANTOINE.

Que disent-ils ?

VENTIDIUS.

Qu'ils ne combattront point pour Cléopâtre.

Eh ! par quelle raison en effet combattroient-ils pour elle ? Seroit-ce pour rendre la tyrannie plus absolue , & votre esclavage encore plus funeste ? Ils vous gagneroient donc des royaumes au prix de leur sang , & vous les prodiguez à une femme pour le prix d'un baiser ?

ANTOINE, changeant de visage.

Ventidius. . . je vous donne la liberté de blâmer toutes mes autres fautes ; mais sur votre vie , respectez Cléopâtre ; elle mérite plus d'empires & de mondes que je n'en puis perdre.

VENTIDIUS, indigné.

Dieux immortels ! voilà donc dans quelles mains vous avez remis les intérêts de l'univers. Voyez l'Europe , l'Asie , l'Afrique , en balance avec une femme légère & capricieuse , & la honte d'un romain , qui sacrifie tout à cette indigne idole. Il faut que les dieux soient autant d'Antoine , qui comptent eux-mêmes pour rien les intérêts de leur gloire & ceux du monde , lorsqu'ils en abandonnent l'empire à de tels. . . .

ANTOINE.

Vous devenez insolent.

VENTIDIUS.

Je vous parle sans fard, en romain qui vous aime.

ANTOINE, *s'emportant.*

Sans fard..... dis sans respect, & avec la dernière arrogance. Tous les hommes sont des lâches. Et toi, tu n'es qu'un traître jaloux, qui sous un faux-semblant d'honneur & d'amitié, ose décharger ton fiel à mes yeux. Que n'es-tu mon égal ? Je t'ôteroï la vie à ce moment, si ton sang étoit propre à autre chose qu'à souiller mon épée.

VENTIDIUS, *outré de douleur, & lui présentant l'estomac.*

Achevez, seigneur. Après m'avoir appelé traître.....

ANTOINE.

N'est-il pas vrai que tu l'es ?

VENTIDIUS.

Apparemment pour vous avoir fait tourner les yeux sur vous-même, ce que tout autre que moi n'auroit osé ; mais si je méritois ce

nom, que je ne daigne pas répéter, je n'aurois pas eu besoin de vous chercher dans l'état où vous a réduit la fortune, pour partager votre sort, & pour mourir avec vous. Rien ne m'empêchoit de mener mes troupes victorieuses à Octave. J'aurois été un traître alors, mais un traître glorieux & caressé, & personne ne m'en auroit donné le nom.

ANTOINE.

Pardonne, brave soldat ; je me suis laissé emporter par le premier mouvement d'une passion aveugle.

VENTIDIUS.

Vous m'avez vu, perfide ! vous avez cru ces cheveux gris capables de vous trahir ! Prenez ma vie, seigneur . . . ou plutôt laissez faire ma douleur & votre dureté, qui m'ont percé le cœur.

ANTOINE.

Je l'ai dit sans le penser. C'est la colère qui m'a fait oublier qui tu es & ce que je te dois. Encore une fois, pardonne, & rends-moi ton amitié.

VENTIDIUS.

Vous êtes le seul prince que j'aie cru capa-

ble de recevoir des conseils tels que les miens, & je suis peut-être le seul homme qui eût osé vous les donner. Mais quel changement ! Hélas, seigneur, avant que l'amour eût égaré vos yeux, la nature n'avoit point d'ouvrage dont elle dût être plus fière que de vous. Les dieux s'étoient épuisés pour vous combler de perfections & de vertus. Vous paroissiez fait pour être immortel comme eux.

ANTOINE, *l'interrompant.*

Mais Cléopâtre n'est pas... Achève, achève, je puis tout entendre à présent.

VENTIDIUS.

Non, non, je ne dois plus parler.

ANTOINE.

Tu crains donc encore mon ressentiment. Mais parle, tu le peux. Je vois bien que tu es le seul homme qui m'aime ; tous les autres m'ont flatté.

VENTIDIUS.

Que ce retour me console ! Puis-je croire que vous m'aimiez ? Daignez le répéter, seigneur.

A N T O I N E.

Oui, je t'aime. Ne me cache rien. Tes louanges étoient injustes ; mais je veux les mériter. Fais de moi tout ce que tu veux. Conduis-moi à la victoire ; tu en fais le chemin.

V E N T I D I U S.

Eh ! quitterez-vous cette. . .

A N T O I N E.

Au nom des dieux , ne la maltraite pas. Je la quitterai , quoique le ciel soit témoin qu'elle m'est plus chère que ma vie & que mes conquêtes, plus chère que l'empire, plus chère que tout le reste , excepté l'honneur.

V E N T I D I U S.

Je reconnois mon maître. Et quand combattons-nous !

A N T O I N E.

Je te promets, brave Ventidius, que tu me reverras bientôt couvert de mes armes, à la tête de ces braves soldats qui ont battu les Parthes, & que tu m'entendras crier encore : Allons, romains, qu'on me suive.

VENTIDIUS, *transporté de joie.*

J'entends la voix de mon empereur. Octave est perdu. Vous, grands dieux ! faites-moi voir ce glorieux jour, & s'il me reste dix ans de vie à espérer, prenez-les en échange.

ANTOINE.

O Cléopâtre !

VENTIDIUS.

Qu'entends-je encore, seigneur ?

ANTOINE.

C'en est fait ; elle s'éloigne de ma mémoire avec le dernier soupir. Je ferai sentir à Octave ce que c'est que d'arracher un amant à tout ce qu'il aime.

VENTIDIUS.

Vos regards m'en répondent déjà. Il me semble, seigneur, que tout soit renouvelé dans votre ame ; je ne vois plus qu'un héros, un dieu dans le grand Antoine.

ANTOINE.

Viens, généreux soldat ; suis ton empereur.

40 *TOUT POUR L'AMOUR,*

Nos cœurs & nos bras sont toujours les mêmes,
Il me tarde que nous nous fassions voir à nos
ennemis, & que leurs bataillons enfoncés éprou-
vent l'ardeur de notre courage & la pesanteur
de nos coups.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, IRAS, ALEXAS.

CLÉOPATRE,

HÉLAS ! que dois-je faire ? à qui aurai-je recours ? Ventidius l'a séduit ; il partira.

ALEXAS.

Pourquoi vouloir l'arrêter ? Il va combattre pour vous.

CLÉOPATRE.

Il devoit donc me dire adieu avant que de partir. Ne me flatte point ; s'il part une fois , je le perds , je ne le reverrai plus , toutes mes espérances sont détruites.

ALEXAS.

Une grande reine doit-elle être capable de tant de foiblesse ?

CLÉOPATRE.

Ah ! suis-je reine encore ? Est-ce régner ,

42 *TOUT POUR L'AMOUR,*

que de me voir affligée & insultée par les romains, & d'attendre à chaque heure les chaînes d'un vainqueur insolent ? Mais je nomme le moindre de mes maux ; Antoine est perdu pour moi, je n'ai point d'autre perte à pleurer. Viens quand tu voudras, Octave, tu n'as plus rien à me ravir. Prépare-moi des fers, je suis propre à l'esclavage ; Antoine a accoutumé mon cœur aux sentimens d'une captive.

ALEXAS.

La raison, madame, ne peut-elle rien pour vous consoler ? Que ne l'appellez-vous à votre secours ?

CLÉOPATRE.

Ah ! je l'ai perdue, & je renonce à l'espérance de la retrouver. L'excès de mon amour est une noble folie, qui rendra témoignage à l'univers que la cause en étoit digne. Je sens le désordre de mon esprit, & mon cœur s'en applaudit.... Crois-tu qu'Antoine pût me voir dans cet état sans pousser quelques soupirs ? Il en seroit attendri ; je connois son noble caractère & son naturel sensible. Que dis-je, hélas ! je le connoissois ; mais je ne le connois plus.

IRAS.

Eh bien, madame, prenez-en occasion de l'oublier.

CLÉOPATRE.

Jamais, jamais, Iras. Son cœur a été à moi ;
il me reste une impression trop profonde de la
possession de ce riche trésor.

ALEXAS.

Représentez-le-vous ingrat, cruel, incons-
tant.

CLÉOPATRE.

Je ne puis ; & quand je le pourrois, l'effort
n'en seroit pas moins inutile. Malgré son ingra-
titude, malgré sa cruauté, je l'aimerois encore.
Je vois Charmion.

SCÈNE II.

CLEOPATRE, IRAS, ALEXAS,
CHARMION.

CLÉOPATRE.

QUELLES nouvelles m'apportes-tu ? M'a-
bandonnera-t-il ? Se rendra-t-il à mes larmes ?
M'a-t-il condamnée à vivre ou à mourir ?

CHARMION.

Je l'ai trouvé, madame....

Ah ! tu me prépares des récits d'une longueur mortelle. Si tu m'apportes de la consolation, hâte-toi, soulage mon impatience.

CHARMION.

Il vous aime.

CLÉOPATRE.

Ha ! . . . te l'a-t-il dit lui-même ? Ses yeux t'en ont-ils assuré , avant qu'il ait ouvert la bouche ? Mais les tiens n'attendoient pas si long-tems à me le faire entendre ; je te vois occupée à chercher des adouciffemens & des détours. Ne me déguise rien ; répète l'arrêt de ma mort, tel qu'il l'a prononcé.

CHARMION.

Je l'ai trouvé au milieu de ses soldats, qui étoient muets & sans mouvement, comme autant de statues, tandis qu'il jetoit ses regards majestueux sur tous ses officiers pour s'assurer de leurs sentimens & de leur résolution. J'ai remarqué moins de joie que de fermeté dans ses yeux. Lorsqu'il m'a découvert dans la foule, il a rougi, & il a donné ordre qu'on ouvrît le passage.

ALEXAS.

Je commence à bien espérer.

CHARMION.

Ventidius a fixé sur moi les yeux farouches, comme s'il avoit eu dessein de m'épouvanter, & il m'a fait place d'un air brusque & chagrin. J'ai rendu fidèlement le discours dont vous m'aviez chargée ; j'ai répété vos propres termes sans ordre & sans liaison, tels que je les avois reçus de vous ; mais je n'y ai pas oublié le compte de vos soupirs & de vos larmes. Pendant que je faisois valoir vos tristes demandes, qui se réduisoient à obtenir de lui un dernier adieu, il a poussé un gémissement douloureux ; & chaque fois que j'ai prononcé votre nom, je l'ai entendu soupirer, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Il évitoit néanmoins mes yeux, & il tenoit les siens baissés, avec la contenance d'un homme qui se sent coupable. Je vous assure que ce n'étoit plus ce terrible Antoine qui fait mouvoir des armées d'un signe de tête. J'en l'ai vu porter la main à l'œil, en affectant de se le frotter ; mais il tâchoit en effet de cacher une larme qui lui échappoit malgré lui, & que j'ai fort bien apperçue.

CLÉOPATRE.

Une larme ! ne me trompes-tu pas ? Suis-je digne d'une larme d'Antoine ? Ah ! si ce qui

te reste à me raconter n'est pas aussi charmant n'achève pas, & laisse-moi mourir contente.

CHARMION.

Il m'a donné ordre de vous dire, qu'il se connoit si bien, qu'il lui seroit impossible de vous rien refuser s'il vous voyoit, & par conséquent....

CLÉOPATRE.

Qu'il ne vouloit pas me voir.

CHARMION.

Et par conséquent, qu'il vous prioit de ne pas faire usage d'un pouvoir auquel il lui seroit trop difficile de résister ; mais qu'il conserveroit toujours pour vous le respect qu'il vous doit.

CLÉOPATRE.

Du respect ? Est-ce donc là ce que Cléopâtre attend d'Antoine ? Quelle offre ! Que je la dédaigne ! Et quel dédain n'ai-je pas pour moi-même, de me trouver encore capable d'aimer après cet outrage ? Qu'il garde ses insipides protestations pour sa femme Octavie. Qu'il parte, le cruel, s'il n'a que du respect à m'offrir.

ALEXAS.

Votre passion, madame, vous trouble jus-

qu'au point de vous représenter tout sous de fausses apparences. Pour moi, qui ai l'esprit plus tranquille, je ne vois dans le grand Antoine, dans cet homme si redouté, qu'un esclave tremblant, qui voudroit prendre la fuite, & qui craint les yeux de son maître. Mais poursuivez-le, faites-vous voir à lui, j'engage ma vie que sa chaîne est trop pesante, pour lui permettre de fuir longtems.

CLÉOPATRE.

Que ne puis-je te croire !

ALEXAS.

J'ai suivi toutes les circonstances ; je suis certain qu'il aime. A la vérité, l'honneur & l'intérêt sont deux puissans aiguillons, qui le pressent sans relâche ; cependant il est incertain, il prête l'oreille, il jette de longs regards, qui semblent demander de l'assistance.

CLÉOPATRE.

N'entends-tu pas ce qu'il me fait dire ? Hélas ! il craint de me voir.

ALEXAS.

En faut-il davantage ? Il montre sa foiblesse, en voulant éviter le combat, & c'est à vous de saisir cet avantage. J'ai mieux compris que vous le sens de sa réponse : venez, Cléopatre, a-t-il

28 *TOUT POUR L'AMOUR,*
voulu dire ; venez à mon secours ; délivrez-
moi de ce Ventidius, qui est mon tyran. Trou-
vez le moyen de me voir , & fournissez-moi
un prétexte pour le quitter. — Mais n'entends-
je pas le bruit de ses trompettes ? Il faut né-
cessairement qu'il passe ici. Retirez-vous un mo-
ment , madame , je veux le préparer à votre
entrevue , & vous rendre la victoire encore
plus facile.

CLÉOPATRE.

Je suis tes conseils ; mais que je crois tes
soins inutiles !

SCÈNE III.

ALEXAS, *seul.*

JE ne l'appréhende pas moins , quoique je
m'efforce de lui rendre le courage par mes
promesses. Enfin , c'est notre dernière ressource,
& le sort nous favorise en le conduisant ici.

Il se retire pendant quelques momens.



SCENE

SCÈNE IV.

ANTOINE , *précédé des aigles , des faisceaux , suivi de plusieurs Chefs* ; VENTIDIUS.

ANTOINE.

OCTAVE , en un mot , n'est que le favori de la fortune ; il ne doit rien à sa vertu.

VENTIDIUS.

Est-il brave , seigneur ?

ANTOINE.

Seulement ce qu'il faut pour ne pas mériter le nom de lâche. C'est, je t'assure, le guerrier le plus froid & le jeune homme le plus modéré dans l'occasion, que je me souviens d'avoir vu à cet âge. S'il se hasarde à un assaut, comme on assure qu'il le fit une fois en Illyrie, c'est qu'il n'a point d'autre parti à choisir, & que tout l'univers a les yeux sur lui.

VENTIDIUS.

On m'a dit, seigneur, que vous l'aviez défié au combat.

ANTOINE.

Oui, Ventidius ; & quelle crois-tu que fut

D

50 *TOUT POUR L'AMOUR,*
sa réponse ? Rien de si doux. Il me fit dire
qu'il avoit à choisir plus d'une voie pour mourir,
& qu'il ne m'en restoit qu'une.

V E N T I D I U S .

Misérable raillerie !

A N T O I N E .

Il est vrai qu'il a plus d'une voie à choisir ;
mais il les choisiroit toutes avant celles que je
lui offrois.

V E N T I D I U S .

Quelques accès de fièvre seroient plus de
son goût.

A N T O I N E .

Ce ne fera pas du moins une fièvre chaude.
Il n'a point assez de chaleur dans le sang pour
la craindre.

V E N T I D I U S .

La vieilleffe & son lit lui rendront quelques
jour un meilleur office.

A N T O I N E .

Oùï , voilà son choix ; il voudroit vivre
comme une lampe , jusqu'au dernier degré d'é-
puisement , & ne pas perdre une seule ligne de
la carrière de sa vie. O Hercule ! un homme
de cette trempe , qui n'a pas la hardiesse de se
fier d'une seule entreprise à son destin , sera-t-il

l'objet du soin & des faveurs du ciel ? Pour-
 quoi obtiendrait-il l'empire du monde plutôt
 que cent mille romains , dont le moindre est
 plus brave que lui ?

VENTIDIUS.

Vous avez vaincu pour lui ; témoins les
 champs de Philippes. C'est-là que votre grande
 ame vous fit partager avec lui un empire , sur
 lequel votre épée vous donnoit tous les droits.

ANTOINE.

Insensé que j'étois ! j'ai porté cet enfant sur
 mes aîles , jusqu'à ce que j'aie senti la fatigue
 de mon vol , & je le vois aujourd'hui s'élever
 au-dessus de moi. Justes dieux ! voilà donc ce-
 lui qui me brave & qui insulte à ma vieillesse.

VENTIDIUS.

Le tems se perd , seigneur ; les troupes qui
 doivent vous suivre n'attendent que vos ordres
 pour partir,

ANTOINE.

Marchons ; je brûle de quitter cette ville ,
 que je regarde comme ma prison. Allons join-
 dre les légions , & faisons-nous voir encore une
 fois en pleine campagne.



SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS
accompagné d'esclaves.

ALEXAS.

GRAND empereur, dont les exploits font renommés dans tout l'univers, & dont la compassion pour les malheureux est égale à celle des dieux mêmes, daignez prêter l'oreille un moment aux dernières paroles que la triste Cléopâtre adresse à son seigneur.

VENTIDIUS, *à part.*

Le perfide hypocrite !

ALEXAS.

Elle conjure le ciel par mille tendres vœux, & par mille ardentes prières, de répandre toutes ses bénédictions sur vos entreprises. Elle vous envoie des millions de soupirs & de larmes ; elle voudroit pouvoir vous envoyer autant de baisers, autant d'embrassemens passionnés ; mais elle a trop de raisons de craindre que vous n'en foyez fatigué.

VENTIDIUS, *à part.*

Le faux crocodile !

ALEXAS.

Elle ne pense pas à vous conjurer par toute la tendresse de votre amour passé, & par celui qui ne sortira jamais de son cœur, de ne pas l'abandonner au désespoir mortel où je viens de la laisser ; cette pensée ne convient plus à ses espérances. Tant de présomption s'accorderoit mal avec l'abaissement de sa fortune, & avec l'altération de vos sentimens. Le tems n'est plus où sa beauté dans sa fleur & votre passion naissante, lui permettoient de se regarder comme a maîtresse de votre cœur.

ANTOINE, *à part.*

Il faut lui parler avec fermeté. — Finissons. Que me veut la reine ?

ALEXAS.

Elle m'a chargé, premièrement, de recommander à ces braves romains, à ces nobles guerriers, qui doivent vous accompagner dans la carrière de la gloire, de veiller à la conservation de tout ce qui lui est cher, au soin de votre salut, qui cause tous ses soins & toutes ses allarmes.

VENTIDIUS.

Oui, témoin Actium.

A N T O I N E .

Laissez-le parler , Ventidius.

A L E X A S .

Elle vous conjure , généreux officiers , lorsque son courage & son ardeur héroïque le précipiteront au milieu du péril , de vous jeter devant ses pas , comme elle feroit elle-même , si elle étoit auprès de lui , d'arrêter ses transports , de lui représenter qu'il n'est pas invulnérable , que Cléopâtre saigneroit de ses moindres blessures ; & pour vous faire souvenir de sa prière , elle vous supplie de porter ces bagatelles , (*il leur présente des joyaux*) comme un gage qu'elle vous redemandera à votre retour , & pour lequel elle vous donnera en échange toutes les richesses de l'Egypte. Elle m'a particulièrement ordonné d'offrir ce diamant au grand Ventidius , qu'elle ne peut jamais regarder comme son ennemi , parce qu'il aime son seigneur.

V E N T I D I U S .

Dites-lui que je ne veux rien d'elle ; je n'ai pas honte de mon honnête pauvreté , & tous les diamans du monde ne me feroient pas oublier mon devoir & mon honneur. J'espère que tôt ou tard ces bijoux & tous ceux qui lui restent , seront plus dignement placés.

ANTOINE.

Et qui les porteroit ?

VENTIDIUS.

Octavie, à qui vous faites tort.

ANTOINE.

Vous pouviez vous épargner ce terme.

VENTIDIUS.

Et lui, l'offre de son présent, que je méprise.

ANTOINE, à *Alexas*.

On ne t'a chargé de rien pour moi.

ALEXAS.

Ah ! seigneur, qui soupçonnez-vous de vous oublier ? la reine votre esclave !

ANTOINE, *l'interrompant*.

Dis-moi ma maîtresse.

ALEXAS.

Eh bien ! votre maîtresse, seigneur, votre triste & inconsolable maîtresse vous auroit envoyé son ame, si vous ne la possédiez depuis longtems. Mais elle vous conjure humblement d'accepter ce bracelet de rubis, mêlé de cœurs faignans, qui sont l'emblème du sien, & de le porter au bras pour l'amour d'elle.

VENTIDIUS, *saisissant le bracelet*.

Au nom des dieux, seigneur, au nom de

votre gloire, & pour votre précieuse sûreté, ne touchez point ces pernicioeux présens. Ne les touchez pas, ils sont empoisonnés. Le venin qu'ils portent caché, est plus dangereux pour vous que l'aconit.

ANTOINE, le prenant.

Ho ! Ventidius, tu es aussi de trop mauvaise humeur. On ne se déshonore point à porter les faveurs d'une dame. Quoi ! tu voudrais que je lui renvoyasse son bracelet ? Non, lorsque je serai seul à méditer dans ma tente, ce sera pour moi un amusement qui me tiendra lieu de ce que je perds en la quittant. Qu'y trouves-tu à me reprocher ?

Ventidius paroît affligé & ne répond pas.

ALEXAS.

Ne craignez, seigneur, les reproches de personne.... Mais vous aurez du moins un amusement, & il ne restera point de consolation à la triste Cléopâtre.

ANTOINE, essayant d'attacher le bracelet à son bras.

Aide - moi, Alexas ; nous sommes si mal adroits, nous autres gens de guerre.

ALEXAS.

En vérité, seigneur, nous le sommes aussi,

nous autres courtisans , & tous les hommes le font également pour ces sortes d'affaires. Mais s'il m'étoit permis de parler.....

ANTOINE.

Parle librement.

ALEXAS.

Je crois , seigneur , qu'il faut une belle main pour attacher ce présent ; celle , par exemple qui vous l'envoie.

VENTIDIUS, s'emportant.

Honte , infamie ; cet indigne eunuque vous perd. Vous ne la verrez point.

Alexas ordonne secrètement à un de ses suivans d'avertir la reine qu'il est tems de paroître.

ANTOINE.

Pour te fatisfaire , Ventidius , je ne la verrai qu'un moment ; je veux seulement lui dire adieu.

VENTIDIUS.

J'ai donc perdu toutes mes peines ; vous êtes dans le piège ; vous êtes pris ; vous êtes ruiné . ses yeux vont faire l'ouvrage d'Octave.

ANTOINE.

Tu t'allarmes mal-à-propos ; je suis ferme

dans mes résolutions. Je connois ma force ; mais je ne veux pas passer pour un barbare , pour un monstre né dans les déserts d'Afrique. Je suis romain , Ventidius , & élevé par conséquent dans des maximes de douceur & de politesse. On ne quitteroit pas une maison où l'on a été reçu civilement , sans en avoir salué le maître.

V E N T I D I U S .

Vous ne connoissez pas toute votre foiblesse. Vous êtes plus foible qu'un enfant. Êtes-vous à l'épreuve d'un coup d'œil ou d'un sourire ? Je suis sûr qu'un soupir va vous désarmer.

A N T O I N E .

Je la vois ; elle vient : tu vas connoître ton erreur. Graces au ciel , je m'apperçois que j'ai cru le danger plus grand qu'il n'étoit ; il diminue au contraire à mesure qu'il s'approche.

V E N T I D I U S , *en soupirant.*

Attendons-en la fin.



SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS,
CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

ANTOINE.

Vous êtes satisfaite, madame, je ne suis pas
parti sans vous voir.

CLÉOPATRE.

Hélas ! est-ce nous voir, que de nous séparer
au même moment ?

ANTOINE.

Il le faut.

CLÉOPATRE.

Qui l'ordonne, seigneur ?

ANTOINE.

La rigueur de nos propres destins.

CLÉOPATRE.

C'est nous qui les faisons nous-mêmes.

ANTOINE.

Il est vrai ; nos malheurs sont notre ouvrage.
Nous nous sommes aimés mutuellement pour
notre ruine commune.

CLÉOPATRE.

Les dieux ont vu mon bonheur avec des yeux d'envie. Je n'ai plus d'amis au ciel, & toute la terre est armée contre mon amour. Vous-même, seigneur, vous vous joignez à ceux qui me haïssent. Vous avez pris parti contre moi.

ANTOINE.

Je veux justifier ma conduite aux yeux de la postérité. Ecoutez-moi, si je m'écarte de la vérité, reprochez-le moi hardiment; mais si je ne dis rien qui ne soit certain, je vous demande de ne pas m'interrompre.

CLÉOPATRE.

J'entends vos ordres, seigneur, vous ferez obéi.

VENTIDIUS, *à part.*

Ce début me satisfait assez; il prend un ton d'autorité.

ANTOINE.

Que ma ruine vienne de vous seule.

CLÉOPATRE.

O justes dieux! je cause votre ruine!

ANTOINE.

Vous m'avez promis de garder le silence,

& vous commencez à le rompre avant que j'aie parlé.

CLÉOPATRE.

Eh bien ! vous ferez obéi.

ANTOINE.

C'est en Egypte que je vous ai vue pour la première fois. Vous m'inspirâtes de l'amour avant que César vous eût connue ; mais vous étiez trop jeune encore pour vous en appercevoir. Si je rétablis votre père sur le trône, ce fut pour l'amour de vous. César parut, vint ravir le fruit avant sa maturité. Il étoit mon maître, & d'ailleurs trop grand pour craindre un rival. Mais quoiqu'il vous ait enlevée à mes désirs, je vous ai méritée le premier. Lorsque je vous vis ensuite en Cilicie, vous étiez l'ennemie de Rome ; je vous pardonnai.

CLÉOPATRE.

Je prouvai mon innocence.

ANTOINE.

Vous oubliez encore votre promesse. Je vous aimai plus que jamais, j'acceptai vos foibles excuses. Je vous pris dans mon sein toute souillée par César, & diminuée de la moitié de votre prix. Je me rendis en Egypte avec vous, & je m'y dérobai aux yeux de l'univers. J'écartai de

62 *TOUT POUR L'AMOUR,*

ma vue des nations entières , qui étoient empressées de me voir , pour me livrer au plaisir de vous posséder sans partage.

V E N T I D I U S , *à part.*

Oui , tout cela est certain , confessez-le à votre honte.

A N T O I N E .

Pour témoins de la violence de mon amour , je n'appelle que les jours & les nuits employés dans mes transports , & les heures qui sembloient n'être occupées qu'à compter les degrés de ma passion. Un jour passoit , & n'avoit vu que de l'amour ; il en venoit un autre , qui ne voyoit point autre chose. Le soleil se lassoit peut-être de voir toujours la même constance , & je ne me lassois pas d'aimer, Je vous voyois chaque jour , & pendant toute la durée du jour , & chaque jour me paroissoit semblable au premier , tant je retrouvois sans cesse de plaisir à vous voir.

V E N T I D I U S .

Tout cela n'est que trop vrai.

A N T O I N E .

Fulvie , mon épouse , en conçut une mortelle jalousie. Direz-vous qu'elle fut injuste ? Elle fit naître la guerre en Italie , pour me donner occasion de quitter l'Afrique.

VENTIDIUS.

Oui, & vous n'en fûtes pas plus disposé à la quitter.

ANTOINE.

Pendant que je languissois dans vos bras, l'univers s'est échappé peu à peu de mes mains. Il ne me reste pas aujourd'hui de quoi en remplir une. Voilà les obligations que j'ai à votre amour.

VENTIDIUS, *à part.*

Bon ; ce dernier trait me charme.

CLÉOPATRE, *éplorée.*

M'est-il permis de parler ?

ANTOINE.

Oui, si je vous ai fait un seul reproche qui ne soit pas juste ; autrement non. Votre silence marque que la vérité vous confond. Fulvie mourut. Dieux ! pardonnez-moi sa mort ; car c'est ma dureté qui lui ôta la vie ; elle mourut pour rendre la paix à l'univers. Je pris Octavie sœur de César ; je l'épousai dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, & je ne puis condamner son ressentiment, puisque c'est faire le dernier outrage à une femme, que de l'abandonner pour une autre. Vous m'appelâtes : ô foiblesse ! l'amour me fit ouvrir l'oreille à cette voix fa-

talé. Je revins me précipiter dans vos bras. Voilà l'origine de la guerre ; vous seule en êtes la cause. Je voulois combattre par terre , où j'étois beaucoup plus fort : vous vous y opposâtes ; & quand j'ai combattu par mer , vous m'avez abandonné dans la chaleur de l'action. Que dis-je ; j'ai fui moi-même. O honte éternelle ! J'ai fu que je fuyois ; mais je n'ai fui que pour vous suivre.

V E N T I D I U S .

Souvenez-vous , seigneur , que pour tendre seulement ses voiles de pourpre , & donner un air de magnificence à sa fuite , elle nous débau-cha la moitié de nos gens.

A N T O I N E .

Je vous rappelle tous les maux que vous m'avez causés : voulez-vous donc les augmenter encore , & mettre le comble à mon infortune & à mon désespoir ? Cet honnête homme , mon meilleur , mon seul ami , s'est efforcé de rassembler les débris de ma fortune. Il ne me reste que douze légions , qui brûlent de répandre leur sang pour ma querelle. Votre curiosité a trouvé le moyen de pénétrer mon dessein , & vous me ramenez vos yeux pour le rompre & pour achever de me perdre. Si vous avez quel-
que

que chose à répondre , parlez à présent , je vous donne une entière liberté.

ALEXAS, *à part.*

Elle paroît confondue ; le désespoir est dans ses yeux.

VENTIDIUS.

Allons , madame , jetez quelques soupirs sur son chemin pour l'arrêter. Donnez lui une larme pour ses douze légions ; je suis trompé , s'il ne vous les vend à ce prix.

CLÉOPATRE.

Que dirai-je pour ma défense, lorsque je suis déjà condamnée par mon juge ? Prendrai-je pour avocat l'amour que vous m'avez porté ? Il est aujourd'hui contre moi ; il cherche à me détruire. Car tout ce qu'on peut attendre de plus favorable d'un amour passé, c'est qu'il soit oublié ; mais il arrive bien plus souvent qu'il se change en haine. Puisqu'il plaît donc à mon maître de me perdre , je veux lui paroître coupable. Mais , seigneur , (pardonnez l'abondance de mes larmes) l'aurois-je jamais cru que vous eussiez un jour pris plaisir à faire la recherche de mes fautes , & à prendre avantage des moindres choses pour m'ôter cruellement la vie ?

E

66 *TOUT POUR L'AMOUR,*

Parlez , cruel Antoine ; car je m'arrête ici. Quand j'aurois mérité ce traitement , étoit-ce de vous que je devois l'attendre ?

ANTOINE , embarrassé.

Au reste , vous me feriez tort , si vous m'accusiez d'avoir cherché des prétextes pour vous quitter , ou d'avoir voulu vous charger plus qu'il n'étoit nécessaire pour me purger moi-même , & pour justifier mon départ.

CLÉOPATRE.

Je vous remercie , seigneur , de cette favorable explication ; & puisque vous ne ferez point offensé de mon innocence , je ne rougirai point de vous la faire connoître.

VENTIDIUS.

Après cette hardiesse , je ne vois plus rien dont elle puisse rougir.

CLÉOPATRE.

Vous paroissez fâché , & cette colère est obligante. Que César ait obtenu mon premier amour , quoique vous le méritassiez beaucoup mieux , j'en suis bien plus fâchée que vous , seigneur ; car si vous l'aviez eu , vous m'auriez épargné un second choix. Je n'aurois pas été à

César, & je n'aurois jamais été qu'à vous; mais César, dites-vous, a possédé le premier mon cœur. Que vous êtes loin de la vérité, seigneur; il a possédé ma personne, & vous mon amour. César m'a aimé; mais j'ai aimé Antoine. Si je l'ai souffert, c'est que je me suis cru obligée à ce sacrifice pour le plus redouté de tous les hommes; & moitié contrainte, je lui ai cédé, comme à un tyran, ce qu'il auroit emporté par la force.

V E N T I D I U S.

O Syrène, Syrène ! Mais supposons que tout l'amour dont elle se vante pour vous, soit sincère, est-il moins vrai qu'elle est la cause de votre ruine ? C'est à ce reproche qu'il faut qu'elle réponde nettement.

C L É O P A T R E.

Dans quelle justice peut-on me charger des conséquences ; mais je défie Ventidius, lui, mon plus grand ennemi, de soutenir que j'y aye eu part, ou que je les aye prévues. Il est vrai que je vous ai aimé, & que j'ai causé votre séparation d'avec une femme chagrine & incommode ; car telle étoit Fulvie. Vous avez quitté ensuite Octavie pour l'amour de moi ;

mais pouvez-vous me blâmer d'avoir été sensible au sacrifice que vous faisiez d'elle à mes foibles charmes ? Combien de fois ai-je souhaité qu'un autre César, aussi grand que le premier, & aussi jeune que le second, vint m'offrir son cœur, pour vous le sacrifier à mon tour ?

VENTIDIUS.

Chimères, chimères. Mais Actium, seigneur, n'oubliez pas Actium.

CLÉOPATRE.

Eh bien, là même, j'ose défier sa malice. Je confesse que je vous ai conseillé de combattre sur mer ; mais je ne vous ai point trahi : j'ai fui ; mais c'étoit la crainte qui m'avoit troublée. Que n'étois-je homme ! On m'auroit envié votre amitié, comme on m'envie aujourd'hui votre amour.

ANTOINE.

Nous sommes malheureux l'un & l'autre, & n'y eut-il point d'autre raison que notre mauvaise fortune, il faut nous séparer. Dites, madame, voudriez-vous rendre ma ruine certaine, en m'arrêtant ici ?

CLÉOPATRE.

Si c'est comme un ami que vous me deman-

dez mon sentiment, partez : si c'est mon amant qui m'interroge, demeurez. S'il faut périr, horrible pensée ! nous périrons ; mais ne me quittez pas.

VENTIDIUS.

L'entendez-vous, seigneur, voyez les effets de cet amour si vanté. Elle ne cherche qu'à vous entraîner dans le précipice avec elle ; mais si elle pouvoit échapper sans vous, vous la verriez bientôt vous quitter, sans tourner la tête derrière elle.

CLÉOPATRE.

Jugez donc de mon amour par ce témoignage. (*Elle donne une lettre à Antoine.*) Si je pouvois supporter sans vous ou la vie ou la mort, ou le bonheur ou la misère, on m'en offre les moyens.

ANTOINE.

Par Hercules, c'est l'écriture d'Octave. Je ne connois que trop cette main souillée par ses proscriptions, qui, toute jeune qu'elle étoit, conduisoit sans trembler la miennie, & ne me laissoit que le second rang pour le meurtre. Lis, lis, Ventidius. Il lui offre l'Egypte, & il y joint la Syrie, comme un présent, si elle veut renon-

cer à mes intérêts, & joindre ses armes aux siennes.

CLÉOPATRE.

Et vous m'abandonnez ! Vous doutez de mon amour ! Antoine, je vous aime. J'ai rejeté l'offre d'un royaume ; c'est un sacrifice si léger, que je ne le fais pas valoir ; mais je suis résolue de ne pas vivre un moment, s'il faut vous perdre. Oh ! permettez - moi de mourir avec vous. Est-ce vous demander plus que vous ne devez m'accorder ?

ANTOINE, *d'un ton passionné.*

Mourir avec vous, c'est tout ce que le ciel peut accorder dans sa bonté, après le bonheur d'y vivre.

ALEXAS, *à part.*

Il s'attendrit ; notre cause est gagnée.

CLÉOPATRE.

Non, seigneur, vous partirez ; votre intérêt vous appelle. Ces malheureuses mains sont trop foibles pour vous retenir. (*Elle le prend par les mains.*) Partez, guerrier, car vous avez renoncé au titre d'amant. Laissez-moi mourante ; repoussez-moi de votre sein, pâle & sans force,

telle que vos duretés m'ont rendue. Vous n'aurez pas été longtems en marche , que vous entendrez vos soldats crier joyeusement l'un à l'autre : elle est morte. Peut-être vous échappera-t-il alors un soupir ; mais Ventidius fera près de vous pour vous faire honte de votre pitié , & vous serez bientôt aussi tranquille , que si la malheureuse Cléopatre n'avoit jamais vécu.

ANTOINE.

Dieux ! c'est trop ; c'est plus que le cœur d'un homme n'est capable de supporter.

CLÉOPATRE.

Eh ! quelle raison reste-t-il de vivre à une femme misérable & abandonnée ? Laissez-moi rendre ici le dernier soupir à vos yeux. Ne m'envlez pas le seul moment dont j'ai besoin pour expirer. Je le hâterai autant qu'il m'est possible , & ma mort finira toutes vos peines.

ANTOINE.

Vous, mourir à mes yeux ! je périrois plutôt mille fois. Je laisserois périr toute la nature , & tomber le ciel pour écraser la terre. Ah ! ma reine ! mon ame !

(Il l'embrasse.)

VENTIDIUS.

O ! comble de honte. Qu'est-ce donc que votre puéril amour, en comparaison de votre fortune, de votre gloire, de votre réputation ?

ANTOINE.

Tu le demandes, Ventidius ? Apprends qu'il surpasse tout. Va, nous avons fait plus aujourd'hui que de vaincre César. Non seulement ma reine est innocente, mais elle m'aime. Diras-tu à présent que c'est elle qui cause ma ruine, & que si elle pouvoit se sauver sans moi, elle ne tourneroit pas la tête derrière elle ? A genoux, blasphémateur. Demande pardon à l'innocence outragée.

VENTIDIUS.

Plutôt mourir par mille supplices... Voulez-vous partir, seigneur ?

ANTOINE.

Partir ! Quitter tout ce que l'univers a de bon & d'aimable ! Non, non... La foi, l'honneur, la vertu, me défendent d'abandonner celle qui préfère mon amour à des royaumes réunis. Vous, dieux ! qui êtes les maîtres des hommes, donnez le monde à votre Cléopâtre, donnez-lui ce globe fragile, que je méprise & pour

lequel je ne ferois plus un pas. Pour satisfaire l'ambition d'Antoine , il ne faut rien moins que Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Elle est à vous toute entière ; mon cœur est si pénétré de joie , que je suis capable de faire publiquement quelque extravagance , & ceux qui ne connoissent pas les transports de l'amour , croiront que j'ai perdu la raison.

VENTIDIUS.

O femmes ! ô femmes ! ô sexe fatal ! Tout le pouvoir des dieux pour faire du bien , n'approche point de celui que vous avez pour nuire.

Il sort indigné.



S C È N E V I I.

ANTOINE, CLÉOPATRE, IRAS,
CHARMION, ALEXAS.

ANTOINE.

OU est Ventidius ? Je le crois bien irrité. Mais sans m'écarter de la ville, je prétends lui faire connoître que ce n'est point le courage qui me manque. Nos gens sont armés. Qu'on ouvre la porte qui regarde le camp de César. Il va me payer la tromperie qu'il m'a voulu faire, & l'impatience de revenir précipitera ma victoire.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE *entre d'un côté, avec*
 CHARMION, IRAS, ALEXAS,
& une suite d'Egyptiens ; de l'autre, AN-
 TOINE *avec ses Romains. Ils sont accom-*
pagnés de part & d'autre d'instrumens de
musique. Charmion & Iras tiennent une bran-
che de laurier suspendue en arc sur les deux
amans. Les Egyptiens dansent, & Cléopatre
finit la cérémonie en couronnant Antoine.

ANTOINE.

JE m'étois bien attendu que ces beaux bras
 me recevroient après ma victoire, & renouvel-
 leroient dans mon cœur les plus tendres joies
 de l'amour. Cette espérance m'a fait trouver
 des charmes à combattre. Elle a rendu mes
 coups plus terribles.

CLÉOPATRE.

Venez, chers guerriers, jouissez pleinement

de votre triomphe. Que les mêmes soupirs & les mêmes transports fassent votre bonheur & le mien.

ANTOINE.

Ma brillante Vénus ! plus charmante que celle qu'on adore.

CLÉOPATRE.

O divin Mars ! plus terrible & plus aimable que celui de l'Olympe.

ANTOINE.

Noms heureusement assortis ! N'en prenons plus d'autres, ma reine. Supposez-moi de retour des champs Phlégræens, où j'ai laissé les géans terrassés par le tranchant de mon épée. Mars arrive. Recevez votre amant, déesse. Qu'Octave tende ses filets comme Vulcain. Je voudrois être vu du ciel & de la terre entre vos bras, & faire envie à ceux qui croiroient nous faire honte de nous surprendre ; ce seroit à eux à rougir. Je continuerois de vous aimer d'un air qui les forceroit au respect, sans m'embarrasser de leurs regards, & comme un dieu supérieur à eux. L'amour ne se rassasie point avec vous ; tous ses feux se renouvellent sans cesse dans vos yeux. C'est le printems perpétuel des charmes & des plaisirs.

SCÈNE II.

CLEOPATRE, IRAS, CHARMION,
ALEXAS, *suite d'Egyptiens* ; ANTOINE,
suite de Romains ; VENTIDIUS *entre,*
& demeure quelques momens à part pour
écouter.

ALEXAS.

A présent, seigneur, que le danger est passé, votre général revient ; il n'a pas voulu vous suivre au combat, & je ne crois pas qu'il reparoisse ici non plus pour prendre part à votre joie & à vos triomphes. Il jette sur nous ses yeux enfoncés & farouches, en fronçant le sourcil, comme s'il portoit envie au succès de vos armes.

ANTOINE.

Je fais qu'il est brusque ; mais il m'aime. Il n'a jamais flatté le moindre de mes vices ; il m'épouvante avec sa vertu. Dans ce moment même il me semble qu'il a quelque droit de gronder. Allons au temple ; je veux éviter sa présence, que je n'ai pas la force de supporter.

Ils sortent tous.

S C È N E I I I.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS *s'approche d'Antoine & l'arrête
par la robe.*

EMPEREUR !

ANTOINE, *tournant la tête par derrière.*

C'est ta chanson ordinaire, n'est-ce pas ? Je
t'en supplie, épargne-moi

VENTIDIUS

Empereur ! Je ne vous demande qu'un mo-
ment.

ANTOINE, *paraissant irrité.*

Quitte ma robe, ou, par mon père Hercule..

VENTIDIUS.

Par Hercule son père ! voilà un nouvel air
de grandeur. — Je vous apporte des nouvelles
que vous serez ravi d'apprendre.

ANTOINE.

Tu vois que nous sommes observés. Attends-
moi ; je reviens à l'instant.

SCÈNE IV.**VENTIDIUS, seul.**

JE m'apperçois que ma faveur baisse. Cependant je l'aime ; j'aime ce foible & aveugle maître , qui se précipite volontairement dans sa ruine. Et je suis sûr que les dieux l'aiment aussi passionnément que moi. Ses vertus sont tellement mêlées avec ses crimes , qu'il est comme impossible à leur justice de le récompenser ni de le punir.

SCÈNE V.**VENTIDIUS, ANTOINE.****ANTOINE.**

ON peut vaincre , comme vous voyez , sans votre secours. Nous avons délogé leurs troupes ; ils nous regardent maintenant à quelque distance , & leur ardeur me paroît un peu refroidie. J'ai fait mordre la poussière à cinq mille hommes.

VENTIDIUS.

J'admire votre courage. Celui qui a perdu tant de braves gens, en aura pu épargner dix mille autres ; cependant si cet avantage pouvoit vous faciliter votre réconciliation, tandis que César doute de la fortune. . . .

ANTOINE.

Oh ! ne compte pas là-dessus, Ventidius. Il veut ma ruine ; ses oreilles sont fermées à la paix : son mauvais caractère éclatera au premier avantage. C'est le meurtrier le plus tranquille ! Il assassine de sang froid.

VENTIDIUS.

N'avez-vous pas quelque ami dans son armée, qui puisse lui faire goûter des conditions raisonnables ? Mæcenas & Agrippa ont du pouvoir sur son esprit.

ANTOINE.

Ils sont trop dans ses intérêts. Nous nous ferons raison à la pointe de l'épée, ou notre résolution est de périr.

VENTIDIUS.

Je voudrois trouver quelqu'autre voie.

ANTOINE.

Je rends grace à ton affection ; mais cinq ou
fix

TRAGÉDIE.

Six victoires, telles que celles-ci, t'épargneront tant de peine.

VENTIDIUS.

Ne vous flattez point ; César est sur ses gardes. Je fais, seigneur, que vous avez vaincu contre toute apparence ; mais la fortune ne s'apprivoise pas si facilement. Vous n'avez ici pour ressource que les habitans d'une ville, encore n'est-ce que des égyptiens. Il a le monde entier derrière lui ; & des nations sans nombre qui viennent réparer les vides que vous mettez dans ses rangs. Pensez-y deux fois.

ANTOINE.

Pourquoi m'obliges-tu de sortir de moi-même, & de songer à me procurer des secours étrangers ? Exciterai-je ma mémoire à chercher dans toute l'étendue du monde, s'il me reste encore des amis ? Les malheureux n'en ont point. — J'en avois un ; le plus brave qui fût à Rome. Aimé tendrement de César, il pouvoit tout sur son cœur & sur son esprit.

VENTIDIUS.

Je m'adresserois à lui ; voilà l'homme qui seroit capable de vous servir.

ANTOINE.

Il m'a aimé longtems ; nos cœurs ne faisoient

F

qu'un. Jamais il n'y eut d'exemple d'une amitié si parfaite.

VENTIDIUS, à part.

- Je suis trompé, si nos idées ne se rencontrent.

ANTOINE.

Il n'est pas besoin que je le nomme ; tu dois entendre que c'est Dolabella.

VENTIDIUS, joyeux.

Le croyez-vous au camp de César ?

ANTOINE.

Qu'importe dans quel lieu, puisqu'il a cessé de m'aimer. Il s'offensa un jour de ce que je lui défendis de voir Cléopâtre, parce que j'appréhendois qu'il ne prît de l'amour dans ses yeux. Il m'assura que s'étant senti du penchant pour elle, il l'avoit étouffé en faveur de l'amitié ; mais il la quitta bientôt, sans m'avertir de son départ, & cette conduite confirma tous mes soupçons.

VENTIDIUS.

C'étoit une marque qu'il vous aimoit plus qu'elle. Il s'aperçut que la jalousie s'emparoit de votre cœur, & il ne voulut point causer de chagrin à son ami ; je fais qu'il vous aime.

ANTOINE.

- Je l'aurois quelquefois vu depuis ce tems-là.

VENTIDIUS.

Peut-être l'a-t-il employé à travailler à votre paix.

ANTOINE.

Que n'est-il ici !

VENTIDIUS.

Etes-vous porté à croire qu'il vous aime encore ? Je lis votre pensée dans vos yeux ; vous le souhaiteriez. Pour ne vous pas tenir incertain plus longtems , il vous a envoyé du camp de César un messager avec des lettres.

ANTOINE.

Qu'on me l'amène promptement.

VENTIDIUS.

Vous l'allez voir paroître.

Il sort , & rentre aussitôt avec Dolabella , qu'Antoine court embrasser.



SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS,
DOLABELLA.

ANTOINE.

C'EST lui par tout ce qu'il y a de saint dans l'amitié, c'est lui-même. Tu reviens donc entre mes bras, chère partie de moi-même ? Ah ! me rapportes-tu tout ce qui manquoit à mon cœur ? Que je meure, si quelque chose pouvoit m'être plus doux que ton retour.

DOLABELLA.

Permettez, seigneur, que je rappelle un moment mes esprits. J'ai l'ame toute occupée d'une haute entreprise. Pardonnez si je paroïs répondre si froidement à vos caresses.

ANTOINE.

Dispose de tout ce qui me reste de moi-même ; car je suis tombé si bas, que je touche à mon dernier terme. Les sources de ma fortune sont tariées, ou prennent un autre cours. Il ne m'en reste qu'un cœur qui s'enfle encore,

en dépit du destin , & qui me soutient seul
contre ses coups.

DOLABELLA.

Vous êtes toujours pour moi le maître du
monde.

ANTOINE.

Je le suis , si je possède encore ton amitié ,
que je prise beaucoup plus. Depuis ton absence ,
je n'ai point eu de joie que je ne me sois re-
prochée. Il me sembloit que la goûter sans toi ,
c'étoit te dérober la part qui t'étoit due. Mais ,
cher Dolabella ! tu ne me trouves plus ton
ami tel que tu l'as vu. Tu n'apercevras plus
le matin à ma porte des esclaves couronnés ,
qui attendent pour me saluer , ni tous ces mo-
narques de l'Orient ; qui oubloient le lever
du soleil pour venir rendre leurs adorations au
mien. Tu te souviens de les avoir vu courir
en foule dans les cours de mon Palais , comme
autant de domestiques empressés à me servir.
Le respect leur fermoit la bouche en ma pré-
sence ; ils observoient mes yeux , & le moindre
signe de ma volonté , étoit reçu comme l'ordre
des dieux.

DOLABELLA.

C'étoient les esclaves de votre fortune.

ANTOINE.

Elle est passée ! Elle sert à présent César,
Et moi, que suis-je devenu ?

VENTIDIUS.

Ce que vous vous êtes fait vous-même. Je
ne veux point vous flatter.

ANTOINE, tendrement.

Encore ? Ventidius, Sois notre juge, Dolabella. Est-ce là le ton de l'amitié ?

DOLABELLA.

Oui, seigneur, lorsque son intention vous
est connue ; je dois même me joindre à lui. Je
le dois, & vous ne sauriez vous en offenser ;
car pourquoi suis-je votre ami ?

ANTOINE.

Prends garde, jeune homme, comment tu
vas parler de mon amour. La reine a des yeux ;
tu as un cœur ; te souviens-tu de la première
fois que tu la vis, dans un tems où tu l'accu-
sois d'avoir été complice de la mort de ton
frère ? Tu croyois la haïr.

DOLABELLA.

De grace, épargnez-moi ce souvenir. Ce fut
un jour fatal ; vous m'en voyez rougir encore.

ANTOINE.

Rappelle, rappelle-toi le pouvoir de ses

charmes. Ne sentis-tu pas ta fureur défarmée au premier regard ? L'admiration laissa-t-elle vivre un moment la haine ? Tu fus ébloui de l'éclat de ses yeux. Tu vins te réfugier derrière moi , & me conjurer à l'oreille de ne lui pas faire connoître que tu l'eusses soupçonnée d'avoir eu part au meurtre de ton frère.

DOLABELLA.

Et ma foiblesse peut-elle servir d'excuse à la vôtre ? J'étois dans un âge où l'amour se pardonne aisément. L'ardeur de la jeunesse le fait regarder comme un tribut qu'on doit à la nature ; mais vous. . .

VENTIDIUS.

Achievez hardiment. Votre âge, veut-il dire, étoit déjà sur son déclin ; mais aujourd'hui que tout ce que vous avez de chaleur est forcé, & que tous vos désirs sont autant de violences que vous faites à la nature ; j'ose le dire, quoiqu'à regret, faire le tendre & le passionné, n'est-ce pas radoter ?

ANTOINE, rougissant.

Ha !

DOLABELLA.

Ventidius va trop loin ; mais n'est-il pas vrai, seigneur, qu'il n'étoit question pour moi que d'une perte particulière ? Je n'avois que moi-

même à perdre ; je n'ai pas perdu des légions ,
je n'ai pas perdu l'empire du monde , ni l'amour
des peuples.

ANTOINE.

Un ami me traiter de cette sorte !

DOLABELLA,

Oui, Antoine, un ami sincère, un ami si tendre, que chaque mot que je prononce me perce le cœur, avant que vous l'ayez entendu. Ah ! ne jugez pas mal de ma tendresse, parce que je vous fais quelques reproches. Je vous excuse tous les jours auprès de César.

ANTOINE.

Dieux ! à quelle honte étois-je réservée ! Ai-je donc vécu pour être excusé auprès de César !

DOLABELLA,

Auprès de lui, comme votre égal ; tant que je porterai cette épée, il ne fera rien de plus. Je vous apporte des conditions de sa part.

ANTOINE.

Des conditions ! Sont-elles nobles du moins ? Sont-elles dignes de moi ? Je me flatte que tu ne les aurois point apportées, si elles étoient autrement ; cependant je le pénètre : son cœur est plein de dissimulation. Il ne connoît point d'honneur distingué de son intérêt ; il est fait

pour acheter des royaumes, plutôt que pour les conquérir.

VENTIDIUS.

D'accord, si vous le désirez ; mais quel pouvoir n'a-t-il pas fallu sur un esprit si difficile pour l'amener à des termes si honorables ?

ANTOINE.

J'attribue ce miracle à Dolabella, ou à quelque dieu.

DOLABELLA.

Ce n'est point moi, ni même Agrippa, ni Mæcenas ; ils sont vos ennemis ; & pour moi, quoique votre ami, mon crédit étoit trop foible ; c'est néanmoins une personne de Rome.

ANTOINE.

Le service est digne d'un romain. Hâtez-vous de me faire connoître à qui j'ai l'obligation d'avoir conservé ma vie, mon amour, mon honneur ; faites seulement que je le voie.

VENTIDIUS.

C'est moi qui prends cette charge. (*A part.*)
Le ciel fait s'il me verra volontiers revenir.

Il sort.

SCÈNE VII.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

Vous n'oublierez pas, seigneur, à qui vous devez des biens qui vous sont si précieux.

ANTOINE.

Si je l'oublie jamais, puisses-tu m'oublier, toi qui m'es si cher ! Ma reine ne l'oubliera pas non plus.

DOLABELLA.

Je crains qu'elle n'en ait pas tant de reconnaissance.

ANTOINE.

Elle en est plus capable que tu ne penses. La reine, Dolabella ! Ne te reste-t-il rien de ton ancienne fièvre ?

DOLABELLA.

Je serois fâché de voir sa ruine.

ANTOINE.

Quand je l'abandonnerai, je consens que tous les dieux m'abandonnent ; car la bonté de son cœur l'emporte sur sa beauté. César lui a offert

des royaumes, pour l'engager à me trahir. Tu n'ignores pas qu'elle a tout rejeté ; & tu me reproches de l'aimer trop !

DOLABELLA, *voyant rentrer Ventidius ,
qui conduit Octavie & deux petites filles qu'elle
avoit d'Antoine.*

Oui , vous en voyez la raison.

SCÈNE VIII

**ANTOINE, DOLABELLA, VEN-
TIDIUS, OCTAVIE, & ses deux
Filles.**

ANTOINE, *comme effrayé.*

HA ! . . . C'est Octavie que je vois !

VENTIDIUS.

Elle-même. Quoi ! Est-ce un poison , ou une affreuse maladie que je vous présente ? Regardez-la du moins ; jetez les yeux sur elle & sur ce qu'elle vous amène. Ne reconnoissez-vous rien ? La nature n'a-t-elle pas quelque voix secrète , quelque mouvement tendre , qui vous avertisse que ce sont vos enfans ?

DOLABELLA.

Par honneur, si ce n'est par amour, recevez-les, seigneur, avec des yeux plus favorables. Si vous faites profession d'être homme, allez au-devant d'eux, embrassez-les, témoignez-leur quelque joie de les voir. Vos bras ne devraient-ils pas s'ouvrir d'eux-mêmes, & vos yeux choisir la place d'un baiser, avant que vos lèvres puissent y toucher !

ANTOINE.

J'étois surpris de les voir, & je cherchois dans moi-même comment ils ont pu se rendre ici.

VENTIDIUS.

Je les ai fait venir, je les ai introduits, sans la connoissance des gardes de Cléopâtre.

DOLABELLA.

Quoi ! votre froideur dure encore ?

OCTAVIE, à *Dolabella*.

Vous voyez qu'on me fait attendre assez longtemps une simple civilité, à laquelle j'aurois droit du moins en qualité d'étrangère. Grands dieux ! qui suis-je donc ?

ANTOINE.

La sœur de César.

OCTAVIE.

Il y a bien de la dureté dans cette réponse : si je n'étois que la sœur de César, sachez, seigneur, que je serois encore dans son camp ; mais votre Octavie, votre épouse outragée, chassée de votre lit & de votre maison, n'en est pas moins à vous. J'ai un cœur, il est vrai, qui dédaigne vos froideurs, & qui sent de la répugnance à vous demander ce que vous devriez m'offrir ; mais la vertu d'une romaine fait lui faire surmonter sa fierté. Je viens vous réclamer comme un bien qui est à moi ; premièrement, pour remplir mon devoir, & pour vous conjurer ensuite de me rendre votre affection. (*Elle prend sa main.*) Souffrez, seigneur, que je prenne votre main ; elle m'appartient, j'ai droit de vous la demander.

VENTIDIUS.

Prenez-la, madame, vous l'avez bien méritée.

DOLABELLA.

Elle la prend en effet ; je l'admire. Elle n'est ni trop fière ni trop soumise ; elle prend le tempérament qui convient à une vertueuse romaine.

ANTOINE, *embarrassé.*

Octavie..... J'apprehende bien que vous n'ayez demandé lâchement ma vie.

OCTAVIE.

Lâchement ? seigneur.

ANTOINE.

Oui, lâchement ; à votre frère.

OCTAVIE.

Je suis incapable de faire une demande lâche, & mon frère de l'accorder.

ANTOINE.

Je m'abaîfferois devant César ? moi qui ai pu faire des rois de mes esclaves, je lui demanderois pardon ? J'élèverois un homme qui n'est que mon égal au rang de Jupiter, de qui j'ai reçu l'être ? Non. Le mot de pardon ne sortira jamais de ma bouche.

DOLABELLA.

On n'exige pas que vous le prononciez.

ANTOINE.

Je ne veux pas même qu'il dépende de lui de m'en dispenser. Allons, vous m'avez tous trahis ; & toi aussi, qui te dis encore mon ami. Ma femme m'a acheté de César par ses prières & ses larmes, & c'est d'elle à présent que je vais devenir l'esclave. Elle me reprochera, cent fois le jour, la vie qu'elle m'a donnée. Au moindre regard, qui ne la satisfera pas, elle me menacera de porter ses plaintes à son frère.

OCTAVIE.

La rigueur de mon sort m'expose toujours à vos fatales méprises. Je vous apporte, seigneur, des conditions que vous pouvez accepter sans honte. Votre honneur m'est cher, parce qu'il est inféparable du mien. On ne reprochera point à Octavie que son époux ait été l'esclave de son frère. Vous êtes libre, seigneur ; vous êtes même dégagé, si c'est votre envie, des liens qui vous attachoient à celle pour qui vous n'avez que du dégoût. Car quoique le dessein de mon frère soit de mettre à prix votre amour, & de faire de moi le ciment de votre réconciliation, j'ai comme vous le cœur grand ; je ne puis recevoir le vôtre comme une faveur arrachée, ni faire enfin la suppliante, pour obtenir ce que je crois mériter. Je rapporterai à mon frère que nous sommes réconciliés. Il retirera ses troupes, & vous irez gouverner l'Orient. Vous me confinerez à Athènes, ou dans tel autre endroit du monde qu'il vous plaira de choisir pour ma retraite. Je ne m'en plaindrai pas ; je conserverai le stérile nom de votre épouse ; mais mon absence & mon éloignement ne vous laisseront craindre de ma part aucun trouble.

96. *TOUT POUR L'AMOUR,*
VENTIDIUS, à part.

Quel étrange combat d'honneur ! Ils craignent tous deux s'avilir par trop d'obligations !

DOLABELLA, à part.

Elle l'a touché par l'endroit sensible. Il rougit de dépit & de honte de se voir vaincre en générosité.

VENTIDIUS, à part.

Voyez son embarras ; & comme il s'efforce de cacher une larme qui lui est échappée malgré lui.

ANTOINE.

Je n'ai rien perdu de votre discours, Octavie, & je ne puis refuser mon admiration à la grandeur de votre ame. Mais il m'est impossible de me rendre à vos propositions , car mon cœur ne peut se laisser vaincre que par l'amour, & je ne vous vois agir que par le motif du devoir. Vous me rendrez libre, dites-vous, & vous retournerez à Athènes. N'est-ce pas là votre pensée ?

OCTAVIE.

C'est ce que je disois, seigneur.

ANTOINE.

Il faut donc que j'aie obligation à une personne

sonne qui est sans amour pour moi , & qui se croira en droit de me reprocher de l'ingratitude, du moins au fond de son cœur. Non, je n'y consentirai jamais.

VENTIDIUS , *à part.*

J'aime à voir ce qui cause sa peine.

OCTAVIE.

Pourquoi vouloir triompher , seigneur , de la vertu de votre malheureuse Octavie ? Ma fierté est tout ce qui me reste. J'ai souhaité , je le confesse , que m'étant redevable de l'honneur & de la vie , vous crussiez n'en avoir l'obligation qu'à mon devoir. Vous m'avez outragée. Que demandez-vous à mon cœur , vous qui l'avez rempli d'amertume par vos mépris & vos dédains ?

ANTOINE.

Vous ne m'aimez donc point ?

OCTAVIE.

Je ne devrois pas vous aimer.

ANTOINE.

Et c'est pour cette raison que vous voulez me fuir ?

OCTAVIE.

C'est par cette raison que je devrois vous fuir. . . Hélas ! si je le pouvois.

DOLABELLA.

Ne voyez-vous pas, seigneur, qu'après avoir essuyé tant de duretés & d'injustices, elle a l'ame trop grande pour confesser qu'elle vous aime? Mais est-il difficile d'en juger? Sa modestie & son silence parlent assez pour elle.

ANTOINE.

O! Dolabella, de quel côté dois-je tourner? Je me sens le cœur attendri; mais abandonnerai-je Cléopâtre, qui ne demande qu'à mourir avec moi? La pitié parle pour Octavie; mais parle-t-elle moins pour la triste Cléopâtre?

VENTIDIUS.

Octavie a pour elle tout ensemble & la pitié & la justice, & des deux côtés Cléopâtre n'a rien à prétendre. L'une voudroit se ruiner avec vous; mais c'est elle qui a commencé votre ruine: au lieu que vous avez à vous reprocher d'avoir ruiné l'autre; & c'est elle néanmoins qui assure aujourd'hui votre salut.

ANTOINE.

Que mon cœur est cruellement déchiré!

OCTAVIE.

Puisse le ciel y faire renaître la paix!..... seigneur! Si le mien peut oublier toutes ses douleurs, il me semble que le même effort ne

doit pas vous coûter plus qu'à moi. Jetez les yeux sur vos enfans, Avez-vous peine à les reconnoître ? Est-ce parce qu'ils font de moi , que vous étendez jusqu'à eux le mépris que vous avez pour leur mère ? Allez , mes filles , allez vous jeter à ses pieds. Embrassez ses genoux ; nommez-le votre père. Il peut vous avouer sans rougir. Serrez-le entre vos bras , & amenez-le dans les miens. S'il a la dureté de vous rejeter , ne vous rebutez pas , & recevez ses injures sans vous plaindre ; car vous êtes mes enfans , & votre malheureuse mère est accoutumée à souffrir sans murmurer.

Les deux filles se jettent entre ses bras , & tous s'approchent de lui.

V E N T I D I U S.

Vit-on jamais rien de si touchant..... Mon empereur !

D O L A B E L L A.

Mon ami !

O C T A V I E.

Mon époux !

L E S D E U X F I L L E S.

Mon père !

A N T O I N E.

Mon cœur se rend ; je me livre à vous Oc-

100 *TOUT POUR L'AMOUR,*
tâvie. (*Il les embrasse tous.*) Partagez tous ensemble votre empereur, votre ami, votre époux; & vous, chers enfans, votre mère. Que je dois d'arrérages à votre amour; mais l'avenir va tout réparer.

OCTAVIE.

O précieux moment!

DOLABELLA.

Heureux changement!

VENTIDIUS.

La joie de mon cœur s'arrête sur ma langue.
Mais (*versant quelques larmes*) elle trouve ici deux passages au lieu d'un.

ANTOINE.

Tu vois ton triomphe, chère Octavie, choisis le lieu où tu veux que je te suive. Je n'excepte pas même le camp de César.

OCTAVIE.

Vous n'y trouverez que des amis, seigneur, comptez d'y être le maître.



SCÈNE IX.

ANTOINE , DOLABELLA , VEN-
TIDIUS , OCTAVIE , ALEXAS

entrant avec précipitation.

ALEXAS.

LA reine, seigneur.....

ANTOINE, *l'interrompant sans le regarder.*

Laisse-moi ; les tems sont changés. Octavie,
vous passerez ici la nuit , & demain j'embrasse
César.

Il sort avec tous les autres, excepté Ventidius.

SCÈNE X.

VENTIDIUS , ALEXAS.

VENTIDIUS.

VOILA de charmantes nouvelles pour toi,
mon officieux eunuque. Va, cours, ne manque
pas d'en aller faire ta cour le premier. Cours,
te dis-je, ne perds pas un moment. *Il sort.*

*SCÈNE XI.**ALEXAS, seul.*

AVEC son air épais, & ses manières rustiques, ce vieux soldat, cette tête grossière & pesante a trompé mon adresse & ruiné tous mes artifices. Quel parti me reste-t-il à prendre ? Les plaisirs m'ont abandonné dès le berceau. L'incontinence d'autrui a mis de bonne heure un frein à la mienne. Rebuté de la nature, privé de ce qu'elle ne refuse pas à ses moindres ouvrages, je n'ai point eu d'autre voie pour m'élever, que ma propre indignité & le mépris même de ceux qui m'ont employé à leur service, en m'accordant leur confiance. Aujourd'hui je perds jusqu'à ce misérable avantage. Si Cléopâtre avoit suivi mes conseils, elle auroit trahi celui qui l'abandonne. L'amour a causé sa ruine, & va causer sa mort ; mais elle en a goûté du moins les plaisirs. Dieux ! est-il juste que, moi qui les ignore, je meure pour la même cause ?



SCÈNE XII.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS,
Suite de la Reine ; ALEXAS.

ALEXAS.

AH ! madame, j'ai vu ce que je tremblé de vous annoncer, Octavie est ici.

CLÉOPATRE, *éplorée.*

Laisse ton funeste avis. Hélas ! je fais tout, & tu me vois dans les douleurs de la mort.

ALEXAS.

Vous êtes perdue, madame, l'Égypte est ruinée.

CLÉOPATRE.

Que m'importe l'Égypte ! Mon amant, ma vie, mon ame est perdue. Octavie me l'arrache. O ! nom fatal à Cléopâtre. Elle jouit à ce moment de tout mon bien, tandis que je.... Mais tu l'as vue ; dis-moi, mérite-t-elle son bonheur ? Est-elle aussi brillante qu'une déesse ? Possède-t-elle toutes les perfections & tous les charmes ? Ah ! sans doute. Misérable que je suis, les dieux qui l'ont fait si belle, me déclarent par

104 *TOUT POUR L'AMOUR,*
cette préférence que leur protection m'abandonne.

ALEXAS.

Elle peut passer, madame, pour un prodige....

CLÉOPATRE.

Un prodige ! je suis donc perdue sans espérance.

ALEXAS.

J'entends un prodige de bonté, madame, car tous les prodiges cessent auprès de vous pour la beauté.

CLÉOPATRE.

Je respire. Tiens, prends ce diamant pour récompense ; mais que j'appréhende que tu ne me flattes !

CHARMION.

Dieux ! Elle vient, madame, je la vois.

IRAS.

Fuyez, fuyez, madame, c'est la sœur de César.

CLÉOPATRE.

Moi, la fuir ? Non, non, fût-elle la sœur du foudroyant Jupiter, portât-elle les éclairs de son frère dans les yeux ; je veux la voir & lui parler en face.

Octavie entre d'un air orgueilleux, & suivie d'un train superbe.

SCÈNE XIII.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION,
ALEXAS, *suite de Cléopatre* ; OCTAVIE,
suite d'Octavie.

Cléopatre fait signe à sa suite de se ranger autour d'elle. Les deux rivales se regardent fièrement.

OCTAVIE.

IL n'est pas besoin qu'on me montre Cléopatre ; cet air hautain.....

CLÉOPATRE.

Vous fait reconnoître une reine, Je n'ai pas besoin non plus de demander qui vous êtes.

OCTAVIE.

Je suis romaine, nom qui fait les reines, & qui les renverse aussi facilement.

CLÉOPATRE.

Votre maître, l'homme qui me sert, est un romain.

OCTAVIE.

Il l'a été, jusqu'à ce qu'il ait perdu ce nom pour être esclave en Egypte ; mais je viens lui rendre la liberté.

CLÉOPATRE.

Un ton plus bas, je vous prie, vous, Junon éternelle de mon amant. Lorsqu'il s'est trouvé fatigué de votre mauvaise humeur, il a choisi mes chaînes, qui lui ont paru plus douces.

OCTAVIE.

Je ne m'étonne pas qu'il ait trouvé plus de douceur dans vos chaînes. Vous êtes accoutumée depuis longtems au métier ; il n'est pas le premier pour qui vous ayiez tendu vos filets. Témoin Jules César.

CLÉOPATRE.

Je n'ai jamais eu d'amour pour César ; il n'a eu de moi que la reconnoissance que j'ai cru devoir au sien. Tout ce que votre malignité a de pis à me reprocher, c'est que le plus grand des hommes a été mon esclave. J'ai reçu après lui, mais avec une estime bien différente, celui que les loix ont fait votre mari, & que son amour a rendu le mien.

OCTAVIE, *s'approchant plus près d'elle.*

Je veux considérer de plus près ce visage , qui a usurpé si longtems mes droits. Où sont-ils donc ces charmes inévitables , qui triomphent , dit-on , si sûrement du cœur des hommes , & qui ont ruiné mon cher époux ?

CLÉOPATRE.

Oh ! je ne suis pas surprise de vous les voir chercher ; car si vous en aviez connu seulement la moindre partie , vous n'auriez pas perdu son cœur si aisément.

OCTAVIE.

A dieu ne plaîse qu'une romaine & une épouse modeste les connoisse jamais. Honte de ton sexe ! Ne rougis-tu pas d'avouer ces charmes détestables qui font trouver du plaisir dans le crime ?

CLÉOPATRE.

C'est vous qui devez rougir d'en être si mal pourvue. Si l'indulgence du ciel , si la faveur de la nature , m'ont donné de quoi plaire au plus brave de tous les hommes , pourquoi ne les remerciérois-je pas de leurs présens ? Pourquoi en aurois-je honte , & n'en ferois-je pas

108 *TOUT POUR L'AMOUR,*

plutôt gloire ? Je suis fière & orgueilleuse de son amour. Quand je cesserai de l'aimer, puisse le ciel me punir en me donnant un visage tel que le vôtre !

OCTAVIE.

Va, tu ne l'aimes pas tant que moi.

CLÉOPATRE.

Je l'aime mille fois plus, & je suis plus digne de son amour.

OCTAVIE.

Fables, chimères. N'est-ce pas vous qui avez causé sa ruine ? Qui l'a déshonoré à Rome ? N'est-ce pas Cléopâtre ? Qui l'a rendu le mépris des étrangers ? Cléopâtre. Qui l'a trahi à *Adsum* ? Cléopâtre. Qui a fait de ses enfans des orphelins misérables, & de moi la plus affligée de toutes les veuves ? Toujours, toujours Cléopâtre.

CLÉOPATRE.

Oui ; & celle qui l'aime le mieux, celle qui l'adore est aussi Cléopâtre. Si vous avez eu quelque chose à souffrir, j'ai souffert plus que vous. Vous êtes revêtue du précieux titre d'épouse. Il dore votre cause. Il excite en votre

faveur la compassion de tout l'univers. Et moi je n'ai que son mépris, car j'ai perdu mon honneur ; j'ai perdu ma réputation ; j'ai souillé la gloire de mon illustre sang ; & tout cela pour le seul titre de maîtresse. Il n'y manque que le sacrifice de ma vie, & je ne la sacrifierois pas moins volontiers pour celui que j'aime.

OCTAVIE.

Puisse le ciel t'exaucer à ce moment, puisque tu le souhaites !

Elle sort.

SCÈNE XIV.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION,
ALEXAS, *suite de la reine.*

CLÉOPATRE.

HÉLAS ! il n'est que trop vrai que c'est à présent l'unique chose que j'aie à désirer. J'ai perdu le seul bien pour lequel je voulois vivre. Mes yeux s'obscurcissent, Je ne vois plus rien

110 *TOUT POUR L'AMOUR,*

de fixe autour de moi. Est-ce la mort qui vient heureusement à mon secours ? La présence d'une rivale odieuse a soutenu quelque tems mes esprits. Ciel ! Dans quelle extrémité n'aurois-je pas retrouvé des forces pour résister à ses dédains ? Mais le courage m'abandonne contre mon désespoir & mes affreuses douleurs.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

POURQUOI vous déchargez de ce fardeau sur moi ? Ne pouvez-vous lui dire vous-même que vous êtes forcé de partir.

ANTOINE.

Non, je ne puis. Je pourrois m'arracher un œil & le jeter au loin, sans que l'autre versât une larme. Mais, cher Dolabella ! que ce mot de départ est affreux ! Quel son mortel ! je n'ose le confier à ma langue. D'un seul regard elle me feroit fondre en pleurs, & je retomberois dans toutes mes foiblesses. .

DOLABELLA.

Donnez ce soin à Ventidius. Il est d'un naturel moins sensible.

ANTOINE.

Ah ! Ventidius parleroit trop durement. Il la tueroit par cette nouvelle. Il n'y a que toi, toi seul,

DOLABELLA.

La nature m'a fait si tendre, que je ne puis prêter l'oreille au récit d'une aventure touchante, sans me sentir les yeux humides & le cœur amolli. Je m'expliquerois avec si peu de fermeté, avec tant de crainte de la chagriner, qu'elle ne croiroit pas ma commission sérieuse.

ANTOINE.

Et c'est par cette raison que tu es le seul que j'en puisse charger. Figure-toi que tu es moi-même, lorsque tu lui parleras, mais prends d'abord les choses de fort loin; & lorsque tu commenceras à lui parler, évite tous les mots dont tu croiras le son trop dur. Tâche que notre séparation se fasse avec autant de douceur que l'amour des autres commence.

DOLABELLA.

Ce que vous me dites pénètre tellement mon ame, que si vous me forcez de lui parler, il sera impossible que je lui parle autrement.

ANTOINE.

Je vous laisse donc à votre triste emploi.

Adieu.

Adieu. Je l'ai fait avertir que vous devez la voir.

Antoine va pour sortir , & revient sur ses pas.

J'oubliois. Ne manquez pas de lui dire que je ferai la paix avec la mienne. Si j'ai quelque pouvoir auprès de César , sa couronne & sa dignité lui seront conservées. Ayez bien soin de ne pas oublier cette circonstance.

DOLABELLA.

Ne craignez point. Je m'en souviendrai.

ANTOINE va encore pour sortir , & revient.

Et ne manquez pas de lui représenter aussi quelle violence on m'a faite. Je n'ai cédé qu'à la force. Conjurez-la de ne pas haïr ma mémoire , car je chéris encore la sienne. — Insistez bien là-dessus.

DOLABELLA.

Fiez-vous à moi. Je n'oublierai rien.

ANTOINE.

C'est donc fini. (*Il sort & revient encore.*)
Pardonneras-tu encore une fois mes regrets passionnés ? Dis-lui que malgré notre séparation , si j'apprenois qu'elle écoutât quelque autre amour , cette nouvelle me perceroit le cœur. — Je te quitte absolument, car chaque

H

fois que je retourne, je sens que mon cœur s'attendrit de plus en plus, & peut-être le premier ordre que je te donnerois, seroit de la retenir, & de nous perdre tous deux.

Il sort.

SCÈNE I I.

DOLABELLA, *seul.*

LES hommes ne sont que des enfans d'une taille plus haute. Leurs désirs ne sont pas moins sujets à changer. Même instabilité, même caprice d'inclinations. L'ame, qui voit si clair au dehors, n'apperçoit rien dans son obscure demeure, & sans être capable de prendre le moindre empire sur elle-même, elle a la présomption d'appeler les autres à son tribunal. C'est ainsi que j'ai fort bien reconnu que la ruine d'Antoine vient de l'amour, & que j'ai condamné sa conduite. Cependant je lui porte envie. Je voudrois être à sa place, & me voir ruiné comme lui.



SCÈNE III.

DOLABELLA, VENTIDIUS.

VENTIDIUS, *à part.*

SEUL ! S'entretenant avec lui-même, & avec un air de trouble & d'embarras ? Ma conjecture seroit-elle juste ! Il l'a aimée. Sa passion dure peut-être encore.

DOLABELLA.

O ! amitié, amitié, tu n'as donc rien à répondre, & toi, raison ! encore moins. C'est une infidélité d'y penser, une folie de l'entreprendre, & peut-être un malheur de réussir. Précipices de toutes parts ; cependant l'occasion est belle. Quel tort ferai-je à mon ami, en prenant un bien qu'il abandonne ?

VENTIDIUS, *à part.*

Non, non ; vous ne lui en ferez point. Puissiez-vous réussir au contraire. Ce seroit un excellent moyen pour guérir tout-à-fait Antoine.



SCÈNE IV.

**VENTIDIUS, DOLABELLA,
CLEOPATRE, CHARMION,
IRAS, suite de Cléopatre.**

DOLABELLA.

JE la vois. Ciel ! Que la douleur a de charmes sur un si beau visage. Ne semble-t-il pas que la tristesse s'y plaise avec la douceur ? Un fouris mélancolique se fait jour de tems en tems au travers des nuages, & ne laisseroit pas de répandre la lumière & la joie sur ce que la nature a de plus insensible.

VENTIDIUS, à part.

L'aimeroit-elle aussi ? Mais voici son fidèle eunuque ; la vue de ce misérable me préface toujours quelque désordre. Je veux me mettre en état de les entendre.

Ventidius se retire sans être vu dans un coin du Théâtre ; & pendant qu'Alexas entretient la reine, Dolabella s'approche de Charmion & d'Iras, avec lesquelles il fait semblant de s'entretenir.



SCÈNE V.

VENTIDIUS , DOLABELLA ,
CLÉOPATRE , CHARMION ,
IRAS , ALEXAS .

ALEXAS .

CROYEZ-MOI , madame , tâchez de le rendre jaloux . La jalousie ressemble au miroir qu'on approche des lèvres d'un homme mourant , pour s'assurer qu'il vit encore ; s'il respire , son haleine le marque aussitôt .

CLÉOPATRE .

J'avoue que la jalousie est une preuve d'amour . Mais quel en fera l'effet ? Ah ! que me reviendra-t-il de rallumer dans son cœur ce qui ne peut plus servir au bonheur du mien !

ALEXAS .

C'est non-seulement votre dernier remède , mais le plus puissant que vous puissiez employer . Et je n'y vois personne si propre que Dolabella . Il est bien fait , jeune , vaillant . On l'a déjà soupçonné de vous aimer . Un mot favorable , le moindre coup d'œil , est capable de mettre

son cœur en feu, & vous le lâcherez ensuite comme un *brûlot*, pour enflammer celui d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Puis-je me faire cette violence ? Ah ! je ne puis. Mon amour est si sincère, qu'il m'est impossible de le déguiser où il est, & de le contrefaire où il n'est pas. La nature m'avoit formée pour être une épouse, l'esclave simple & innocente d'un mari, passionnée sans art, & complaisante sans étude ; mais la fortune qui m'a réduite à la qualité de maîtresse, m'a poussée dans le monde comme au hasard, sans m'avoir accordé le fond de légèreté & de perfidie, qui me seroit nécessaire pour être heureuse.

ALEXAS.

Prenez quelque chose sur vous-même. Songez quel en doit être le fruit. Vous verrez revenir à vous votre amant, avec une double ardeur de posséder un bien qu'il aura craint de perdre.

CLÉOPATRE.

J'en veux faire l'essai ; mais le ciel fait avec quel regret.

Alexas sort. La reine joint Dolabella.

VENTIDIUS, *à part.*

La scène s'approche de moi. Je n'en laisserai rien échapper.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, DOLABELLA,
VENTIDIUS, CHARMION,
IRAS.

CLÉOPATRE.

Vous semblez prendre plaisir, seigneur, à vous entretenir avec mes femmes. Permettez-vous que je prenne part à votre entretien ?

CHARMION.

Vous en faisiez le sujet, madame.

CLÉOPATRE.

Comment donc, comment ?

IRAS.

C'étoient des éloges de votre beauté !

CLÉOPATRE.

Des galanteries poétiques, apparemment. Vos beaux esprits de Rome, seigneur, vos *Gallus* & vos *Tibulles* ont mis tous les romains dans ce goût depuis *Cythéris* & *Delia*.

DOLABELLA.

Ces beaux esprits de Rome n'étoient jamais venus en Egypte. Autrement, madame, Délia & Cytheris n'auroient pas fait la matière de leurs vers. Pour moi, qui ai le bonheur de voir. . . . je choisirois un plus noble sujet si j'étois né poëte.

CLÉOPATRE.

Vous me flattez, seigneur. On est flatteur & peu sincère à Rome, c'est le vice du climat. Votre ami s'en ressent comme vous. Je suis sûre qu'il ne vous a pas envoyé ici pour me tenir ce langage.

DOLABELLA.

Il est vrai, madame : cependant il m'envoie.

CLÉOPATRE, *l'interrompant avec un souris forcé.*

Eh bien ! il vous envoie.

DOLABELLA.

Pour exécuter une commission moins agréable.

CLÉOPATRE.

Moins agréable pour vous ou pour moi ?

DOLABELLA.

Pour l'un & l'autre, madame, car vous la

recevrez avec chagrin, & je ne pourrai m'en acquitter sans douleur.

CLÉOPATRE.

Charmion, éloignez-vous, vous & votre compagne. (*à part.*) Ne m'abandonnez pas, mes forces. — Voyons, seigneur, ce que c'est que cette commission si triste; car j'y suis préparée, & je la devine peut-être.

DOLABELLA.

Je le souhaiterois ardemment, madame, c'est un fâcheux office que d'être l'interprète d'une mauvaise nouvelle, & de toutes les personnes de votre sexe, vous êtes celle à qui je serois le plus affligé de déplaire.

CLÉOPATRE.

Il y en a peu aussi dans le vôtre que je fusse plus disposée à excuser que vous, si vous m'aviez déplu.

VENTIDIUS, *toujours à part.*

Quel raffinement de coquetterie! O femmes! femmes! Sexe trompeur & inconstant!

CLÉOPATRE.

Premièrement, je dois être abandonnée. N'est-ce pas là la première partie de votre commission,

DOLABELLA.

Je voudrois qu'il me fût permis de me taire.

CLÉOPATRE.

Passons donc sur cette question, puisqu'elle vous chagrine. Je me souviens d'un tems où j'en aurois eu plus de regret. En second lieu, je dois perdre ma couronne, n'est-ce pas ? Adieu donc, Egypte. Reste-t-il quelque chose encore !

DOLABELLA.

Je vois, madame, que le sentiment de votre douleur est si vif, qu'il ne vous laisse pas toute la liberté de votre esprit.

CLÉOPATRE.

Non, non, seigneur, ne craignez pas que ma raison soit dérangée ; je fais supporter la mauvaise fortune. Un amour peut être guéri par un autre amour, comme un poison est souvent chassé par un autre.

DOLABELLA.

Je suis pénétré de joie, madame, de vous voir triompher si aisément de votre douleur. Vous avez entendu le plus fâcheux ; mais comptez que tous les hommes ne sont pas aussi infidèles que lui.

CLÉOPATRE.

Non, & j'en remercie le ciel.

DOLABELLA.

Il se trouve des cœurs constans.

CLÉOPATRE.

Et la constance mérite d'être récompensée,
cela est certain.

DOLABELLA, *modestement.*

Si elle ne le mérite pas, elle permet du
moins de l'espérer.

VENTIDIUS, *à part.*

Et moi je le permets aussi, je te jure. Re-
tirons-nous, je n'en demande pas plus. Mais
quel usage ferai-je de cette découverte ? Allons
méditer là-dessus à loisir.

Il sort.

SCÈNE VII.

**DOLABELLA, CLÉOPATRE,
IRAS, CHARMION.**

DOLABELLA.

JE m'étois préparé avec un soin extrême à la commission dont je me trouvois chargé malgré moi, dans la pensée, madame, qu'elle pourroit vous causer un mortel chagrin. Mais vous m'avez entendu avec tant de modération, que mon office en devient plus aisé, & ma langue qui devoit s'employer pour les affaires d'autrui, vous représenteroit volontiers mes propres intérêts.

CLÉOPATRE.

Arrêtez, Dolabella. Commencez par m'apprendre si c'est Antoine qui vous a choisi, ou si vous avez sollicité vous-même cet emploi.

DOLABELLA.

Il m'a choisi comme son meilleur ami, & il ma dicté de sa propre bouche les termes que je devois vous adresser.

CLÉOPATRE.

Je m'imagine qu'ils étoient tendres , & qu'il vous a recommandé d'adoucir ce rigoureux mot de *départ*.

DOLABELLA.

Vous êtes dans l'erreur, madame. Il a choisi les expressions les plus dures ; ses yeux étoient enflammés , & tout son air furieux. Le ton de sa voix brusque & emporté. Qu'elle s'éloigne de moi pour jamais , m'a-t-il dit dans son indignation , qu'elle parte , la honte de ma vie , & la ruine de ma fortune & de ma gloire. Qu'on la banisse du commerce des hommes , & s'il se peut de la surface de la terre ; car elle est capable d'en empoisonner jusqu'au centre.

Pendant tout ce récit , Cléopâtre marque une contrainte qui augmente de plus en plus , jusqu'à ce qu'elle tombe évanouie.

CLÉOPATRE.

Oh ! je ne puis plus y résister.

Elle tombe.

DOLABELLA.

Qu'ai-je fait ! Malheureux que je suis.

Ses femmes prennent soin d'elle , & la font revenir.

CHARMION.

Que les dieux soient loués ! Elles reprend ses esprits.

CLÉOPATRE , *jettant un œil de courroux sur Dolabella.*

Qu'il ne s'approche point de moi. Ah ! pourquoi me rappelle-t-on à la vie ? Qu'ai-je à prétendre sur la terre , le séjour de la perfidie , du parjure , de l'amour & de la foi violée. Par pitié , laissez-moi mourir. Je serai tranquille au tombeau. Laissez , laissez-m'y descendre , & que vos cruelles mains cessent de m'arrêter. Les horribles sons que je viens d'entendre , n'y perceront plus mon triste cœur. Antoine ! Ah ! cruel , cruel !

DOLABELLA , *à genoux devant elle.*

Au nom des dieux , madame , au nom de votre amour , écoutez-moi. C'est moi que je veux accuser , c'est contre moi-même que je vais parler , je mérite , hélas ! d'être cru. J'ai fait tort à mon ami. Il n'a jamais prononcé ces paroles barbares. Ah ! si vous aviez été témoin des ordres dont il m'a chargé , si vous aviez vu combien de fois il est revenu sur ses pas , pour ajouter quelque chose de doux & d'obligeant à tout ce qu'il m'avoit déjà dit ; enfin , si vous saviez dans quel état je l'ai laissé,

dans quel trouble , dans quel désespoir.....
Je suis un traître. La passion que j'ai pour
vous , m'a fait forger ce mensonge ; & que ne
peut-elle pas , puisqu'elle ma rendu perfide ?
Mais j'en suis déjà puni , & c'est à genoux que
je vous conjure de me pardonner.

CLÉOPATRE.

Avec quelle facilité ne croyons-nous pas
tout ce qui nous flatte ! Levez-vous , Dolabella ; si vous êtes coupable , la faute en est
sur moi , l'excès de mon amour m'a fait faire
une démarche que je me reproche. En vous
faisant quelques avances de tendresse , je n'ai
point eu d'autre vue que de rappeler mon amant
par la jalousie. Mais j'aimerois mieux perdre
tout-à-fait son cœur que de le jouer d'une ma-
nière si honteuse.

DOLABELLA.

Je vois bien , madame , que le vôtre est à
l'épreuve de toutes les attaques humaines. Le
cristal n'est pas plus solide ni plus pur. An-
toine , Antoine ! A quel trésor as-tu renoncé ?
Et par quelle fortune peux-tu jamais réparer
celle que tu abandonnes ?

CLÉOPATRE.

Si vous prenez quelque intérêt à ma peine, seigneur, ne pourriez-vous pas m'obtenir de lui un moment d'entrevue. Hélas ! semblable à ces voyageurs qui se préparent à traverser des déserts inhabités, & que la nécessité force à faire des provisions contre la faim, je voudrois rassasier encore une fois mon cœur & mes yeux, pour me préparer à mon fatal départ. Le voyage auquel je suis condamnée est long, seigneur, du moins si le lieu où l'on passe après la mort est éloigné, & la malheureuse Cléopatre est menacée de n'en revenir jamais.

Ventidius regardant Cléopatre comme une coquette qui veut se consoler avec Dolabella, étoit allé avertir Octavie de cette découverte, & voulant l'en convaincre, il l'amène pour l'en rendre témoin.



SCENE

SCÈNE VIII.

DOLABELLA , CLÉOPATRE ,
IRAS, CHARMION, OCTAVIE
VENTIDIUS.

*Ventidius & Octavie demeurent au fond du
Théâtre.*

VENTIDIUS.

VOUS pourrez les observer d'ici.

DOLABELLA *prend la main de Cléopâtre
& la baise.*

Je vous obéirai, madame, & je ne vous demande que cette récompense. — De grâce, ne la retirez pas. C'est tout ce que je vous demanderai jamais.

VENTIDIUS, *à part.*

L'avez-vous vu, madame, le marché est conclu. Le voilà scellé d'une manière fort tendre; mais ils jettent les yeux sur nous.

OCTAVIE.

Que le crime a les yeux perçans!

V E N T I D I U S.

Avancez, madame, & faites semblant de n'avoir rien apperçu.

Ils s'avancent.

D O L A B E L L A.

Avez-vous vu l'empereur, Ventidius?

V E N T I D I U S.

Non, seigneur ; j'ai demandé à le voir ; mais il veut être seul. Il n'a avec lui qu'Hipparque son affranchi.

D O L A B E L L A.

Savez-vous quelle affaire l'occupe ?

V E N T I D I U S.

Il écrit à César.

D O L A B E L L A.

N'importe ; il faut absolument que je l'entretienne.

Dolabella sort avec Cléopâtre.

Acte III

SCÈNE IX.

VENTIDIUS, OCTAVIE.

OCTAVIE.

QUELLE impudence !

VENTIDIUS.

Il semble, madame, que ses yeux disent : Reprenez votre vieillard, Octavie, je vous le rends. J'ai fait une conquête qui vaut bien mieux. — Mais quel usage ferons-nous de ce que nous venons de voir ?

OCTAVIE.

Que cela demeure enseveli dans le silence.

VENTIDIUS.

J'ai pitié de Dolabella. Vous ne sauriez croire combien elle est dangereuse. Je me fierois plus sur ses yeux pour attirer la lune du ciel, que sur tous les charmes de la Thessalie. Pour l'art de flatter, elle l'a appris des syrènes. C'est un enchantement que sa voix & son éloquence. On passe le jour à l'entendre, sans s'apercevoir de l'arrivée de la nuit. Enfin elle est si charmante, qu'elle est capable de ranimer dans un

vieillard tous les feux de la jeunesse. J'ai vu les pontifes les plus saints & les plus âgés, demeurer suspendus à la voir sourire, oublier leur gravité, & se perdre dans l'éclat de ses yeux. Moi-même qui la hais, je ne puis la regarder sans une espèce de joie maligne, & je sens naître des désirs même en la détestant. Antoine peut conserver des restes de passion, qui le conduiront tôt ou tard à une rechûte encore plus funeste, si l'on ne trouve quelque moyen de les éteindre entièrement. Je fais que dans ce moment même il écrit pour elle à César, & qu'il s'efforce de faire sa paix.

OCTAVIE, après avoir rêvé un moment.

Je me rends à votre avis..... Mais mes vues vont plus loin. (*Elle fait quelques pas, en disant à part.*) Je veux essayer de quelle manière il recevra cette découverte..... Quoi ? faire la paix d'une infâme ?..... J'en ai le cœur indigné. Non, je ne le souffrirai jamais.

VENTIDIUS.

Je vois paroître les gardes. Souffrez que je commence, madame, & vous m'éseconderez.



SCÈNE X.

ANTOINE, OCTAVIE,
VENTIDIUS.

ANTOINE.

JE vous cherchois, madame; vos dépêches
sont-elle achevées? Je viens de donner mes
dernières instructions.

OCTAVIE.

J'ai fini, seigneur.

ANTOINE, tirant Ventidius un peu à l'écart.

Un mot en particulier. Y a-t-il longtems
que vous n'avez vu Dolabella?

VENTIDIUS.

Je le quitte à ce moment, seigneur. Il sort
d'ici avec Cléopâtre.

ANTOINE.

Parle plus bas. C'est par mon ordre qu'il l'a
vue, pour lui faire mes derniers adieux.

VENTIDIUS, parlant plus haut.

En effet, cela avoit tout-à-fait l'air de votre
dernier adieu.

ANTOINE.

Parle donc plus bas. Mon dernier adieu...
Eh bien, quel mystère trouves-tu dans ces
mots ? Il le faisoit par mon ordre.

VENTIDIUS, *tout haut.*

Je ne dis point que ce ne fût par votre ordre.
Et vous lui aviez ordonné sans doute de le
faire avec toute la douceur & la complaisance
de l'amour.

ANTOINE, *parlant toujours bas.*

La pauvre infortunée ! Quelle aura été son
affliction ?

VENTIDIUS.

Pourquoi ? elle a reçu le compliment comme
elle devoit. Elle supporte votre départ comme
elle a supporté celui de César, comme on sup-
porte celui de tout autre, lorsqu'on s'engage
dans un nouvel amour.

ANTOINE, *levant brusquement la voix.*

Tu l'accuses indignement. C'est une impos-
ture basse & honteuse.

VENTIDIUS.

Je n'ai pas cru vous déplaire, seigneur, vous
ne m'entendrez plus ouvrir la bouche.

OCTAVIE, *s'approchant d'Antoine.*

Vous paroissez chagrin, seigneur.

ANTOINE.

C'est une bagatelle , madame ; de grace , laissez-nous un moment.

VENTIDIUS *s'adressant à Octavie d'un ton ironique.*

Une bagatelle assurément. L'empereur avoit envoyé Dolabella....

ANTOINE , *l'interrompant avec colère.*

Tais-toi , & garde-toi de me désobéir. Ta vie m'en répondra.

OCTAVIE.

Ce n'est donc pas une bagatelle , seigneur.

VENTIDIUS , *à Octavie.*

C'est moins encore , madame , c'est presque rien. Et puis vos yeux en ont été témoins comme les miens ; pourquoi en faire un secret?

ANTOINE.

Elle a été témoin?

VENTIDIUS.

Oui , seigneur , elle a vu le jeune Dolabella....

ANTOINE.

Le jeune Dolabella !

VENTIDIUS.

Jeune ! Sans doute , seigneur , qu'il est jeune ,

& l'on peut dire aimable auffi. Ce n'est pas elle feulemẽt qui en juge de cette maniere ; mais il n'est pas queſtion de ce qu'il eſt. Vous l'aviez envoyé vers elle, & la commiſſion dont vous vous étiez remis ſur lui devoit être fort agréable ; car elle l'a reçu avec de grandes marques de ſatiſfaction. Elle à ſouri, & bientôt il eſt devenu familier avec ſa main ; il l'a ſerrée, il l'a baiſée amoureuſement ; & pour elle elle a rougi, elle a ſoupiré, elle a ſouri, elle a rougi encore. Enfin, il a pris l'occafion de lui parler à l'oreille ; & j'ai vu ſes joues fort proche des ſiennes, ſans qu'elle ſ'en ſoit autrement défendue. Elle s'eſt écrite enfuite, que la conſtance méritoit bien d'être récompẽſée.

OCTAVIE.

Ventidius ne dit rien dont je n'aie été témoin.

ANTOINE, à *Ventidius*.

De quelle femme parles-tu ? Comment ſe nomme celle que tu as vue ſi familière avec mon ami ? Ce n'eſt pas Cléopatre.

VENTIDIUS.

C'eſt elle-même, ſeigneur.

ANTOINE.

Ma Cléopatre ?

VENTIDIUS.

Votre Cléopâtre, la Cléopâtre de Dolabella,
la Cléopâtre de tout le monde.

ANTOINE.

Tu mens honteusement.

VENTIDIUS.

Je ne mens point, seigneur. Et trouvez-vous ce récit si étrange ? N'est-il pas pardonnable à une maîtresse abandonnée, de chercher à se consoler par quelque nouvelle intrigue ? Vous savez que la vôtre n'est accoutumée à rien moins qu'à passer les nuits seule.

ANTOINE, *fort consterné.*

Je n'y veux plus penser. Je fais que tu lui en imposes ; & je vois que vous êtes tous deux de concert. Il n'étoit pas besoin, Octavie, d'employer un si mauvais artifice. Que vous importe que Cléopâtre soit innocente. Elle n'est plus à moi. Je pénètre vos vues, & je vous pardonne ; mais je vous demande en grace de ne pas les pousser plus loin.

OCTAVIE.

Êtes-vous fâché d'apprendre qu'elle a le cœur de mauvaise foi ?

ANTOINE.

J'en ferois fâché, si cette accusation étoit plus

138 *TOUT POUR L'AMOUR,*

vraie. Quoique je l'aie quittée, je ne voudrois pas qu'on pût blâmer mon premier choix, ni me reprocher d'avoir aimé une femme d'un caractère si méprisable ; mais je vous pardonne tous deux.

V E N T I D I U S.

Qu'ai-je fait dans ma vieillesse, pour être cru capable de vous tromper par des mensonges ? Si le ciel est vrai, Cléopâtre est une perfide.

A N T O I N E.

Quand le ciel & la terre s'uniroient pour l'accuser, je ne la croirois pas coupable.

S C È N E X I.

A N T O I N E , O C T A V I E ,
V E N T I D I U S , A L E X A S.

V E N T I D I U S , *voyant paroître Alexas , qui est effrayé de l'appercevoir avec Octavie.*

JE veux donc vous produire un témoin infernal. Approchez, eunuque, & gardez-vous de sortir.

Il le fait avancer avec quelque violence.

ALEXAS, *effrayé.*

Que souhaitez de moi le seigneur Ventidius ?

VENTIDIUS.

Il prétend vous forcer à ce que vous haïssez le plus, à nous confesser ici la vérité. Vous êtes du conseil secret de Cléopâtre, du conseil de ses plaisirs & de ses débauches nocturnes. C'est par vos mains que passent les rendez-vous, les changemens d'amours, les faveurs secrètes. . . .

ALEXAS, *tremblant.*

Mon noble seigneur !

VENTIDIUS.

Mon très-illustre eunuque ! Point d'éloquence inutile, point de figures & de périodes cadencées. On vous demande une réponse claire & simple. J'ai vu de mes propres yeux, j'ai entendu votre reine en traité d'amour avec Dolabella. Parlez. Je veux savoir de votre bouche ce qui s'est passé de plus entr'eux, si le tems destiné à votre emploi s'approche ; enfin, quelle est l'heure marquée pour les plaisirs de ces heureux amans.

ANTOINE.

Parle hardiment, Alexas. Rends justice à ta reine, soit que Ventidius s'en offense ou non. Défends-la contre les attaques de la malignité & de la haine.

OCTAVIE, à part.

Voyez comme il l'encourage, & combien il craint de la trouver perfide.

ALEXAS, affectant de l'embarras.

'Autant que l'amour & le mérite de l'objet aimé peuvent servir d'excuse aux foiblesses d'une femme, autant ma reine mérite-t-elle, divine Octavie, que vous lui pardonniez l'excès de tendresse qu'elle a eue pour votre illustre époux; autant doit-elle espérer, brave Ventidius, que vous ne donnerez point de mauvaise interprétation à sa conduite passée.

ANTOINE, l'interrompant.

Fort bien, prends courage, Alexas. Et toi, remarque bien, Ventidius.

ALEXAS.

Pour vous, grand empereur, vous n'attendez point d'excuse de la violence de sa passion. Elle doit être justifiée, du moins aux yeux de celui qui l'a fait naître. Les charmes de sa beauté, indépendamment de sa couronne, avoient attiré à sa cour tous les rois de l'Afrique & de l'Inde. Tous leurs sceptres étoient à ses pieds. Elle pouvoit choisir où il lui plaisoit de régner. Elle a cru qu'un romain méritoit seul son cœur, & de tous les romains elle a senti que c'étoit An-

toine. C'est pour être moins que son épouse qu'elle a dédaigné un rang plus légitime.

ANTOINE.

C'est la vérité.

ALEXAS.

Et quoique l'amour , seigneur , joint à la grandeur incomparable de votre mérite, lui ait fait longtems fermer les yeux sur les égards qu'elle devoit à son honneur, elle les a ouverts enfin sur le tort qu'elle faisoit à l'excellente Octavie, dont elle a commencé à se reprocher d'avoir injustement usurpé le lit. Les tristes effets de cette malheureuse guerre ont achevé de la confirmer dans ces pieuses pensées....

VENTIDIUS.

C'est commencer fort bien à revenir. Ecoutez-le bien, seigneur, il change de ton, & vous l'allez entendre. Ne crains rien, eunuque, continue, l'empereur t'a permis de parler.

ALEXAS.

Je n'aurois jamais pris autrement la liberté de lui confesser à quoi la nécessité seule a forcé ma triste maîtresse, Cependant je blesserois aussi la vérité, si je disois que son cœur est tout-à-fait changé....

142 *TOUT POUR L'AMOUR,*

ANTOINE, l'interrompant d'un air furieux.

Non, ne le dis pas, sur ta vie. Garde-toi bien de prononcer ce mot fatal.

OCTAVIE, à part.

Dois-je souffrir ce que je vois ? Juste ciel ! inspire-moi toute la patience dont j'ai besoin.

VENTIDIUS.

Continue donc, cher eunuque. Pourquoi t'arrêter ?

ALEXAS.

Dolabella l'avoit aimée longtems. Après le divin Antoine, il n'y a personne qui mérite si bien son cœur ; & quand elle approuveroit sa passion, rejetée comme elle est de celui qu'elle aimoit uniquement....

ANTOINE.

Hors de mes yeux, infâme ; fuis mon courroux. (*Il pousse brusquement Alexas hors du Théâtre.*) Que toutes les furies t'entraînent aux enfers, & t'y déchirent, par tous leurs tourmens, jusqu'à ce que Cléopâtre y soit précipitée aussi pour partager tes supplices.

OCTAVIE, piquée d'une vive jalousie.

C'est me traiter bien mal, seigneur, c'est ménager bien peu votre épouse, que de vous

emporter jusqu'à ce point pour une indigne prostituée.....

ANTOINE.

De grace, madame, laissez-moi ; je me sens un peu ému, faites-moi la faveur de me laisser.

OCTAVIE.

Eh quoi ! seigneur !

ANTOINE.

Je vous supplie encore une fois de me laisser.

VENTIDIUS.

Obéissez, madame, croyez-moi; la prudence vous oblige de céder un peu, & de voir quelle suite aura cet orage.

OCTAVIE, *piquée jusqu'au vif.*

Qu'ai-je donc fait, seigneur, pour mériter d'être chassée de votre présence ? Suis-je une perfide ou une infame ? Suis-je une Cléopâtre ? Ah ! si je l'étois, loin de m'ordonner de sortir, vous vous jetteriez dans mes bras, vous accepteriez aveuglément mes excuses, vous applaudiriez jusqu'à mes perfidies.

ANTOINE.

C'est beaucoup trop, Octavie, c'est trop. Je suis accablé de chagrin, & vous prenez

plaisir à l'augmenter. Je voudrois être seul, pour recueillir un peu mes forces.

OCTAVIE, amèrement.

Ha ! vous voulez être seul ; c'est pour penser sans doute à celle que vous aimez, & qui n'a pas laissé de vous trahir. Je vois trop de quelle manière votre cœur est revenu à moi. Je vois où il est encore. Et je n'ignore pas avec quel soin vous vous employez à faire des conditions pour elle. Vous ne voulez pas séparer ses intérêts des vôtres. Voilà les preuves que vous me donnez de votre amour.

ANTOINE, se tournant impatiemment vers Ventidius.

Es-tu mon ami, Ventidius ? Ou te dois-je regarder comme un second Dolabella ? Est-ce toi qui me lâches cette furie ?

VENTIDIUS, à Octavie.

Au nom des dieux, madame, ayez la complaisance de vous retirer.

OCTAVIE, furieuse.

Oui, je me retire ; mais pour ne revenir jamais. Elle ne vous importunera plus cette furie, puisque vous m'outragez jusqu'à me donner ce nom. Seigneur, seigneur, l'amour payé d'ingratitude & de mépris, apprend enfin à se rebuter.

buter. Retournez à celle que vous me préférez ; elle n'attend que le moment d'être rappelée par le moindre signe. Misérable duppe que vous êtes ! Elle a gagné votre cœur par ses artifices , elle saura bien le retenir de même. Pour moi , quoiqu'un juste ressentiment ne me permette plus de vivre avec vous , il n'y aura jamais de considérations qui puissent me faire oublier mon devoir. Je transmettrai ma tendresse & tous mes soins aux chers gages de notre premier amour. Ils seront désormais ma seule consolation. Adieu pour la dernière fois ; car je désespère de vous obtenir tout entier , & je dédaigne de vous partager avec un autre.

Elle sort.

SCÈNE XII.

ANTOINE , VENTIDIUS ,

VENTIDIUS , à part.

LE ciel m'est contraire ; il détruit un projet dont j'attendois un succès tout différent. Il faut du moins que je suive Octavie pour l'arrêter ; mais je crains que ce ne soit encore une entreprise inutile.

Il sort.

K

*S C È N E X I I I.**ANTOINE, seul.*

POURQUOI les dieux m'ont-ils formé avec ce cœur honnête & sincère, qui ne fait déguiser ni ses foiblesses ni ses peines ? Un peu de dissimulation m'auroit fait renfermer mon trouble dans moi-même ; j'aurois appris l'infidélité de Cléopâtre avec un souris forcé. Les apparences auroient satisfait Octavie, & elle seroit demeurée. Mais je suis aussi incapable de tromper que de me garder de l'être. On me pénètre jusqu'au fond. Je suis crédule ; je suis sans défiance, & tout le monde se joue de ma droiture & de ma simplicité.

Il voit entrer Dolabella.

SCÈNE XIV.

ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

VOICI l'autre traître, qui a profané le nom sacré de l'amitié, & qui s'est fait aussi une joie honteuse d'abuser de ma confiance. Qui n'y feroit pas trompé comme moi ? Voyez l'air de candeur qui brille sur ce front, & tout ce dehors imposant qui cache l'ame la plus noire. Ne diroit-on pas que ce visage & ce maintien sont faits pour la vertu ? Dieux ! Vous aidez les hommes à tromper, lorsque vos présens & vos bienfaits favorisent ainsi leurs impostures.

DOLABELLA, *entrant.*

O cher ami !

ANTOINE, *paroissant se faire violence.*

Eh bien ! Dolabella, vous vous êtes acquitté de ma commission.

DOLABELLA.

Oui, cher Antoine ! mais, hélas ! malgré moi.

ANTOINE.

Malgré vous ? Notre séparation est-elle si affligeante pour vous ? Vous deviez la souhaiter.

DOLABELLA.

Pourquoi donc, seigneur ?

ANTOINE.

Parce que vous m'aimez. — Et mes adieux ont-ils été reçus avec une tristesse aussi sincère que vous les avez portés ?

DOLABELLA.

Elle vous aime jusqu'au transport.

ANTOINE.

Oh ! je le fais. Vous-même, Dolabella, vous ne savez pas mieux que moi avec combien de sincérité elle m'aime. Comment suis-je capable d'abandonner une maîtresse si tendre & si fidelle ?

DOLABELLA.

Je ne le ferois pas, si j'en étois aimé comme vous.

ANTOINE.

Et c'est vous-même qui m'avez persuadé de la quitter. Vous n'êtes point constant dans vos conseils.

DOLABELLA.

J'ai pensé d'abord comme vous le dites; mais je vous ai représenté ensuite que je n'étois point propre à votre commission, que je n'aurois pas la force d'entendre ses soupirs & de voir ses larmes. La pitié a pris le dessus dans mon cœur, & peut-être le prendra-t-elle aussi dans le vôtre; car je lui ai promis de lui procurer encore une fois la douceur de vous entretenir, & la voilà déjà qui vient me sommer de ma promesse.



SCÈNE XV.

ANTOINE, DOLABELLA,
CLÉOPATRE.

ANTOINE, *sans la regarder.*

PERFIDE Dolabella !

DOLABELLA.

Qu'entends-je, seigneur ? quel nom.....

ANTOINE, *ne retenant plus sa fureur.*

Oui, tu es un perfide, & Cléopatre ne l'est pas moins que toi. Vous êtes deux monstres, dignes l'un de l'autre. Venez, couple ingrat. (*Il les prend tous deux par le bras.*) Approchez, serpens que j'ai élevés & nourris dans mon sein, & qui êtes d'accord aujourd'hui pour me le percer cruellement.

DOLABELLA, *surpris.*

Je ne connois rien à cette violence. Par où ai-je mérité, seigneur, d'être traité si durement ?

CLÉOPATRE, *éplorée.*

Hélas ! de quoi le ciel me menace-t-il en-

encore ? Me réserve-t-il à quelque chose de plus affreux que notre séparation ?

ANTOINE.

Si le ciel est juste, il mesurera ses châtimens à votre perfidie. Les pierres roulantes, les vautours dévorans, sont des supplices trop doux, & inventés dans un âge où l'on ne connoissoit point encore de forfaits pareils aux vôtres. Les dieux doivent en chercher de nouveaux, & méditer tous ensemble pour trouver un tourment proportionné à vos crimes. Ingrats ! vous que j'ai... Ah ! cet horrible trait n'a point de nom. A moi ! A moi ! qui vous avois donné ma tendresse, qui n'avois point d'autres desirs, d'autre joie, d'autre vie que vous... Lorsque la moitié du monde étoit à moi, ne vous l'avois-je pas abandonné en *douaire* avec mon cœur ? Je n'en ai point prétendu d'autre usage ni d'autre fruit que vous. Un ami & une maîtresse étoient tout ce que le monde pouvoit me donner. O Cléopâtre ! O Dolabella ! Comment avez-vous pu trahir ce tendre cœur, qui se reposoit dans votre sein avec une si douce confiance, & qui s'y croyoit en sûreté pour toujours, comme dans le sanctuaire de l'amour & de l'amitié ?

DOLABELLA.

Si elle vous a trahi, seigneur, elle mérite

que le ciel & l'enfer s'unissent à vous pour la punir.

ANTOINE.

Si elle m'a trahi ! Tu t'épargnes toi-même. Tu voudrais déguiser la part que tu as à son crime. Mais ose jurer par les dieux que tu ne l'aimes pas, ose-le.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas tant que je vous aime.

ANTOINE.

Pas tant ! Jure, jure donc que tu ne l'aimes pas.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas plus qu'il ne m'est permis par l'amitié.

ANTOINE.

Pas plus ! fache, perfide, que l'amitié ne te permet rien, & que dès-là tu es un parjure ; mais tu n'as pas juré. Le respect des dieux t'arrête encore. Tu n'oses les prendre à témoins. Pas tant ! Pas plus ! O ! lâche hypocrite ! qui n'oses confesser devant elle que tu ne l'aimes pas, ni devant moi que tu l'aimes. Ventidius l'a vu. Octavie l'a entendu.

CLÉOPATRE.

Ah ! vous en croyez mes ennemis.

ANTOINE.

Alexas en est-il aussi ? C'est lui , c'est lui-même qui m'a tout confessé. — (à Dolabella.) Eh ! qu'ai-je besoin d'autre témoignage que le tien ? Toi que j'ai chargé de lui porter mes derniers adieux , n'es-tu pas revenu me presser de la laisser ici ?

DOLABELLA.

Hélas ! Que puis-je répondre ? Si c'est un crime de l'avoir aimée , je me confesse coupable ; mais si ce crime , tel qu'il est , a pu être effacé par le repentir , j'ai déjà cessé d'être criminel. Cependant quelque opinion que vous en ayez , le crussiez-vous indigne d'être jamais pardonné , ce n'est point elle qui doit en souffrir. Elle est innocente.

CLÉOPATRE.

Ah ! de quoi l'amour ne rend-il point une femme capable , pour conserver le cœur dans lequel elle a placé tout son bonheur ? C'est moi-même qui ai tâché de rallumer les restes de sa passion , dans le dessein de vous inspirer de la jalousie , & dans l'espérance insensée de vous ramener à moi par cet artifice. Mais vain projet d'une amante éperdue ! Je n'ai pu me contrefaire un seul moment. L'amour l'a em-

porté sur tous les intérêts de mon repos & de ma vie. Cependant le cruel destin a saisi l'occasion, & le déguisement d'un instant me coûte tous les fruits de ma constance & de ma fidélité.

ANTOINE.

Chimère, imposture aussi frivole qu'inutile ! Je vois, je perce jusqu'au fond du noir complot.

DOLABELLA.

Seigneur, ne vous endurcissez pas contre les pleurs. Pardonnez à votre maîtresse.

CLÉOPATRE.

Pardonnez à votre ami.

ANTOINE.

Vous vous êtes trahis & convaincus vous-mêmes. Vous plaidez la cause l'un de l'autre. Eh ! quels témoins avez-vous que votre vue n'ait été que d'exciter ma jalousie ?

CLÉOPATRE.

Hélas ! nous-mêmes, & le ciel !

ANTOINE, *plus indigné que jamais.*

Le crime témoin en faveur du crime ? Se joue-t-on ainsi de l'excès de ma patience ? Loin pour jamais l'amour & l'amitié. Il ne leur reste

plus d'asyle sur la terre. Fuyez tous deux ma vue. Je ne voudrois pas tremper mes mains dans le sang d'un homme que j'ai aimé, ni pousser la fureur jusqu'à maltraiter une femme ; mais évitez-moi. Je ne réponds pas combien ma modération peut durer. Si je pense un moment de plus combien je suis outragé, la justice & la vengeance se feront entendre si haut dans mon cœur, qu'il se fermera tout-à-fait à la pitié.

DOLABELLA, *consterné.*

Supposez-moi coupable. Mais le ciel n'oublie-t-il pas le crime en faveur du repentir ? La clémence est le plus glorieux de ses attributs. Il se plaît à lui voir combattre & surmonter sa justice. S'il y avoit des degrés dans l'infini, un être infini aimeroit mieux qu'il lui manquât quelques degrés de perfection, que de punir dans toute l'étendue de sa justice.

ANTOINE.

Je puis pardonner la trahison dans un ennemi, & non dans un ami, ni dans une maîtresse. Elle est là sous la plus horrible forme. Le cœur est poignardé par ses propres gardes. Fuyez tous deux de mes yeux. Je n'écoute plus rien, & je vous bannis pour jamais de ma présence.

CLÉOPATRE, *tremblante.*

Vous me bannissez pour jamais ! Je ne puis

vivre un moment sans vous voir, & vous prétendez que je m'éloigne de vous pour jamais ! Ah ! ma joie, ma force, ma vie, ne seront jamais qu'où vous êtes. Eh ! où irois-je ? Serait-ce dans mes états ? Je les ai perdus pour vous. Irois-je chez les romains ? Ils me haïssent, parce que je vous aime. J'irois donc où le désespoir conduiroit mes malheureux pas, errante, abandonnée, sans protection & sans secours. Hélas ! sans vous..... Ecoutez-moi. Ecoutez-moi avec la plus inflexible justice, car je n'ai plus de faveur à vous demander. Si je vous ai outragé, voilà votre épée, percez-m'en le cœur à ce moment ; mais ne me bannissez pas.

ANTOINE, sans la regarder.

Finissez des plaintes inutiles. Je sens que mon lâche cœur prend encore parti pour vous ; mais l'honneur a fermé mes oreilles.

CLÉOPATRE.

Quoi ! la compassion ne vous dit rien en ma faveur ! Chasseriez-vous un esclave qui se feroit attaché à vous, & qui demanderoit pour l'unique récompense de n'être pas forcé de vous abandonner ? — Mais rien ne le touche. Voyez s'il jette les yeux sur moi, s'il accorde une

larme à mon départ, un mot, un seul regard !
Oh ! cœur insensible ! Que les dieux jugent
entre nous. Non , le barbare ne m'a jamais
aimée.

ANTOINE.

Laissez-moi. Partez. (*en frémissant.*) Alexas !

DOLABELLA.

Vous en croyez un infame.....

ANTOINE, à Cléopâtre.

Oui, Alexas ; votre Alexas.

CLÉOPÂTRE.

Eh ! le complot vient de lui. Ce sont les
pernicieux conseils qui m'ont fait espérer folle-
ment de regagner votre cœur par la jalousie.
Faites-le paroître. Confrontez-le-moi. Qu'il
parle.

ANTOINE.

C'en est fait ; il a parlé.

CLÉOPÂTRE.

S'il ne me justifie pas.....

ANTOINE.

J'entends. Votre créature, votre esclave,
votre jouet, un misérable, qui est prêt, pour

158 *TOUT POUR L'AMOUR,*

vous plaire, à défavouer tout ce qu'il a déclaré, lorsqu'il n'avoit point de motif pour tromper. Non, ce souvenir ne fait qu'enflammer mon courroux. Fuyez, couple perfide, & n'irritez pas plus longtems ma rage contre deux objets odieux.

CLÉOPATRE, effrayée de l'air violent d'Antoine, se retire de quelques pas, & dit le dernier adieu d'une voix foible.

Il faut donc partir ! Adieu, cruel maître de mon cœur. L'apparence est contre moi, & je pars sans être justifiée, hélas ! pour ne vous revoir jamais. Vous savez combien je vous ai aimé ; je fais seule combien je vous aime encore. Votre cruauté ajoute une nouvelle ardeur à ma tendresse. Je vous aime plus en ce terrible moment, que je n'ai jamais fait lorsque vous avez paru m'adorer, & la seule pensée d'avoir régné dans votre cœur, suffira pour me faire mourir contente.

Elle & Dolabella sortent en pleurant.

ANTOINE.

Que vois-je ! Dieux immortels ! ils pleurent tous deux en me quittant. Je sens moi-même que mes yeux se remplissent de larmes. Serait-

ce le cri de leur innocence ? ... Quelle foiblesse me porte encore à m'aveugler ? Pleurons , mais de l'horrible nécessité où ils m'ont réduit de ne pouvoir leur pardonner. Qu'ils vivent , & qu'ils vivent malheureux , puisque leur ingratitude m'a condamné pour le reste de ma vie au même sort. (*Il les voit qui semblent s'arrêter encore au fond du Théâtre.*) Partez , ingrats , & que mes yeux ne vous revoyent plus. Vivez séparés l'un de l'autre. Gardez-vous que j'entende jamais que vous vous soyez rapprochés. Que toute la longueur de la terre & celle des mers servent de séparation à vos perfides amours. N'ayez rien de commun que l'air & la lumière.



S C È N E X V I .

ANTOINE , *seul.*

ILS sortent en effet par différens chemins.
Hélas ! prenons aussi le nôtre. Allons gémir
éternellement tous trois ; eux de leur crime ,
& moi d'en être le déplorable objet.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS,

Toutes trois en larmes.

C H A R M I O N.

DIEUX puissans ! ne ferez-vous pas éclater votre clémence & votre justice ! Traiter tant de vertu avec cette rigueur, c'est nous forcer de croire que vous négligez le soin du monde, & que vous en laissez la conduite au hasard.

C L É O P A T R E.

J'arracherois volontiers ces yeux qui ont su gagner son cœur, & qui n'ont pas le pouvoir de me le conserver. — Mais pourquoi n'arracherois-je pas plutôt du mien un funeste amour... O ! que n'en ai-je la force ? Soyez témoins, vous, dieux ! Vous avez entendu l'ordre que le cruel m'a donné de partir. Il s'est donc joué

L

162 *TOUT POUR L'AMOUR,*

de vous par tant de sermens qu'il m'avoit faits de m'aimer toujours... Je veux mourir. La vie m'est insupportable. (*Elle tire furieusement son poignard, ses femmes l'arrêtent.*) Vous m'arrêtez en vain ; je puis m'étouffer en forçant mon haleine. J'en éteindrai plus promptement l'amour dans mon cœur. (*Elle s'efforce de se procurer la mort.*)

Alexas entre.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION,
ALEXAS.

IRAS.

ACCOUREZ, Alexas, accourez. La reine se livre au désespoir. Elle veut mourir. Hélas ! voyez l'état où elle est réduite.

CLÉOPATRE.

Elle s'échappe des mains de ses femmes, en voyant Alexas.

Qu'on me laisse. Est-ce toi, traître ? Laissez-moi reprendre haleine un moment, que j'immole cet infâme à ma fureur.

ALEXAS, à genoux.

Oui, je le mérite, pour vous avoir été fidèle hors de saison. Il ne m'appartenoit pas de vouloir vous conserver la vie malgré vous. Un esclave doit adorer les volontés de sa reine, lors même qu'il la voit courir à sa ruine; & c'est une criminelle présomption que de prétendre la sauver malgré elle. Ainsi, madame, j'attends le châtiment que j'ai mérité, & je supprime toutes les nouvelles ressources que mon zèle avoit à vous offrir.

CLÉOPATRE.

Eh ! qu'as-tu, misérable, à joindre encore aux maux que tu m'as faits. Approche. Je veux raisonner plus tranquillement avec toi. N'est-ce pas ton funeste conseil, qui a forcé mon cœur droit & sincère à prendre ces voies basses & détournées, que tu me vantois comme un remède infailible ? Vois quel en est le succès. Octavie est éloignée ; mais Cléopâtre est bannie sans retour. C'est toi, monstre infame, qui m'as poussée témérairement en pleine mer, pour essayer à mes dépens si tes artifices seroient capables de me ramener au rivage. Toute espérance est perdue ; je suis trop loin pour revenir jamais. Mon naufrage & l'arrêt de ma mort sont certains. Loin de moi, traître, in-

posteur, monstre, démon.... Hélas ! ma voix s'affoiblit. Ma douleur & tes pernicieux services m'ont réduite si bas, que je manque de force pour t'accabler d'imprécations.

ALEXAS.

Mais pourquoi employer si mal ce qui vous reste de force ? Supposez qu'un matelot regagne la terre après le naufrage, & que s'efforçant de monter la côte, il apperçoive une main charitable qui se présente pour l'aider & le soutenir à ses propres risques, refuseroit-il de la recevoir ? Détourneroit-il les yeux, & l'accableroit-il d'imprécations pour récompense ? Ce cas est le vôtre. Il ne vous reste qu'un pas à faire, & vous touchez à la hauteur, vous êtes en sûreté.

CLÉOPATRE.

En sûreté ! Ah ! Je suis ensevelie dans l'abyss, pour n'en sortir jamais.

ALEXAS.

Octavie est retournée vers son frère, & Dolabella est banni ; croyez-moi, madame, Antoine est à vous ; vous n'avez jamais perdu son cœur. Réveillé par la jalousie, il faut qu'il cède la victoire à l'amour. Il ne cherche, il n'attend qu'une légère circonstance, un prétexte pour

revenir à vos pieds. Un autre que moi, le premier, madame, qu'il vous plaira de choisir, peut finir facilement un ouvrage si avancé. Il en recueillera les fruits sans peine, & moi qui l'ai conduit si heureusement, je n'en retirerai que ma disgrâce & ma perte.

CLÉOPATRE, *paraissant reprendre espérance.*

Prends garde de quelle manière tu exécuteras cette promesse. Autrement.....

ALEXAS.

Ce silence me menace encore, madame ; mais rien ne peut refroidir mon zèle. Je vous apprends qu'Antoine est monté sur une de vos galères, & que suivi de toutes les autres il a engagé le combat avec la flotte de César. Il n'y a plus de milieu entre la mort & la victoire. Si nous mourons, le destin dégage ma parole. Si nous sommes victorieux, comptez que le vainqueur est à vous.

On entend des cris dans l'éloignement.

CHARMION.

Espérons tout du ciel, madame ; entendez-vous ces cris.

On entend d'autres cris.

IRAS.

Ecoutez. Ils redoublent.

ALEXAS.

Ils paroissent venir du port. Dieux propices ! faites qu'il soient suivis d'une heureuse nouvelle.

CLÉOPATRE.

Que le grand Osiris daigne exaucer mes vœux !

Le Prêtre Sérapion entre d'un air empressé.

S C È N E I I I.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS,
ALEXAS, SÉRAPION.

SÉRAPION.

OU est la reine ? où est-elle ? Comble d'infortune & d'horreur ! L'Égypte n'est plus. Notre dernière heure est arrivée. La reine des nations est précipitée du sommet de sa gloire au fond du noir abyme. Le soleil qui a éclairé si longtems sa puissance & ses triomphes, ne luira plus sur elle que pour voir sa honte & sa ruine.

CLÉOPATRE.

Parle plus clairement. D'où viens-tu ? Que

veux-tu m'apprendre ? Mais je lis mon sort dans tes yeux égarés. Ils m'annoncent tout ce que tu vas me raconter.

SÉRAPION.

Je viens du phare. Je viens de voir notre dernière espérance, vos galères.....

CLÉOPATRE.

Ruinées & vaincues.

SÉRAPION.

Non ; elles n'ont pas combattu.....

CLÉOPATRE.

Elles ont donc pris la fuite ?

SÉRAPION.

Non, Madame ; je les ai vu partir du rivage avec Antoine, dans un si bon ordre & avec tant de marques de résolution, que je croyois déjà l'Egypte victorieuse. Le grand Antoine a levé trois fois les bras pour les encourager, & trois fois on lui a répondu par des acclamations. C'étoit le dernier souris de la fortune, qui prête à le trahir, l'a voulu tromper jusqu'à la fin par ses perfides caresses. Les rames ont fait écumer l'onde, & dans peu de momens vos gens ont joint l'ennemi ; mais, hélas ! ils l'ont

joint en amis , & ils en ont été reçus de même. En un mot , nous les avons vu se mêler & s'embrasser avec des marques de joie & d'intelligence. Les deux flottes se sont unies , & viennent ensemble pour entrer dans le port.

CLÉOPATRE.

C'est assez , Sérapion. J'ai entendu mon arrêt. Dieux inexorables ! Ce nouveau trait de votre haine étoit superflu. Vous m'aviez tout ravi en m'ôtant Antoine. Où est-il ? Comment s-t-il reçu ce dernier coup ?

SÉRAPHION.

Il n'y a point de termes qui puissent exprimer sa fureur. Ses regards terribles ont retenu dans le devoir les égyptiens de sa galère , qui pensoient peut-être à suivre l'exemple des autres. Je l'ai vu tenter trois fois d'aborder le vaisseau de César , & braver seul les deux flottes entières. Mais les efforts de quelques amis qui lui restent , l'ont engagé à retourner au rivage. Il s'emporte contre les dieux & les hommes. Il prononce votre nom avec des transports de rage. Il vous accuse de l'avoir trahi. Si vous aviez le malheur , madame , de vous trouver à sa rencontre , je ne répondrois pas. . . .

ALEXAS, *l'interrompant.*

Evitez sa présence, madame, hâtez-vous de vous mettre en sûreté, jusqu'à ce qu'on puisse lui prouver votre innocence.

CLÉOPATRE.

Je veux l'attendre.

ALEXAS.

Au nom des dieux, ne vous y exposez pas. Retirez-vous au monument, j'aurai le tems d'aller implorer la clémence de César.

CLÉOPATRE.

César ! Non. Je n'ai rien à démêler avec lui.

ALEXAS.

J'ose répondre, madame, que j'obtiendrai pour vous la vie, & peut-être des faveurs. Laissez périr ce furieux d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Infame ! Tu voudrois donc le trahir aussi ? Fuis ma présence ; je n'écoute plus un traître. C'est ton conseil qui a fait monter nos malheurs au comble. — Sérapion, tu as le cœur honnête & sincère ; aide-moi de ton conseil, mais hâte-toi, tous les momens sont précieux.

SÉRAPION.

Retirez-vous , madame , la prudence vous défend de paroître tout d'un coup aux yeux d'Antoine. Il est juste que celui qui est l'auteur du mal , effuye les premiers dangers. Qu'Alexas aille vous justifier. Je ne doute pas qu'il ne se fasse entendre d'Antoine encore plus facilement que de César.

ALEXAS.

Juste ciel ! Je ne me sens point assez de hardiesse. C'est m'envoyer à une mort certaine.

CLÉOPATRE.

Lâche , tu la mérites. Si je veux éviter la vue de mon seigneur , ce n'est pas que j'appréhende. Je connois la noblesse de son cœur. Lorsqu'il m'a bannie & qu'il m'a cru perfide , il a dédaigné de m'ôter la vie. Mais je veux être justifiée & mourir ensuite avec lui. (*à Alexas.*) Va le trouver. N'épargne rien pour lui faire connoître mon innocence. Ta vie me répondra du succès. Suivez-moi , Sérapion.

Elle sort avec ses femmes.



SCÈNE IV.

ALEXAS, *seul.*

O ! que ne puis-je me rendre maître de ma crainte, & vaincre un moment l'amour que j'ai pour la vie ? Jamais misérable eut-il moins de raison d'y être attaché ? Cependant je l'aime, & je n'ai point honte de ma lâcheté, tant qu'elle pourra servir à me la conserver. Voyons. Quelle voie dois-je prendre pour éviter la mort, qui me menace de tous côtés ? Peu m'importe ce qui peut arriver à Cléopâtre....

ANTOINE, *sans paroître.*

Où me conduis-tu ? Quel est le chemin ?

VENTIDIUS, *sans paroître.*

Celui-là mène au monument.

ALEXAS.

Dieux ! je l'entends déjà, j'ignore encore ce que j'ai à lui dire. L'art de tromper, où j'ai toujours excellé, m'abandonne au plus grand besoin. Prenons un moment pour délibérer.

Il sort.

S C È N E V.

ANTOINE, VENTIDIUS.

*La Scène représente le monument où les rois
d'Egypte étoient ensevelis.*

ANTOINE.

HEUREUX César ! Tu commandes à des hommes. Mais ne pense pas que tu ayes vaincu Antoine ; c'est Rome qui a vaincu l'Egypte. Je suis trahi.

VENTIDIUS.

Que le tonnerre écrase cette race d'Egyptiens perfides. La lâcheté infecte ici l'air & la terre. Les traîtres en ont l'ame souillée dès leur naissance.

ANTOINE.

Ils ne font pas sortis de la main des dieux. Leur premier père fut quelque bâtard du soleil & de la rivière du Nil, qui ne ressembloit pas aux hommes plus que les singes, & qui avoit l'ame enveloppée du limon impur de sa mère.

VENTIDIUS.

Toute la nation est un *traître universel*, & leur reine en est l'extract & la quintessence.

ANTOINE.

Dis-moi, Ventidius, reste-t-il quelque chose à espérer de la valeur ? Connois-tu quelque dieu qui n'ait pas juré ma ruine ? Vois-tu quelque foible rayon, quelque apparence de lumière ? Parle ; car pour peu qu'il en reste il me semble que je ne puis succomber sous un enfant tel que César. La moitié du monde est encore à moi, & tout ce qu'il y a d'*ame* dans chaque partie qui m'est enlevée, n'aspire qu'à me rejoindre.

VENTIDIUS.

Il vous reste trois légions dans la ville. Le dernier assaut a fait périr vos autres troupes. Si votre dessein est de mourir, comme il faut le souhaiter à présent, ce nombre suffit pour faire autour de nous un rempart de morts qui honoreront nos funérailles.

ANTOINE.

Oui, trois légions suffisent. Je ne veux pas que ton destin soit séparé du mien. Viens combattre à mon côté. Nous examinerons d'un

œil jaloux les actions l'un de l'autre. Pour chaque ennemi que je verrai tomber sous tes coups, je t'en rends un mort au même moment.

V E N T I D I U S .

Vous allez être convaincu que je vous aime. Laissons les reproches & les querelles. Pour le peu d'heures qui me restent à vivre, je suis si ravi de cette fin romaine, que je ne voudrois pas être César pour vous survivre. Lorsque je serai délivré de ce corps, & que je monterai avec vous, toute l'assemblée céleste aura les yeux sur moi : le voilà, dira-t-on, celui qui est mort avec Antoine.

A N T O I N E .

Qui fait si perçant au travers de leurs troupes, nous ne rejoindrons pas nos braves vétérans ? C'est une entreprise à tenter. Traversons ce golfe de mort, & laissons derrière nous nos misérables destinées.

Alexas entre d'un air tremblant.



SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS,
ALEXAS.

VENTIDIUS.

Voyez-vous cet infame ? Voyez le sceau de Cléopâtre sur ce détestable visage, avec toutes les impostures & tous les artifices de sa maîtresse. Voyez comme l'hypocrite compose son air & ses yeux pour tromper, & s'il ne promet pas un mensonge avant que d'avoir ouvert la bouche. . . . (*tirant furieusement son épée pour le tuer.*) Je veux commencer par lui.

ALEXAS, *les mains jointes.*

Oh ! la vie, la vie, épargnez-moi la vie.

ANTOINE.

Arrête, ami, il n'est pas digne de mourir de ta main. Mais (*à Alexas.*) si tu veux vivre, garde-toi de prononcer un seul mot pour justifier ta reine. Ton infame langue n'a que trop fait son office.

ALEXAS.

Hélas ! seigneur , ma pauvre reine est partie pour un lieu où l'amour ni vous ne la tourmenterez plus.

ANTOINE, *réveillé par la jalousie.*

Partie !..... pour joindre son Dolabella. Meurs, traître, je révoque ta grace, meurs. (*Il va pour le tuer.*)

ALEXAS.

Oh ! miséricorde ! Oh ! oh ! oh ! Elle n'est pas partie.

ANTOINE.

Elle l'est. Va, mes yeux sont ouverts à ses perfidies. Je la connois & la déteste. Toute ma vie n'a été qu'un songe trompeur d'amour & d'amitié. A présent que la mauvaise fortune me réveille, je ressemble à un marchand qui en sortant d'un délicieux repos, s'aperçoit que son vaisseau coule à fond, & voit périr toutes ses richesses. Ingrate ! Tu m'as suivi, mais comme l'hirondelle suit l'été, pour tirer de moi dans la belle saison de ma vie & de ma fortune, tous les fruits qu'elle faisoit espérer à ton ambition. Aujourd'hui que mon hiver est arrivé, tu m'abandonnes & tu cherches le printems de César.

ALEXAS

ALEXAS.

Ah ! Rendez-lui plus de justice. Sa fortune & ses espérances n'ont jamais été distinguées des vôtres. Vous l'accusez , je le vois bien , d'avoir livré son armée navale à César ; mais si elle eût été capable de vous trahir , pourquoy ne seroit-elle pas partie d'abord avec Dolabella ?

VENTIDIUS.

Elle lui a fait prendre les devans , pour s'affurer d'un meilleur accueil.

ANTOINE.

Rien n'est si manifeste ; car seroit-elle si long-tems à paroître pour se justifier ?

ALEXAS.

Hélas ! Son innocence n'est que trop prouvée par la fatale résolution qu'elle a prise. Elle a su vos soupçons ; elle n'a pu les supporter. Elle s'est enfermée dans l'édifice où sont ensevelis ses pères , & la vue baissée , le cœur gros de soupirs , elle a passé quelques momens dans la triste considération de sa fortune. Un ruisseau de larmes couloit sur ses joues malgré la violence qu'elle paroïssoit se faire pour les arrêter. On lui entendoit prononcer par intervalles quel-

M

178 *TOUT POUR L'AMOUR,*

ques mots sourds & confus. Enfin, levant les yeux, & jetant vers le ciel des regards longs & languissans....

ANTOINE.

Quel pressentiment agite mon cœur....

VENTIDIUS.

Bon, fort bien jusqu'ici. Continue.

ALEXAS.

Elle s'est faisi d'un poignard, & plus prompte à s'en servir que nous à retenir son bras, elle se l'est enfoncé dans le sein. Ensuite se tournant vers moi : va, m'a-t-elle dit, porte mes derniers adieux à mon seigneur, & demande-lui s'il soupçonne encore ma fidélité. Elle en vouloit dire davantage ; mais la mort l'a interrompue lorsqu'elle prononçoit votre nom, & la moitié en est demeurée ensevelie dans son cœur.

VENTIDIUS.

Que le ciel soit loué !

ANTOINE, *consterné de douleur & de pitié.*

Es-tu donc innocente, ô chère reine, & se peut-il que tu ne sois plus ? Oh ! qui me donnera le pouvoir de diviser ces deux sons, ton innocence & ta mort ! Sont-ils faits pour être

joint ensemble ? Et moi qui les entend , que suis-je donc ? Le meurtrier de la vérité & le bourreau de l'innocence. Il n'y a point de terme qui réponde à mon crime.

V E N T I D I U S .

Est-ce là , feigneur , ce que vous me faisiez attendre de vous ? Les dieux vous ont fait trop de faveur , & c'est ainsi que vous les remerciez.

A N T O I N E , à *Alexas*.

Que fais-tu là , malheureux ? Est-ce à toi d'observer les mouvemens de mon ame , & de vouloir être témoin de son trouble ? Retire-toi ; tu n'es pas digne de voir le parti qui convient maintenant à un empereur romain.

A L E X A S , à part en se retirant.

Il l'aime encore , sa douleur le trahit. La joie qu'il aura de la retrouver vivante , achèvera de les réconcilier. Graces à mon artifice , me voilà sauvé & elle aussi.



*S' C È N E V I I.**ANTOINE, VENTIDIUS.**VENTIDIUS.*

IL auroit été beaucoup mieux qu'elle fût morte un peu plutôt, avant l'arrivée d'Octavie par exemple ; vous auriez pu traiter encore avec honneur. A présent les propositions que vous feriez auroient un air de soumission qui me choque, & peut-être ne seroient-elles pas bien reçues. Allons, brave empereur, éveillez-vous, & courons de bonne grace à la mort.

ANTOINE.

Je ne veux plus combattre. Il n'est plus question de guerre. Toutes mes querelles & prétentions sont terminées.

VENTIDIUS.

César est à vos portes.

ANTOINE.

Eh bien, qu'il entre. Je ne m'oppose plus à son arrivée.

VENTIDIUS.

Quelle léthargie s'est glissée tout d'un coup dans vos sentimens ?

ANTOINE.

Pur dédain pour la vie, avec une juste impatience de sortir promptement d'esclavage.

VENTIDIUS.

Faites-le donc courageusement.

ANTOINE.

C'est mon dessein ; mais je ne veux plus que ce soit en combattant... O Ventidius ! Pourquoi combattois-je désormais ? Ma reine est morte. Je ne voulois être grand que pour elle. Mon pouvoir, mon empire ne me paroissoient des biens que pour en faire le prix de son amour. A présent qu'elle n'est plus, j'abandonne le monde à César ; cercle vil & méprisable puisqu'il n'a plus le joyau qui le rendoit précieux aux yeux d'Antoine. La vie m'est à charge ; tout ce qui me la rendoit douce est disparu.

VENTIDIUS.

Voulez-vous tomber entre les mains de César ?

ANTOINE.

Oui, j'y veux tomber, mais mort, cher Ventidius, comme il convient à un romain. Je veux mettre mon ame au-dessus de ses atteintes, & qu'elle reçoive de moi seul l'ordre de quitter sa prison. Aussi-bien il est tems que le monde ait un maître, & qu'il sache à qui obéir. Nous avons tenu ses hommages en suspens, & fait pencher alternativement le globe du côté que l'un ou l'autre de nous a tourné ses pas, jusqu'aujourd'hui que la fortune fait emporter la balance à mon rival. Qu'il se fasse donc obéir seul & sans obstacle. Je suis fatigué de porter la moitié du fardeau. Le flambeau qui me servoit de guide est éteint. Le monde est devant moi comme un noir désert à l'approche de la nuit. Je veux me coucher à terre, sans aller plus loin.

VENTIDIUS.

Je m'affligerois de votre résolution, si la mienne n'étoit pas de vous survivre. Choisissez la mort qui vous plaît le plus; car pour moi je l'ai vu de près sous tant de formes différentes, qu'il m'importe peu laquelle prendre. J'ai regret seulement que ma vie soit si usée qu'elle ne vaut pas la peine de vous être sacrifiée. Telle qu'elle est néanmoins j'aurois été plus

flatté que vous eussiez pris le parti de nous en défaire de meilleure grace , & que semblable à deux lions pris dans les toiles , nous eussions fait sentir nos griffes aux chasseurs qui nous enveloppent.

ANTOINE.

J'y ai pensé, Eh bien , vivez , Ventidius !

VENTIDIUS.

Moi ? Que je vive après vous ?

ANTOINE.

Ne veux-tu donc pas vivre , pour parler bien de moi , pour me défendre , pour soutenir les intérêts de ma gloire contre les mauvais discours de l'envie ?

VENTIDIUS.

Hé qui défendrait la mienne , si j'avois la lâcheté de vous survivre ?

ANTOINE.

Tu diras que je l'ai exigé , & que je t'ai fait violence.

VENTIDIUS.

Si notre mort est telle qu'elle doit être , elle parlera d'elle-même , sans autre témoignage.

ANTOINE.

Tu m'as toujours aimé , & je voudrois récompenser ton affection. C'est une nécessité que je meure. Tue-moi , & fais-toi un mérite de ma mort auprès de César , pour rentrer en grace avec lui.

VENTIDIUS.

J'ai beaucoup de graces à vous rendre. Je vous aime , dites-vous , & pour récompense vous voulez faire de moi un traître infame. Aurois-je cru que vous me pussiez traiter si mal , & me forcer d'emporter en mourant quelque ressentiment contre vous ?

ANTOINE.

Pardonne , romain. Depuis que la mort de Cléopatre a frappé mes oreilles , je sens que ma raison n'est plus capable de gouverner ma langue. Je m'égare dans mes pensées. Mais il m'en naît une meilleure ; ne me refuse pas deux fois.

VENTIDIUS.

Non ; j'en jure par le ciel , pourvu que vous ne m'ordonniez pas de vous survivre.

ANTOINE.

Tue-moi le premier , & meurs après moi ;

car il est bien juste que tu accordes la préférence à ton ami.

VENTIDIUS.

Donnez-moi la main. Nous ne tarderons pas à nous rejoindre. Adieu mon empereur. (*Il l'embrasse.*) Ce nom me semble trop froid pour être le dernier mot de ma bouche. Puisque la mort confond tous les rangs, adieu mon ami.... C'en est fait..... Je ne veux point donner un air d'importance à une bagatelle ; cependant je ne puis vous donner le coup en vous regardant au visage ; tournez la tête je vous prie.

ANTOINE.

Volontiers. Frappez & ne me manquez pas.

VENTIDIUS.

Autant que mon épée pourra s'étendre.

Ventidius se perce lui-même d'outre en outre.

ANTOINE.

O ! cher ami, ton bras s'est trompé. Cette plaie ne t'appartient pas. Rends-là moi, tu me dérobes ma mort.

VENTIDIUS.

Il est vrai ; mais si je puis mériter par là mon pardon, songez que c'est la première fois

que je vous ai trompé. Et vous, dieux immortels ! Pardonnez-moi si vous le voulez ; car je meurs parjure plutôt que d'être le meurtrier de mon ami.

Il expire.

A N T O I N E.

Adieu, brave Ventidius, mon guide jusqu'à la mort. Ma reine & toi, vous êtes passés avant moi. Je suis le dernier dans la carrière d'honneur. . . . Déjà expiré ! La mort n'est-elle que cela ? Elle l'a traité sans cérémonie, comme un homme qui étoit familier avec elle. A peine a-t-il frappé, elle s'est offert à la porte, & qu'elle l'a reçu entre ses bras, comme pour dire qu'on y est bien venu à toute heure. Ce n'est pas la peine d'y penser davantage ; car autant que j'en juge, mourir n'est que cesser de penser. Voici de quoi m'en convaincre. (*Il se laisse tomber sur la pointe de son épée.*) J'ai manqué mon cœur. Malheureuse main, tu ne pouvois me tromper plus mal à propos. La fortune se joue de moi jusqu'à la fin ; & la mort en use avec moi en personne d'importance, qui veut qu'on attende avant que d'être introduit. J'entends du bruit. C'est peut-être quelqu'un du parti de César. S'ils me trouvent vivant, ils pourront me soup-





« Tu vivante? ou suis-je mort sans m'en être aperçu.
et ton ombre est-elle la première que je rencontre? »

çonner d'avoir marchandé ma vie. Il faut recommencer & finir avant qu'ils soient ici. (*Il se lève sur ses genoux.*)

SCÈNE VIII.

ANTOINE, VENTIDIUS *mort* ;
CLÉOPATRE, CHARMION,
IRAS.

CLÉOPATRE.

Où est mon seigneur ? Où est-il donc ?

CHARMION.

Le voilà, madame, & Ventidius mort auprès de lui.

CLÉOPATRE.

Mon cœur me l'avoit prédit. Hélas ! J'arrive trop tard. O ! détestable Alexas.

ANTOINE.

Es-tu vivante ? Ou suis-je mort sans m'en être apperçu, & ton ombre est-elle la première que je rencontre ?

CLÉOPATRE, à ses femmes.

Aidez-moi à le faire asseoir. Hâtez-vous, faites venir du secours. (*On le place dans un fauteuil.*)

ANTOINE.

Je vois ce que c'est. Nous sommes vivans tous deux. Assis-toi, ma Cléopâtre ; je vais m'efforcer de retenir mon ame, pour être un moment de plus avec toi.

CLÉOPATRE.

Antoine ! Hélas ! Comment vous trouvez-vous ?

ANTOINE.

Je me trouve dans l'état d'un homme qui s'est hâté de changer de maison, & qui dans la précipitation avec laquelle il a plié bagage, a oublié le plus cher de ses bijoux ; il retourne sur le champ avec la dernière ardeur. Ainsi mon ame revient pour l'amour de toi.

CLÉOPATRE.

Dieux tout-puissans ! vous m'avez été trop longtems cruels. Ah ! Montrez-moi que vous êtes changés, & rendez-moi la vie.

ANTOINE.

Tu demandes, mon cher amour, ce qu'il n'est plus dans leur pouvoir de t'accorder. Je retiens mon ame par violence. Assure-moi seulement que tu ne m'as pas trahi.

CLÉOPATRE.

Hélas ! Il est trop tard pour vous assurer que j'ai été fidelle. Je vous le prouverai en mourant avec vous. Alexas vous a dit, sans ma participation, que je m'étois donné la mort, & quand je l'ai su, je me suis hâté d'accourir pour en prévenir les funestes suites. Ma flotte nous a trahis vous & moi.

ANTOINE.

Et Dolabella ?

CLÉOPATRE.

Il n'a jamais eu de moi que de l'indifférence, & je lui voue à ce moment toute ma haine.

ANTOINE.

C'est assez. Il ne me reste pas assez de vie pour en apprendre davantage. Tu dis que tu veux me suivre : je te crois ; car je veux croire à présent tout ce que tu me dis, pour rendre notre séparation plus tendre.

CLÉOPATRE.

Je te suivrai , ma chère vie , n'en doute pas ,
& je ne tarderai pas longtems à te suivre.
César ne triomphera d'aucune partie de toi-
même.

ANTOINE.

Mais aussi longtems que tu resteras après moi ,
ne t'afflige pas de mes derniers malheurs. Son-
ge que nous avons joui d'un jour ferein & glo-
rieux , & que la bonté du ciel nous a bien servi
en différant l'orage jusqu'à la fin de la soirée.
Dix ans d'amour , sans un moment perdu , ou
plutôt avec des profits de joie-toujours redou-
blés , n'est-ce pas avoir vécu des siècles entiers ?
Et que dirai-je de mourir aujourd'hui l'un à
l'autre , avec l'assurance d'une fidélité qui vient
d'éteindre jusqu'aux soupçons d'une mortelle
jalousie ? Ah ! ma reine , nous arriverons en-
semble dans les jardins du repos éternel , nos
mains entrelacées , & suivis par des troupes
d'amans que nous ravirons de joie & d'admi-
ration.

CLÉOPATRE.

Vos paroles ressemblent aux derniers sons
d'un cygne mourant ; mais comme eux elles
sont trop douces & trop charmantes pour du-

rer. Hélas ! tant d'heures tristement perdues dans nos derniers chagrins, & pas une de reste aujourd'hui pour l'amour.

ANTOINE.

Pas une minute. Ce seul baiser. plus précieux que tout ce que je laisse à César.
(*Il meurt en l'embrassant.*)

CLÉOPATRE.

Oh ! répétez un mot si tendre ; répétez - le mille fois , s'il se peut ; parlez , s'il vous reste encore un peu de vie. Jetez du moins un soupir ; ouvrez les yeux , accordez-moi encore un regard ; faites tout ce qui peut marquer que je ne vous ai point perdu.

IRAS.

Son esprit est déjà trop loin pour vous entendre. Il est mort , madame , hélas ! votre amant n'est plus.

CHARMION.

N'oubliez pas , madame , qu'il vous a recommandé de ne pas vous affliger.

CLÉOPATRE.

Je lui obéirai. Je n'ai pas aimé un romain , pour ignorer ce qui convient à son épouse.

Oui, Charmion, son épouse ; car c'est à ce titre glorieux que j'aspire, & je ne veux pas mourir avec un moindre nom. Que l'orgueilleuse Octavie lui survive, & qu'elle se donne le tems de pleurer sa mort. Un destin plus noble va nous lier par des nœuds si forts, qu'il ne sera pas au pouvoir des loix romaines de les rompre.

I R A S.

Vous pensez donc à mourir ?

C L É O P A T R E.

Dois-tu me faire cette question ?

I R A S.

César est plein de clémence.

C L É O P A T R E.

Qu'il le soit pour ceux qui ont besoin de son pardon. Mon cher seigneur n'est pas convenu avec lui que je serois épargnée après sa mort. Me livrer à l'orgueil de César ! Quoi ! pour être menée en triomphe le long des rues de Rome, & servir de spectacle à une vile troupe de Plébéïens ; tandis que quelque triste ami d'Antoine, secouant la tête, en me voyant passer, maudira secrètement la cause de sa ruine.

C H A R M I O N.

CHARMION.

Quelque résolution que vous puissiez prendre, la mienne est de vous suivre jusqu'à la mort.

IRAS.

Ma crainte, madame, n'étoit que pour vous. J'en aurois bien plus s'il falloit vous survivre.

CLÉOPATRE.

Je vous approuve de vouloir m'imiter. Vîte, mes amies, hâtons-nous. Peut-être César est-il déjà maître de la ville. Mon cher seigneur a les yeux baissés d'inquiétude. Il craint mon retardement ; il a peur qu'on ne me surprenne. Ne lui faisons pas attendre trop longtems l'objet de son amour. Vous, Charmion, apportez ma couronne & mes plus riches joyaux. N'oubliez pas la guirlande de laurier que j'avois composée de mes mains (vain augure, hélas !) pour celui qui est maintenant étendu sans vie. Vous, Iras, allez chercher le remède de tous nos maux.

IRAS.

Les aspics ? madame.

CLÉOPATRE.

Faut-il le répéter ?

Charmion & Iras sortent.

N

SCÈNE IX.

CLÉOPATRE, *seule.* ANTOINE,
VENTIDIUS, *expirés.*

IL est doux de mourir, lorsqu'on voudroit me forcer de vivre, de se précipiter dans le sombre séjour de la mort, & d'être la première à la saisir. Si elle ressemble à mon amour, elle est bien éloignée d'être effrayante. (*Elle s'approche du cadavre d'Antoine.*) Nous sommes seuls à présent, dans le secret & dans le silence. N'est-ce pas ce qui fait le désir des tendres amans ? Je puis baiser en liberté ces pâles & froides lèvres. Octavie ne me voit pas ; & j'aime mieux après tout le posséder tel qu'il est, que de le voir entre ses bras.

Charmion rentre avec Iras.



SCÈNE X.

CLEOPATRE , CHARMION ,
IRAS ; *elles apportent les aspics.*

CLEOPATRE.

O ! les voici. . . . Hâtez-vous d'approcher.
Vous m'apportez la joie.

CHARMION.

Que faut-il faire ?

CLEOPATRE.

Tâchons d'abrégér les cérémonies. Cependant je veux que la décence soit observée. Premièrement , cette guirlande couronnera la tête de mon héros. (*Elle l'en couronne.*) Il n'est pas mort en lâche ; non , non , il n'a pas laissé son bouclier derrière lui. Il n'y avoit que toi , cher amant , qui pût triompher de toi-même , & toi seul étoit digne aussi d'un tel triomphe.

CHARMION.

Quel usage voulez-vous faire de ces ornemens de votre royauté ?

CLÉOPATRE.

Insensée que tu es ! Ne vois-tu pas que c'est pour rejoindre mon amant dans le même état où j'étois lorsqu'il me vit la première fois, parée, brillante comme une déesse, lorsque j'allai au-devant de lui sur les eaux de Cydnus ? (*On lui met le diadème.*) Je veux qu'il me retrouve telle qu'il me vit alors. La gloire de mes secondes noces ne cèdera point à l'éclat des premières. Que vos mains sont lentes ! Animez-vous, parez à l'envi l'épouse d'Antoine.

CHARMION.

Nous avons fini.

CLÉOPATRE.

Placez-moi maintenant proche de mon seigneur & de mon époux. J'ai droit à cette place ; car je vais vaincre César comme lui, & je prétends gagner aussi ma part de l'univers. (*On la place où elle souhaite.*) Je vous salue, chers restes de mon immortel amour ! O ! que le ciel ne permette jamais qu'une main impie nous sépare. Reposez ici tranquillement. Que l'Égypte vous donne cette paix que la haine & l'envie vous ont ôtée dans le reste du monde. Où sont les aspics ?

IRAS.

Dans cette corbeille, cachées sous les feuilles,

CLÉOPATRE, *ouvrant les feuilles.*

Montrez-vous, chers médecins de mon infortune & de ma douleur. Votre aspect ne me causera pas d'épouvante. Vous n'êtes propres qu'à donner la mort. Eh ! c'est elle seule que j'attends & que je désire. La plus prompte avancera mon repos & répondra à mon impatiente ardeur.

Le Prêtre Sérapion, suivi de plusieurs autres, vient frapper à la porte avec grand bruit.

SÉRAPHION, *dehors.*

La reine, où est la reine ? Hâtez-vous d'ouvrir, la ville s'est rendue à César, il s'avance vers le palais.

CLÉOPATRE.

J'entends. — Il arrivera trop tard pour faire perdre ses droits à la mort. Dépouille mon bras, Charmion. Toi, Iras, irrite les serpens pour exciter leur furie. (*Elle leve un moment son bras nud, & le retire aussitôt.*) Bras lâche & indigne de mon cœur ! Conspires-tu avec César pour me trahir ? Mais je te forcerai au dernier service que je demande (*Elle se fait piquer, &*

298 *TOUT POUR L'AMOUR,*

*elle montre son bras sanglant.) C'en est fait.
Qu'on retire les aspics.*

SÉRAPION, *dehors.*

On tarde trop ; on ne répond point. Qu'on enfonce les portes. Sur-tout gardez bien le traître.

CHARMION.

Irás, c'est notre tour.

IRAS.

Oui, Charmion, rendons-nous dignes de notre grande reine & de notre chère maîtresse. (*Elles s'appliquent les aspics.*)

CLÉOPATRE.

O mort ! Je te sens déjà dans mes veines. Je pars avec tant d'impatience de retrouver mon seigneur, que nous ne tarderons pas à nous rejoindre. L'engourdissement fatal s'est déjà emparé de tous mes membres. . . . Il gagne ma tête ; mes paupières s'abaissent, & je ne vois plus mon amant qu'au travers d'un nuage. Où le trouverai-je ? Où nous rejoindrons-nous ? Oh ! tournez-moi vers lui. Appuyez ma tête sur son sein, — César, je te déste. Sépare-nous à présent, si tu le peux.

Elle expire. Iras tombe à ses pieds, & meurt aussi. Charmion se tient encore debout derrière sa chaise, & met sa coëffure en ordre.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

CLÉOPATRE, IRAS, *expirées*;
CHARMION, SÉRAPION *entre*
avec ALEXAS lié. Plusieurs Prêtres &
plusieurs Egyptiens le suivent.

UN PRÊTRE.

DIEUX ! Quel ravage la mort a fait ici.
Voyez, Sérapion.

SÉRAPION.

Voilà ce que j'appréhendois. Ah ! Charmion,
vous n'avez pas détourné la reine.....

CHARMION.

Non ; elle a pris le parti qui convenoit à une
reine, à la dernière de sa noble race. Je vais
la suivre. (*Elle tombe & meurt.*)

F I N.

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..

... ..

... ..
... ..

... ..
... ..

... ..

... ..
... ..











